00
K
31

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 April, 2016

Dumas, Alexandre.
Boule de neige
New ed.
Paris. 1866
100797

God
Fa 813.8
100797

00100797

(2177)

LA

BOULE DE NEIGE

100797

I

Quarante degrés de chaleur à l'ombre.

La voix triste et sonore du muezzin se faisait entendre, comme le chant de mort d'une splendide journée de mai qui venait de s'envoler dans l'éternité.

— Par Allah ! il fait chaud à Derbend ! Monte sur le toit, Kassime, et regarde de quelle façon le soleil se couche derrière la montagne. L'occident est-il rouge? Y a-t-il des nuages au ciel?

— Non, mon oncle; l'occident est bleu comme les yeux de Kitchina; le soleil descend dans tout son éclat ; il semble une rose de flamme sur

la poitrine du soir, et le dernier regard qu'il jette sur la terre n'a pas la peine de percer le plus petit brouillard.

La nuit a déplié son éventail étoilé; l'obscurité est venue.

— Monte sur le toit, Kassime, dit la même voix, et regarde si tu ne vois pas tomber la rosée de la corne de la lune. Ne se cache-t-elle pas dans l'arc-en-ciel nocturne, comme une perle dans sa brillante écaille?

—Non, mon oncle; la lune nage dans un océan d'azur; elle verse des traits de feu dans la mer. Les toits sont secs comme les steppes du Mogan, et les scorpions s'y jouent gaiement.

— Allons, dit le vieillard avec un soupir, cela signifie qu'il fera aussi chaud demain qu'aujourd'hui. Ce qu'il y a de mieux à faire, Kassime, c'est de dormir.

Et le vieillard s'endormit en rêvant à son argent; et sa nièce s'endormit en rêvant à la chose dont rêve une jeune fille de seize ans, à quelque nation qu'elle appartienne : à l'amour; et la ville

s'endormit en rêvant que c'était Alexandre le Grand qui avait bâti la muraille du Caucase et forgé les portes de fer de Derbend.

Si bien que, vers minuit, tout dormait.

On entendait seulement, dans ce silence universel, le cri des factionnaires qui se criaient les uns aux autres : *Slouchay* (écoute), et la mer Caspienne, qui se lamentait en venant baiser de sa lèvre humide sa rive brûlante et sablonneuse.

On eût dit les âmes des morts causant avec l'éternité, et cette probabilité était d'autant plus frappante, que rien ne ressemble à un immense cimetière comme la ville de Derbend.

Longtemps avant le lever de l'aurore, la surface de la mer semblait de flammes. Les hirondelles, éveillées avant le moullah, chantaient sur la mosquée.

Il est vrai de dire qu'elles ne le précédèrent pas de beaucoup. Le bruit de ses pas les fit envoler. Il marcha autour de la coupole en appuyant la tête sur sa main, et en criant avec des modu-

lations qui donnaient à ses paroles l'apparence, sinon la réalité, d'un chant :

— Réveillez-vous et levez-vous, musulmans ; la prière vaut mieux que le sommeil.

Une voix répondit à sa voix ; elle disait :

— Monte sur le toit, Kassime, et regarde s'il ne descend pas un brouillard des montagnes du Lesghistan. Est-ce que la mer ne s'assombrit pas, dis ?

— Non, mon oncle ; les montagnes semblent habillées d'or pur ; la mer brille comme un miroir ; le drapeau de la forteresse de Nazinkale retombe le long de sa hampe comme un voile autour de la taille d'une jeune fille. La mer est tranquille ; pas le plus petit souffle de vent ne soulève, sur la route, un grain de poussière : tout est calme sur la terre, tout est pur au ciel.

Le visage du vieil oncle s'assombrit, et, après avoir fait ses ablutions, il monta sur le toit pour dire sa prière.

Il déplia le tapis qu'il apportait sous son bras,

se mit à genoux, et, quand il eut fini sa prière de mémoire, il se mit à prier de cœur.

— *Bismillahir rahmanir rahim!* cria-t-il en regardant tristement autour de lui.

Ce qui voulait dire :

— Que ma parole retentisse au nom du Dieu saint et charitable!

Puis il continua de dire en tatar ce que nous allons dire, nous, en français, au risque d'enlever à la prière de l'oncle de Kassime ce caractère imagé et poétique que lui prêtait la langue du Turkestan.

— Nuages du printemps, enfants de notre monde, pourquoi vous arrêtez-vous sur la cime des rochers? pourquoi vous cachez-vous dans les cavernes, pareils à des brigands lesghiens? Vous aimez à errer dans la montagne et à dormir sur les sommets de neige ou de granit. Soit; mais ne pourriez-vous pas vous récréer à autre chose qu'à pomper toute l'humidité de nos prairies, pour la verser dans des forêts impénétrables à l'homme, lesquelles ne laissent plus descendre dans nos val-

lées que des cataractes de cailloux qui semblent les os desséchés de vos victimes, capricieux enfants de l'air? Voyez comme notre malheureuse terre ouvre des milliers de bouches. Elle brûle de soif; elle implore un peu de pluie. Voyez comme tremblent les épis; comme ils se brisent lorsqu'un papillon a l'imprudence de se poser sur eux; comme ils relèvent la tête, espérant humer un peu d'humidité, et comme ils vont se heurter aux rayons de soleil qui les dévorent comme une flamme. Les puits sont secs; les fleurs n'ont plus de parfum; les feuilles des arbres se flétrissent et tombent; l'herbe fume, la garance est perdue, les grillons s'enrouent, les cigales râlent, les bufiles se battent pour un filet de boue, les jeunes garçons se disputent pour quelques gouttes d'eau. Mon Dieu! mon Dieu! qu'allons-nous devenir? La sécheresse est la mère de la faim; la faim est la mère de la peste; la peste est la sœur du brigandage! O vent frais des montagnes, apporte-nous sur tes ailes la bénédiction d'Allah! Nuages, mamelles de la vie, versez sur la terre le lait du ciel. Changez-vous en

orages, si vous voulez, mais rafraîchissez la terre. Foudroyez les pécheurs, si cela vous convient, mais désaltérez les innocents. Gris nuages, ailes des anges, apportez-nous la fraîcheur ; venez, accourez, volez ! dépêchez-vous, et vous serez les bienvenus.

Mais le vieux Tatar a beau prier, les nuages restent invisibles. Il fait chaud, il fait étouffant, et les habitants de Derbend sont tout prêts à chercher de la fraîcheur dans leurs fours.

Et remarquez bien que c'était au mois de mai, juste au moment où Saint-Pétersbourg entend de grands craquements du côté du nord-est, quand la glace du Ladoga, qui se brise, menace d'emporter les ponts de la Néva, quand on s'enrhume en traversant la place d'Isaac, quand on gagne des fluxions de poitrine en tournant l'angle du palais de Marbre, quand on se crie les uns aux autres de Smolnoï au quai Anglais :

— Vous sortez ?... N'oubliez pas vos pelisses !

A Saint-Pétersbourg, on pensait au printemps,

qui allait peut-être venir; à Derbend, on songeait à la moisson qu'on allait commencer.

Depuis cinq semaines, il n'était pas tombé une seule goutte d'eau dans le Daghestan du Sud, et il eût fait quarante degrés de chaleur à l'ombre, s'il y eût eu de l'ombre à Derbend. Le fait est qu'il faisait cinquante-deux degrés de chaleur au soleil.

C'est une chose affreuse que la sécheresse en Orient. Elle brûle les champs et prive de la nourriture tout ce qui a vie : l'oiseau dans l'air, les bestiaux dans les champs, l'homme, dans les villes. Dans un pays où le transport du blé est toujours difficile, souvent impossible, la sécheresse est toujours l'avant-courrière de la faim. Un Asiatique vit au jour le jour, ne se rappelant pas la veille, ne s'inquiétant pas du lendemain. Il vit ainsi, parce que la paresse et le *far-niente* sont ses plus douces jouissances ; mais, lorsqu'il n'a pas, de Joseph pour lui expliquer la parabole des sept vaches maigres; lorsque le malheur tombe tout à coup sur ses épaules sous

les traits hideux de la famine, lorsque *demain* devient *aujourd'hui*, il commence à se plaindre qu'on ne lui donne pas les moyens de vivre. Au lieu de les chercher, il se fâche, et, lorsqu'il faut agir, il augmente le danger par la crainte, comme il le diminuait en n'y croyant pas.

Vous pouvez maintenant juger du trouble qu'il y avait à Derbend, ville toute tatare et, par conséquent, toute asiatique, lorsque cette chaleur sénégalienne commença de brûler les espérances des négociants et des laboureurs.

Pour dire vrai, il y avait alors dans le Daghestan plusieurs causes de crainte : on en était aux beaux jours du muride Kasi-Moullah, le père adoptif de Schamyl ; les habitants du Daghestan s'étaient révoltés, et l'on avait semé dans leurs champs plus de balles que de grains de blé ; le cheval avait piétiné la terre, au lieu de la labourer ; l'incendie avait brûlé les maisons, dont le soleil ne faisait que réchauffer les ruines ; et les montagnards, au lieu de s'occuper de faire les moissons, chevauchaient sous le drapeau de

Kasi-Moullah, ou se cachaient dans les cavernes ou dans les forêts, pour échapper aux Russes, ou plutôt pour leur tomber sur le dos au moment où ils y pensaient le moins.

La conséquence de tout cela, il n'était pas difficile de la prédire : c'était la famine. Les semailles n'ayant pas été faites, la moisson manquait. Tout ce qu'avait épargné la guerre, la vaisselle d'argent, les riches armes, les beaux tapis, se vendait pour rien au bazar. On eût eu le plus beau collier de perles de Derbend pour un sac de farine.

Celui qui n'avait ni vaisselle, ni armes, ni tapis, ni perles, entamait ses troupeaux, mangeant ce qu'en avaient laissé les amis et les ennemis, c'est-à-dire les Russes et les montagnards. Les pauvres commençaient à descendre des montagnes et à demander l'aumône dans la ville, en attendant qu'ils prissent au lieu de demander.

Enfin, des vaisseaux chargés de farine étaient arrivés d'Astrakhan. De gré ou de force, les riches

avaient aidé aux pauvres ; le peuple s'était calmé pour un temps.

La nouvelle récolte pouvait encore tout arranger.

La fête du Khatil était venue, et les habitants de Derbend l'avaient célébrée.

Le Khatil est un souvenir religieux du sort de Schah-Hussein, le premier calife, martyr de la secte d'Ali. Ils s'étaient réjouis pendant le temps qu'il avait duré, avec cette gaieté enfantine des Orientaux.

Grâce à cette fête, la seule distraction du peuple pendant toute l'année, ils avaient oublié peu à peu la récolte et la chaleur, ou plutôt ils n'avaient rien oublié, non : ils avaient tout simplement remercié le ciel que la pluie ne s'opposât point à leurs plaisirs. Mais, lorsque la fête fut finie, qu'ils se retrouvèrent en face de la réalité, qu'ils se réveillèrent la bouche desséchée, qu'ils virent leurs champs rôtis par le soleil, ils perdirent la tête.

Il était curieux alors de voir se remuer les

barbes rouges et les barbes noires ; il était curieux d'entendre le bruit que faisaient les chapelets en roulant entre les doigts.

Toutes les figures s'allongèrent, et l'on n'entendit plus que des murmures.

Ce n'était pas chose gaie, en effet, que de perdre une récolte et de payer sa farine deux roubles la mesure, sans savoir ce qu'on la payerait plus tard.

Les pauvres tremblaient pour leur vie, les riches pour leur bourse. Les estomacs et les poches se serraient à cette seule pensée.

Ce fut alors que les musulmans se mirent à prier dans la mosquée.

La pluie ne vint pas.

Ils prièrent aux champs, pensant qu'en plein air ils avaient deux chances pour une : celle d'être vus et celle d'être entendus.

Il ne tomba pas une goutte d'eau.

Que faire?

Ils eurent recours à leurs mages.

D'abord, les garçons étendirent leurs mou-

choirs au milieu des rues et recueillirent les pièces de monnaie que l'on y jeta. En achetant des cierges et de l'eau de rose, puis en attachant des branches d'arbre au corps du plus beau garçon et en l'ornant de fleurs et en le couvrant de rubans, ils marchèrent avec lui processionnellement dans les rues, en chantant des vers à Goudoul, le dieu de la pluie.

L'hymne se terminait par une strophe de remercîments. On ne doutait pas que Goudoul ne se rendît à la prière de ses adorateurs.

Aussi, pendant trois jours, les jeunes garçons crièrent-ils à tue-tête ce remercîment que nous traduisons, sans avoir la prétention de rendre, sinon bien faiblement, la poésie arabe :

Goudoul, Goudoul, dieu de la pluie,
La sécheresse s'est enfuie;
L'eau descend du ciel à ta voix.
Allons, la belle, à la fontaine!
Et rapporte ta jarre pleine,
Dusses-tu plier sous le poids.

Et toute la jeunesse de Derbend dansait autour

du Tatar enrubané et couronné de fleurs, si certaine d'avoir de la pluie, que, comme on le voit, on envoyait d'avance les jeunes filles à la fontaine.

Et, en effet, les nuages s'amassèrent au ciel ; le soleil s'assombrit, comme un avare obligé de rendre l'argent qu'on lui a confié. La ville prit cette teinte de tristesse que donne à la terre un temps gris.

Mais plus le ciel s'attristait, plus les habitants étaient joyeux.

Quelques gouttes d'eau tombèrent.

Ils crièrent de toutes leurs forces ;

— *Sekour Allah !*

Mais leur joie ne fut pas longue : le vent souffla du côté de la Perse, aussi chaud que s'il sortait d'une fournaise et emportant avec lui jusqu'au dernier petit nuage, qui s'en alla tomber en neige à Saint-Pétersbourg. Le soleil brilla plus ardent ; les épis craquèrent au soleil ; les fleurs courbèrent leur tête, et les fidèles les plus fidèles commencèrent à douter, non pas de la

puissance de Mahomet, mais de celle de Goudoul.

Un nouveau jour se leva : le soleil suivit sa route enflammée, puis s'alla coucher derrière la montagne, comme fait au désert un voyageur fatigué dans les sables brûlants.

C'était pendant cette journée et pendant la matinée qui la suivit qu'avaient eu lieu entre la belle Kassime et son oncle les deux dialogues qui ouvrent ce chapitre.

Le vieux Tatar avait alors adressé aux nuages la prière que nous avons essayé de traduire. Mais, malgré la ferveur de cette prière, la journée, comme la précédente, passa sans une goutte de pluie.

Ce fut alors que le commandant de Derbend constata qu'à l'ombre, le thermomètre marquait quarante-deux degrés, et cinquante-deux au soleil !

II

Un saint musulman.

Oh ! quand vous passerez à Derbend, voyageur, de quelque pays que vous soyez ; que vous arriviez du Midi, du Nord, de l'Orient ou de l'Occident, allez, je vous en supplie, voir la principale mosquée.

Sans cela, comme disent les catholiques, vous aurez été à Rome sans voir le pape.

Qu'auriez-vous à raconter sur Derbend, je vous le demande, si vous n'aviez pas vu la grande mosquée ?

Tandis que, si vous l'avez vue, alors c'est autre chose.

— La grande mosquée, direz-vous en faisant craquer votre tabatière, si vous êtes un savant, ou en secouant la cendre de votre cigare, si vous

êtes tout simplement un fumeur, la grande mosquée, direz-vous, était autrefois une église chrétienne...

Continuez hardiment, je prends tout sur moi.

— C'est une église, ou plutôt c'était une église chrétienne, parce que sa face est tournée vers l'orient, tandis que les mosquées musulmanes de l'Orient du Nord doivent être tournées vers le sud-est, comme on dit en termes de marine, pour regarder les deux villes saintes : la Mecque, où le prophète est né ; Médine, où il est enterré.

Cela vous donne tout d'abord un petit air de science qui fait bien. Continuez.

— Vous découvrez, en entrant, une grande cour ombragée par de magnifiques platanes avec un puits au milieu. Trois portes, toujours ouvertes, appellent, symboliquement et matériellement, les mulsumans à la prière.

Un verset du Coran attire les yeux au-dessus de la porte principale. Entrez : seulement, en entrant, hors des pieds les babouches; hors de

l'esprit, les souvenirs de la terre. N'apportez dans la maison d'Allah ni la boue de la rue, ni celle de la pensée. Mettez-vous à genoux et adressez-lui votre prière. Ne comptez pas vos revenus, mais comptez vos péchés. *La illah il Allah ! Mohammed rassoul Allah !* c'est-à-dire : « Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Là-dessus, vous toussez et vous faites une pause : cela en vaut bien la peine. Vous avez l'air de savoir le turc.

Vous reprenez :

— Les musulmans font lentement leurs prières, restent à genoux ou se couchent sur le tapis, selon qu'ils passent de l'adoration à l'extase, et rien alors, surtout dans ce dernier cas, ne peut attirer leur attention.

Alors votre souvenir de narrateur se reporte vers les temps passés, et vous vous écriez :

— Où êtes-vous, chrétiens constructeurs de ce temple? se souvient-on encore de vous autre part qu'au ciel? Vous êtes oubliés, même dans l'histoire de Derbend, et les vers du Coran retentissent

aujourd'hui, là où retentissaient autrefois les hymnes du roi prophète.

Et, maintenant que vous avez fait votre récit; maintenant que vous avez acquis vos droits à être membre correspondant de la section des inscriptions et belles-lettres de l'académie française, la plus sâvante, comme on sait, de toutes les académies, je reprends le fil de mon histoire, car ceci, remarquez-le bien, est une histoire véritable.

Je reprends donc, comme je le disais, le fil de mon histoire.

La cour de la mosquée est, chez les musulmans de tous les pays, et particulièrement chez les musulmans du Daghestan, le lieu de réunion habituel. C'est là que les marchands viennent causer de leurs affaires commerciales, et les chefs tatars de leurs affaires politiques. Les premiers n'ont qu'un but, c'est de tromper leurs clients; les seconds qu'un espoir, de s'affranchir de leur maître. Les uns ont fait à Allah le serment d'être honnêtes; les autres ont juré à l'empereur d'être

fidèles. Mais, en Asie, chose singulière et qui étonnera bien nos fonctionnaires publics, nos juges, nos sénateurs, etc., le serment est regardé comme une simple formalité sans conséquence et qui n'engage pas.

Est-ce que, par hasard, les Asiatiques, que nous croyons en arrière de nous en matière de civilisation, seraient, au contraire, en avance?

Ce serait fort humiliant, et, dans ce cas, il faudrait nous hâter de les rattraper.

Vous comprenez bien qu'à cette époque d'effroyable chaleur que nous avons essayé de peindre, la cour de la mosquée, le seul endroit où il y eût des arbres, par conséquent de l'ombre, par conséquent quarante degrés de chaleur seulement, — était pleine de monde. Les effendis à la barbe blanche, les muftis à la barbe rouge, parlaient au milieu de cercles plus ou moins étendus, selon qu'ils étaient plus ou moins éloquents; mais la science des uns et la sainteté des autres ne faisaient pas suer au ciel la plus petite goutte d'eau, et les barbes, de toutes les

longueurs comme de toutes les couleurs, étaient impuissantes même à inventer un équivalent. On parlait beaucoup, on discutait encore davantage; mais, enfin, discours et discussions se terminèrent par ce mot:

— *Nedgeleikh* (que ferons-nous donc)?

Les épaules se soulevèrent jusqu'aux oreilles, les sourcils jusqu'aux papaks; les rumeurs diverses se réunirent dans un seul cri :

— *Amani! amani* (sauve-nous, sauve-nous)!

Enfin, un prince prit la parole.

Il était non-seulement prince, mais encore saint: deux choses qui se sont vues autrefois en Russie et en France, mais qui ne se voient plus aujourd'hui qu'en Orient.

Il est vrai que sa sainteté, comme sa principauté, lui venait par héritage; il était parent au soixante-deuxième degré de Mahomet, et tous les parents de Mahomet, à quelque degré que ce soit, sont, comme on le sait, des saints. Il chauffa son éloquence à la fumée du kabam, et sa parole d'or se fit jour à travers la fumée du tabac turc.

— *Amani! amani!* criez-vous à Allah, et vous croyez qu'Allah sera assez niais de vous pardonner pour ce seul mot et de croire ainsi à votre repentir, sans autre preuve? Non! on ne baise pas le Coran, les lèvres encore grasses de chair de porc; non, vous ne trompez pas Dieu avec vos flatteries et vos voix plaintives. Ce n'est pas un gouverneur russe; il vous connaît depuis longtemps. Vos cœurs sont couverts de plus de souillures que le livre où l'ange Djebrael écrit les fautes des hommes n'est couvert de péchés! Ne pensez pas laver, du jour au lendemain, vos cœurs par la prière et le jeûne. Dieu voit votre reflet pendant le jour dans le soleil, et la nuit dans les étoiles; il connaît chaque pensée de votre esprit, chaque battement de votre cœur; il sait que vous entrez dans les pharmacies et que, sous prétexte d'acheter du baume, vous vous faites servir de l'eau-de-vie avec une fausse étiquette. Mais ce n'est pas Dieu que l'on trompe par de pareils moyens. La parole de Mahomet est positive : « Qui a bu dans ce monde le vin de la vigne, ne

boira pas dans l'autre le vin des jouissances. » Non! vous n'aurez pas de pluie pour vos moissons, attendu que vous avez tari la source des eaux du ciel, en épuisant la patience du Seigneur! Allah est grand, et vous êtes, vous-mêmes, la cause de votre misère!

L'orateur se tut, leva les yeux au ciel, serra sa barbe rouge dans sa main, et, dans cette pose, il ressemblait à Jupiter prêt à laisser échapper de sa main toute-puissante un faisceau d'éclairs.

Et il faut dire la vérité, c'était un savant très-distingué que Mir Hadji Festahli Ismaël Ogli. Dès qu'il avait commencé à parler, c'était comme si l'on eût entendu murmurer un ruisseau, ou chanter un rossignol. Chacune de ses paroles faisait aux assistants l'effet d'une pastille fondante, et il n'y avait pas, dans tout le Daghestan, un seul effendi qui comprît la moitié de ce qu'il disait. L'interprète du commandant de Derbend lui-même, Mirza Aly, qui avait avalé, digéré et rendu commentés tous les poëtes du Farzistan, après

avoir parlé avec lui pendant plus de deux heures, avait fini par dire :

— Je n'y peux rien.

Ce qui, en langue tatare, correspond à cette locution russe, que je crois en même temps quelque peu française : « Je donne ma langue aux chiens. »

Cette fois, notre orateur s'était donné la peine d'être clair, de sorte qu'il avait été compris par tout le monde, comme il convenait dans une conjoncture de cette importance : aussi son discours avait-il fait le plus grand effet. On l'entoura avec un respect mêlé de crainte, et l'on entendait de tous côtés murmurer ces mots : « Il a raison, il a dit la vérité ; » et chacun, comme l'abeille, le régalait du miel de ses louanges.

Alors, s'adressant de nouveau à ses auditeurs avec la confiance que lui donnait un premier succès :

— Écoutez, frères, dit-il, nous sommes tous coupables aux yeux d'Allah, et moi tout le premier : nos fautes ont monté jusqu'au troisième ciel ; mais, heureusement, il y en a sept, et il nous

en reste quatre, où s'est réfugiée la miséricorde de Dieu. Il punit les innocents avec les coupables; mais aussi, parfois, pour un seul saint, il sauve tout un peuple. Eh bien, je vais vous proposer un choix. L'accepterez-vous, je n'en sais rien; en tout cas, le voici. — Ce n'est pas la première fois que le Daghestan demande de l'eau; eh bien, nos pères et nos grands-pères, qui étaient plus sages que nous, avaient coutume, en pareille circonstance, de choisir dans la jeunesse musulmane un garçon pur d'âme et de corps, et ils l'envoyaient, avec la prière et la bénédiction de tous, sur le sommet de la montagne la plus rapprochée d'Allah, par exemple, à la cime du mont Chakh-Dague. Là, il devait prier avec ferveur, comme un homme qui prie pour tout un peuple, prendre de la neige immaculée de la montagne, en faire une boule de la grosseur de sa tête, l'enfermer dans un vase, puis, sans qu'elle touchât la terre, l'apporter à Derbend. Enfin, à Derbend, il devait verser cette neige fondue dans la mer. Dieu est grand! A

peine l'eau de la neige du Chakh-Dague s'était-elle mêlée à l'eau de la mer Caspienne, que les nuages s'amassaient au-dessus de l'endroit où le mélange s'était opéré, et que la pluie, tombant à verse, rendait la vie à la terre desséchée.

— C'est vrai, c'est vrai ! crièrent toutes les voix.

— Je l'ai entendu dire à mon père, disait l'un.

— Moi, à mon grand-père, disait l'autre.

— Et moi, je l'ai vu, dit en s'approchant un vieillard à la barbe blanche, dont l'extrémité seule était teinte en rouge.

On s'écarta et l'on écouta.

— C'était mon frère, continua le vieillard, qui était allé chercher la boule de neige; le miracle se fit: l'eau de la mer Caspienne devint douce comme du lait; les gouttes de pluie étaient de la largeur d'un rouble d'argent; jamais, de mémoire d'homme, il n'y eut si belle récolte que cette année-là.

Le vieillard se tut.

Alors il n'y eut qu'un cri.

— Il faut choisir le messager, le choisir à l'instant même, l'envoyer au Chakh-Dague, sans perdre une minute.

— Au Chakh-Dague ! au Chakh-Dague ! crièrent toutes les voix.

Comme une traînée de poudre, le mot gagna la ville, et tout Derbend cria d'une seule voix, comme un écho de la mosquée :

— Au Chakh-Dague ! au Chakh-Dague !

Le mot de la grande énigme était donc découvert; on savait donc enfin le moyen d'avoir sûrement de la pluie. Tout le monde bondissait de contentement et hurlait de joie.

Les riches surtout paraissaient enchantés que l'on eût trouvé un moyen qui ne coûtait pas un copek.

Il n'y a rien de tel que les riches pour apprécier les moyens économiques.

La jeunesse disait avec fierté :

— On choisira parmi nous ; c'est de l'un de nous que dépend le sort du Daghestan.

Mais où trouver ce jeune homme pur d'âme et

de corps? Chez tous les peuples, c'est difficile; mais chez les Asiatiques!...

En y réfléchissant, les habitants de Derbend furent fort embarrassés, et l'effervescence de la première joie se calma.

Où trouver, en effet, cet innocent jeune homme qui ne connût encore ni la saveur du vin ni la douceur du baiser?

On se mit à causer sérieusement de la chose; à désigner celui-ci, puis celui-là; mais l'un était trop jeune, l'autre trop expérimenté. Le premier n'avait pas encore de moustaches, le second en avait de trop longues. C'était une terrible affaire à mener à bien.

Ce que nous disons là n'est pas tout à fait à l'honneur des habitants de Derbend; mais, je le répète, c'est une histoire que j'écris : la vérité donc avant tout.

Si c'était un roman! ah! pardieu! mon héros serait déjà trouvé.

— Il faut prendre Sopharkouli, disaient les uns; il est timide comme une jeune fille!

Si timide, qu'ayant eu peur on ne sait de quoi, on l'avait vu, trois jours auparavant, sauter, au point du jour, de la terrasse de sa voisine dans la rue, rentrer immédiatement chez lui et fermer sa porte à double tour.

— Ou Mourad-Annet : il vit tranquille et solitaire comme un lis !

Mais on affirma qu'il n'y avait pas un mois qu'à la suite d'une visite chez le pharmacien, après être rentré chez lui, tenant une bouteille de baume de chaque main, le lis immaculé avait chanté des chansons que les diables eux-mêmes en eussent mis les mains sur leurs oreilles.

Il y avait bien encore Mohammed-Rassoul ; certes, de celui-là on ne pouvait pas dire de mal ; seulement, on pouvait en penser. Il avait dans sa maison une charmante Lesghienne qu'il avait achetée chez son père ; il ne l'avait payée que vingt-neuf roubles, et, depuis, il en avait refusé cent. Il était homme après tout : le sabre qui est d'acier prend lui-même quelquefois la rouille.

On cherchait inutilement : on parlait trop de celui-ci; celui-là parlait trop de lui.

La mélancolie commençait à s'emparer des habitants de Derbend, et, dans ces sortes de circonstances, de la mélancolie au désespoir il n'y a qu'un pas.

— Et Iskander-Beg ? dit une voix dans la foule.

— Iskander-Beg, c'est vrai ! Très-bien ! Iskander-Beg ! parfait ! Comment avions-nous oublié Iskander-Beg ? C'est incroyable ! c'est incompréhensible ! Autant oublier une rose dans un bouquet, une grenade dans un plat de fruits ! Allah ! Allah ! c'est la chaleur qui avait desséché notre cerveau !

— Eh bien, dit une voix, grâce à Allah, nous avons trouvé notre homme ! Appelez Iskander-Beg.

— Appelons Iskander-Beg ! s'écria la foule.

— Iskander-Beg ! Iskander-Beg, holà ! Iskander-Beg, holà !

— Mais c'est qu'en vérité nous sommes sauvés, disait-on de tous côtés. Ce cher Iskander-Beg !

cet honnête Iskander-Beg ! ce brave Iskander-Beg ! Mais c'est qu'il mange à peine ! c'est qu'il ne boit pas ! Il n'est pas en amitié avec les giaours. On ne se souvient pas de l'avoir jamais rencontré au jardin. Qui l'a vu regarder une femme ? Est-ce vous ?

— Non.

— Et vous ?

— Ni moi non plus. Il vit seul comme la lune.

— Eh bien, mais courez donc chez Iskander-Beg ! crièrent plusieurs voix.

— Mais c'est qu'on ne va pas chez Iskander-Beg comme cela.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est tellement sérieux, qu'on ne sait comment l'approcher ; tellement fier, qu'on ne lui parle que pour lui répondre ; tellement silencieux, qu'on dirait que chaque parole lui coûte un rouble. Qui de vous l'a jamais vu rire, hein ?

— Pas moi.

— Pas moi.

— Pas moi. Il faut y regarder à deux fois pour aller chez lui.

— Il n'y a qu'un homme qui puisse courir ce risque, dit une voix.

Et toutes les voix répondirent :

— Cet homme, c'est Mir Hadji Festahli Ismaël Ogli.

Il était bien juste que celui qui avait donné le conseil achevât ce qu'il avait commencé.

—Va, Hadji Festahli, va, crièrent les assistants, prier Iskander au nom de nous tous. Obtiens cela de lui ; cela ne te sera pas difficile, tu es si éloquent !

Hadji Festahli n'était pas fou de l'honneur qu'on lui faisait; mais, à la fin, il consentit à se charger de la commission. On lui donna deux begs pour l'accompagner : le gros Hussein et le maigre Ferzali.

La députation partit.

— Ah ! dit la foule, tout va bien.

— Moi, je suis tranquille maintenant, dit une voix, c'est comme si Iskander avait accepté.

— Si Festahli veut, il est certain qu'il réussira, dit une autre voix.

— Il obtiendrait la moitié de la barbe d'un pauvre.

— Il est plus rusé que le diable.

— Un homme bien respectable !

— Il a tant d'esprit !

— Il ferait danser un serpent sur la queue.

— Et quelle éloquence ! quand il parle, ce ne sont pas des paroles qui tombent de sa bouche...

— Ce sont des fleurs !

— On n'a pas même le temps de les ramasser avec les oreilles.

— Il vous tromperait, qu'il vous ferait condamner pour avoir été trompé par lui.

— Seulement, ce n'est pas lui que l'on aurait pu envoyer chercher la boule de neige.

— Il n'est pas assez chaste pour cela.

— Ni assez sobre.

— Ni assez brave.

— Ni assez...

Que l'on nous permette de nous arrêter là des

éloges de Mir-Hadji Festahli. Nous ne sommes pas de ceux qui, après avoir lavé les yeux d'un homme avec de l'eau de roses — comme disent les Tatars — lui donnent, pendant qu'il se les essuie, un scorpion à manger pour une cerise, ou une fleur d'aconit à respirer pour une branche de jasmin.

III

Iskander-Beg.

Le respectable Hadji Festahli marchait lentement en gravissant cet escalier de rues qui conduit à la partie haute de la ville, où était située la maison d'Iskander-Beg. De temps en temps, il était forcé de passer par des rues tellement étroites, que ses deux honorables compagnons, Hussein et Ferzali, qui, dans les rues où l'on pouvait passer trois de front, marchaient à ses côtés, étaient alors obligés de se retirer et de mar-

cher à sa suite sur une seule ligne, humiliation à laquelle ils s'empressaient de se soustraire quand la rue devenait praticable pour trois personnes de front. Parfois l'un ou l'autre essayait de lier conversation avec le hadji; mais celui-ci était tellement préoccupé, qu'il n'entendait pas, ne répondait pas; et il était même si distrait, qu'il ne remarquait pas qu'en crachant à droite et à gauche, il crachait tantôt sur la barbe noire de Hussein, tantôt sur la barbe rouge de Ferzali.

La distraction alla si loin, que les deux compagnons commencèrent de se fâcher.

— Voilà un singulier homme! dit Hussein; on lui parle, et, au lieu de répondre, il crache.

— Que la boue lui entre dans la gorge! s'écria Ferzali en essuyant sa barbe. Le proverbe dit vrai, Hussein : « Si le maître est à la maison, il suffit de le nommer, et on vous ouvre la porte; mais, s'il n'y est pas, vous n'obtiendrez rien, même en la brisant. » Inutile de parler davantage à Mir Hadji Festahli : son esprit est ailleurs, la maison est vide.

Ferzali *à la barbe rose*, comme on l'appelait à Derbend, parce que, au lieu d'employer les substances en usage chez les Tatars pour se teindre la barbe, — substances dont la première commence à teindre la barbe en rose, et la seconde achève de la teindre en noir, — Ferzali, qui ne se servait que de la première et qui, par conséquent, conservait sa barbe de la couleur de l'aurore au moment même où elle apparaît à l'horizon, Ferzali se trompait : la maison n'était pas vide; elle était, au contraire, si pleine de ses propres pensées, et ses pensées, en s'y heurtant, faisaient un tel bruit, que, ne pouvant entendre même la voix de son propre esprit, Hadji Festahli ne pouvait entendre la voix des autres.

Voici ce que ses pensées lui criaient : « Prends garde, Festahli ! chaque pas que tu fais du côté de la demeure d'Iskander te rapproche d'un danger. Rappelle-toi combien gravement tu l'as offensé. Prends garde, Hadji Festahli, prends garde !

Que s'était-il donc passé entre Hadji Festahli et Iskander-Beg ?

Nous allons le dire :

Iskander était né à Derbend, lorsque la ville était déjà en possession des Russes : cette possession date de 1795 ; mais son père avait été l'ami intime du dernier khan, qui avait été chassé de ses États par l'armée de Catherine. En 1826, il était mort de chagrin de ce que les Persans, qu'il attendait à Derbend, avaient été chassés de Kouba, jusqu'où ils s'étaient avancés; mais, en mourant, il avait recommandé à son fils, alors âgé de quinze ans, de ne jamais servir les Russes et de ne jamais faire amitié avec les habitants de Derbend, qui avaient chassé les Persans.

Il était mort; mais ses croyances, ses habitudes, ses opinions, tout revivait en son fils, et ses idées, ses pensées, ses désirs, étaient tout l'opposé des désirs, des pensées et des idées des habitants de Derbend. Une poignée de riz, un verre d'eau, un peu de lumière, beaucoup d'air, voilà tout ce dont avait besoin le jeune Iskander-Beg.

Au printemps, lorsque le monde entier se réveillait au souffle de l'amour et de la poésie, lui

sellait son bon cheval du Karabach, jetait sur son épaule son beau fusil de Hadji-Moustaff, le plus célèbre armurier du Daghestan, prenait sur son pouce son hardi faucon doré, et, par les montagnes et les vallées, chassait le faisan jusqu'à ce qu'il tombât de fatigue, si toutefois il peut y avoir fatigue à l'assouvissement d'une passion. Alors il se jetait à bas de son cheval, qu'il laissait errer en liberté, se couchait à l'ombre d'un grand arbre, au bord d'un ruisseau, et dormait tranquille à son murmure. Si cette douce harmonie le faisait rêver; si ses rêves étaient des réalités; s'il était poëte ou philosophe, rêveur ou raisonneur, je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'il vivait en se sentant vivre; que voulez-vous de plus?

Pendant l'hiver, lorsque la neige, chassée par le vent, battait ses fenêtres, il aimait à entendre les hurlements du vent s'engouffrant dans sa cheminée; couché sur son tapis, il suivait le jeu de la braise de son foyer, ou les ondulations de la fumée de sa pipe. Voyait-il dans la braise de son foyer la figure du diable? voyait-il dans la fumée

de sa pipe les ailes des anges? Il le disait, lui. Le fait est qu'il vivait dans un royaume sans nom, et, dans ce royaume dont il était le maître, il remuait des boisseaux d'émeraudes, de perles et de diamants; enlevait des femmes près desquelles les houris vertes, jaunes et bleues promises par Mahomet aux vrais croyants, n'étaient que des Kalmoukes ou des Samoïèdes; se jetait dans des dangers fantastiques; combattait des gnomes, des géants, des enchanteurs; s'endormait au milieu des fantômes de sa fantaisie et se réveillait le matin, confondant tellement l'idéal avec la matière, qu'il ne savait s'il avait vécu ou simplement rêvé.

Parfois aussi, il appelait son nouker[1], un Lesghien, et le faisait chanter. Le Lesghien lui chantait la liberté de ses frères dans leurs montagnes, leur courage dans le combat ou dans la chasse; et alors le cœur asiatique d'Iskander se gonflait. Il prenait son poignard, en essuyait la pointe; sa

[1] Écuyer.

schaska, en aiguisait le tranchant, et murmurait :

— Ne me battrai-je donc jamais ?

Ce désir ne tarda point à se réaliser : Kasi-Moullah vint assiéger Derbend. C'était une belle occasion pour les braves d'essayer leurs forces.

Iskander-Beg ne la laissa point échapper.

Il faisait des sorties avec les Tatars, monté sur son bon cheval du Karabach, qui ne connaissait ni rochers ni abîmes. Aussi était-il toujours en avant le premier. Le rejoindre, oui, cela se pouvait encore; mais le dépasser, non. Il ne courait pas, il volait comme l'aigle, envoyant la mort de loin avec son fusil d'abord, puis jetant son fusil désarmé sur son épaule et se précipitant sur l'ennemi, le kandjar levé, avec des cris sauvages.

Un jour, on venait de se battre du côté de Kouba, et, après avoir délogé les Russes d'un champ de vigne, les Tatars, malgré leur succès, se mirent en désordre, selon la coutume asiatique, avec deux têtes coupées et ajustées à un drapeau pris à l'ennemi ; les troupes russes étaient déjà rentrées dans la ville: mais un jeune officier

russe et quelques Tatars, au nombre desquels se trouvait Iskander-Beg, étaient restés près de la fontaine. Les boulets et les balles sifflaient autour d'eux ; l'officier russe buvait à même l'eau limpide et claire. En relevant la tête, il vit devant lui Iskander-Beg en simple becmett [1] de satin blanc ; ses manches, relevées, laissaient voir ses mains et ses bras rouges de sang jusqu'au coude.

Il était appuyé sur son fusil, les lèvres retroussées de mépris, les yeux mouillés d'une larme, splendide de colère enfin.

— Qu'as-tu donc, Iskander? lui demanda l'officier russe. Il me semble que tu as bien fait ta part de besogne et que tu n'as pas de regrets à avoir.

— Cœurs de lièvres ! murmura-t-il. Ils marchent doucement quand il s'agit d'aller en avant ; mais, à la retraite, ce sont des chèvres sauvages.

— Eh bien, mais, dit le jeune Russe, il me semble que la journée est à nous.

[1] Justaucorps.

— Sans doute, elle est à nous; mais nous y avons laissé le pauvre Ismaël.

— Ismaël? demanda l'officier russe. N'est-ce pas le bel enfant qui m'est venu prier de lui donner des cartouches, au commencement du combat?

— Oui; de tout Derbend, c'était le seul que j'aimasse. Un cœur d'ange... Il est perdu!

Et il essuya une larme unique qui tremblait à sa paupière et qui semblait ne pouvoir pas se décider à tomber.

— Il est pris? demanda l'officier russe.

— Il est mort! répondit Iskander. Plus brave qu'un homme, il avait toute l'imprudence d'un enfant. Il voulait cueillir une grappe de raisin et il a franchi l'espace qui le séparait des vignes. Il y a perdu la tête. Devant mes yeux, les Lesghiens lui ont coupé le cou. Je ne pus le secourir, j'avais affaire à dix hommes : j'en ai tué trois, c'est tout ce que j'ai pu faire. En ce moment, on s'est retiré. Ils insultent son corps, les misérables!... Voyons, s'écria-t-il en se tournant vers trois ou

quatre Tatars qui l'écoutaient, lequel de vous a encore de l'amour, de la foi, du courage dans l'âme? Celui-là reviendra avec moi pour sauver le corps d'un camarade.

— Moi, dit l'officier russe, j'irai avec toi.

—Allons ! dirent aussi deux Tatars.

Et ils se rejetèrent tous les quatre au milieu des Lesghiens, qui, ne s'attendant pas à cette attaque subite, et croyant que ces quatre hommes étaient suivis d'un plus grand nombre, se retirèrent devant eux, et ils parvinrent jusqu'au corps de l'enfant, le reprirent et le rapportèrent vers la ville.

A la porte, la mère attendait. Elle se jeta sur ce cadavre décapité, avec des cris, des pleurs, des sanglots à briser l'âme.

Iskander la regardait, les sourcils froncés; et ce n'était plus une seule larme qui tremblait isolée à sa paupière, c'étaient des pleurs pressés comme l'eau d'une source, qui inondaient son visage.

Le désespoir d'une mère faisait fondre ce cœur de lion.

— Quel malheur que tu ne sois pas Russe! lui dit l'officier en lui tendant la main.

— Quel bonheur que tu ne sois pas Tatar! répondit Iskander en lui serrant la main.

Il y a une chose connue : c'est que les moustaches, qui sont le signe de la puberté, sont en même temps l'avant-garde de l'amour.

Iskander n'avait point échappé à la loi générale. Chaque poil de sa moustache était né sur sa lèvre, en même temps qu'un désir naissait dans son cœur. Désirs encore vagues, inexplicables à lui-même, mais pareils aux branches d'oranger qui portent sur le même rameau et la fleur et les fruits. Pourquoi les femmes aiment-elles tant les moustaches? C'est que, symbole de l'amour, elles sont nées aux mêmes sources que lui et frisent à l'ardeur des désirs. Que demande, le nez au vent, le jeune homme à l'œil humide, au visage souriant, à la lèvre rose sous la moustache naissante? Ce n'est ni les honneurs ni la fortune : c'est tout simplement un baiser.

Une moustache vierge, c'est un pont jeté entre

deux bouches amoureuses; une moustache...

Laissons là les moustaches, elles nous conduiraient trop loin; et puis pourquoi, avec des moustaches grises, parler des moustaches noires ou blondes!

D'ailleurs, les moustaches, de quelque couleur qu'elles soient, m'éloignent de mon sujet.

J'y reviens donc.

Au mois d'avril précédent, Iskander était, selon son habitude, parti pour la chasse. La journée était belle : c'était une vraie fête du printemps : il faisait chaud sans soleil, frais sans humidité. Iskander nageait au milieu d'un océan de verdure et de fleurs. Déjà, depuis plusieurs heures, il allait de caverne en caverne et de montagne en montagne; il cherchait quelque chose qui lui manquait, sans savoir ce qu'il cherchait. Pour la première fois, l'air lui semblait lourd à respirer; pour la première fois, le cœur lui battait sans cause; sa poitrine, inquiète, se soulevait comme le voile d'une femme.

Et, à propos de voiles, notons un fait.

Quand autrefois Iskander passait dans les rues de Derbend, il n'eût pas jeté les yeux sur celui d'une femme, eût-elle été découverte jusqu'à la ceinture; tandis qu'au contraire, du jour où il avait pu rouler entre ses doigts l'extrémité de sa petite moustache noire, chaque bout de nez, chaque lèvre rose, chaque œil brun ou bleu qu'il entrevoyait à travers l'ouverture d'un voile, le glaçait et le brûlait tout à la fois. A coup sûr, il n'avait jamais étudié l'anatomie; eh bien, malgré son ignorance, il pouvait se représenter une femme du bout de sa pantoufle au sommet de son voile, non-seulement sans erreur, mais même sans omission, et cela rien qu'en voyant un petit pied chaussé de soie, se montrant dans une pantoufle de velours, au-dessous d'un pantalon de kanaos, garni d'un galon d'or ou d'argent.

Je ne vous dirai pas si, cette fois, la chasse fut heureuse : ce que je vous dirai seulement, c'est que le chasseur était fort distrait; si distrait, qu'au lieu de chercher les endroits solitaires où se tiennent d'habitude les faisans et les perdrix,

il dirigea son cheval vers deux ou trois *aouls* où il n'avait absolument rien à faire.

Mais la journée était belle, et, soit debout à leurs portes, soit assis sur leurs toits, il espérait entrevoir quelqu'un de ces jolis petits animaux contemporains qu'il reconstruisait avec autant de précision que le savant Cuvier reconstruisait un mastodonte, un ichthyosaure, un ptérodactyle ou tout autre monstre antédiluvien.

Malheureusement, il lui fallut s'en rapporter aux spécimens déjà connus. Les femmes étaient à leurs portes, les femmes étaient sur leurs terrasses; mais les musulmanes, qui écartent parfois leurs voiles pour les giaours, ne les écartent jamais pour leurs compatriotes. Il en résulta que les désirs d'Iskander-Beg, ne trouvant pas un visage où se fixer, se dispersèrent au vent.

Le jeune homme s'attrista, poussa un profond soupir, jeta la bride sur le cou de son cheval et laissa celui-ci maître de le conduire où il voudrait.

C'est ce que devraient toujours faire les voyageurs et les amoureux quand ils ont un cheval intelligent.

Le cheval connaissait un chemin charmant, qui ramenait à la maison; sur ce chemin était une source formant bassin sous de hauts platanes, où il avait l'habitude de se désaltérer : il prit ce chemin.

Iskander-Beg ne fit pas même attention au chemin que prenait son cheval.

Peu lui importait, il marchait dans son rêve.

Et, en même temps, aux deux côtés de la route, marchaient toute sorte de visions : c'étaient des femmes qui, toutes, avaient un voile, c'est vrai, mais dont les voiles étaient mis si négligemment, qu'il n'y avait pas un de ces voiles qui ne laissât voir une chose qu'il eût dû cacher.

Tout à coup, Iskander arrêta son cheval : il lui semblait passer de la vision à la réalité.

Au bord de la fontaine était cachée une jeune fille de quinze à seize ans, belle comme il ne s'était jamais représenté qu'une femme pût être belle. Elle rafraîchissait dans l'eau pure son beau visage, que le soleil d'avril avait coloré comme une rose; puis elle se regardait dans le miroir

mouvant, se souriait et prenait tant de plaisir à se voir sourire, qu'elle ne voyait rien autre chose, n'écoutant et n'entendant que les oiseaux qui chantaient au-dessus de sa tête et qui semblaient lui dire : « Mire-toi dans la fontaine, belle enfant ! jamais fleur aussi fraîche que toi ne s'y était encore mirée ; jamais fleur aussi fraîche que toi ne s'y mirera après toi ! »

Ils lui disaient sans doute cela en vers ; mais je suis obligé de le dire en prose, ne connaissant pas les règles de la poésie dans la langue des oiseaux.

Et ils avaient raison, les flatteurs emplumés ; il était difficile de voir fleur plus fraîche, plus pure, plus belle, que celle qui semblait avoir poussé sur le bord du bassin où elle se mirait.

Mais c'était une de ces fleurs comme Granville savait si bien les faire, avec des cheveux noirs, des yeux comme des étoiles, des dents comme des perles, des joues comme des pêches : le tout enveloppé non pas d'un de ces voiles épais et mal appris qui cachent ce qu'ils couvrent, mais d'un

tissu si fin, si soyeux, si transparent, qu'il semblait tramé avec ces fils que la Vierge laisse, quand vient l'automne, échapper de son fuseau.

Puis, si l'œil imprudent descendait du visage en ligne droite, c'était bien autre chose. Après un cou, qui semblait avoir servi de modèle à la *tour d'ivoire* de l'Écriture, venait...

Sans doute ce qui venait après et que cachait cependant à moitié une chemise de maufe blanche glacée d'azur et une arkabouke de satin cerise, était bien beau, puisque le pauvre Iskander-Beg ne put retenir un cri d'admiration.

A peine ce cri lui eut-il échappé, qu'Iskander eût voulu être né muet ; il venait de se chasser lui-même du paradis.

La jeune fille avait entendu ce cri : elle se retourna, poussa un cri à son tour; sur son voile transparent, elle jeta un voile épais, et se sauva ou plutôt s'envola, en laissant échapper deux fois le nom d'Iskander-Beg.

Lui, muet trop tard, immobile quand peut-être il eût dû courir; les bras tendus en avant,

comme pour arrêter cette réalité qui, en fuyant, redevenait vision, demeura sans souffle, l'œil fixe, pareil à Apollon voyant fuir Daphné.

Mais Apollon s'élança bientôt sur les pas de la belle nymphe, tandis qu'Iskander-Beg ne bougea point, tant qu'il put entrevoir grand comme la main du voile blanc à travers les buissons.

Et, quand il l'eut perdu de vue, il fut bien autrement agité, car il lui sembla alors que la vie, un instant suspendue, rentrait à flots en lui et envahissait bruyamment et violemment son cœur.

— Allah! murmura-t-il, que va-t-on dire d'elle et de moi, si on nous a vus?... Qu'elle est belle!... Elle va être grondée par ses parents... Quels beaux yeux noirs!... On croira que c'est un rendez-vous que nous nous sommes donné!... Quelles lèvres! Elle sait mon nom : deux fois en se sauvant elle a dit : « Iskander! Iskander! »

Et il retomba dans sa rêverie, si l'on peut appeler rêverie un état où le sang bout, où l'on entend les harpes jouer à ses oreilles et où l'on voit en plein jour toutes les étoiles du ciel.

Bien certainement, la nuit eût surpris Iskander sur les bords du bassin dans les eaux duquel il semblait avoir laissé tomber son cœur, si le cheval, sentant sa bride, un instant roidie, se relâcher doucement, n'eût continué son chemin, sans prendre l'avis de son cavalier.

Iskander rentra chez lui amoureux fou.

Nous regrettons bien de n'avoir pas trouvé dans ce chapitre le temps ni la place de dire pourquoi Iskander en voulait à Mir Hadji Festahli; mais, bien certainement, nous promettons à nos lecteurs de le leur dire dans le chapitre suivant.

IV

Où Iskander apprend le nom de celle qui savait le sien.

Et cependant Iskander-Beg se souvenait des paroles de son père. Son père avait coutume de dire : « La plus belle rose dure un jour, la plus

petite épine dure toute la vie... Caresse les femmes, mais ne les aime pas, si tu ne veux point devenir leur esclave... L'amour est doux seulement dans les chansons; mais, en réalité, son commencement est la crainte, son milieu, le péché, et sa fin le repentir. »

Et, à ces trois sentences, il ajoutait cette quatrième sentence, leur complément obligé : « Ne regarde pas les femmes des autres, et n'écoute pas la tienne. »

Hâtons-nous de dire, à l'honneur d'Iskander, qu'il oublia tous ces conseils en moins de cinq minutes.

Le jeune Tatar aimait et craignait. La première partie de la prédiction de son père : « Le commencement de l'amour est la crainte, » s'accomplissait donc en lui.

Huit jours auparavant, le pauvre Iskander dormait si tranquillement ! la nuit lui paraissait si courte et si rafraîchissante !

Maintenant, il se roule sur son matelas; il mord son coussin ; sa couverture de soie l'étouffe.

Mais qui était-*elle* ?

A cette question, qu'il se faisait à lui-même pour la dixième fois, Iskander sauta de son matelas sur ses pieds.

Elle ! quel vilain mot !

L'amour ne peut pas souffrir les pronoms, et surtout l'amour du Daghestan.

Jusqu'à ce qu'il sache son vrai nom, Iskander lui donnera un nom supposé.

— Je saurai le nom de ma... Léila, dit-il en attachant son kandjar à sa ceinture : je mourrai peut-être, mais je saurai son nom.

Un moment après, il était dans la rue.

Probablement, le diable a laissé un de ses serpents à Derbend : pour les uns, c'est le serpent de l'ambition ; — combien d'hommes célèbres se sont disputé la possession de Derbend ! — pour les autres, c'est le serpent de l'amour ; — combien de jeunes gens ont perdu la tête à Derbend !

Ce dernier serpent avait décidément mordu Iskander-Beg.

Il erra dans toutes les rues, regarda par toutes

les portes, essaya de percer des yeux toutes les murailles et tous les voiles.

Tout fut inutile.

A qui demander son nom ? Qui lui montrera sa maison ?

La curiosité de son cœur le poussait en avant. « Va ! » lui disait-elle.

Où ? Il n'en savait rien.

Il se mêla à la foule, la foule le conduisit à la place du Marché.

S'il voulait savoir le prix de la viande, il était en excellent lieu ; mais le nom de sa belle ! Néant.

Il s'approcha d'un Arménien. Les Arméniens connaissent tout le monde, vendant de tout.

Celui-là vendait du poisson.

— Achète-moi un beau chamaia, Iskander-Beg, dit l'Arménien.

Le jeune homme s'éloigna avec dégoût.

Enfin, il s'approcha de la boutique d'un orfévre tatar, habile émailleur.

— Que Dieu t'aide ! dit-il au Tatar.

— Qu'Allah t'accorde le bonheur ! répondit

l'orfévre sans détacher ses yeux d'une turquoise qu'il montait sur une bague.

Sur l'établi derrière lequel travaillait l'orfévre, se trouvait une sébile de cuivre, pleine de différents objets plus ou moins précieux.

Iskander-Beg jeta un cri.

Il venait de reconnaître une boucle d'oreille qu'il était sûr d'avoir vue, la veille, se balancer à l'oreille de son inconnue.

Son cœur bondit : il lui sembla qu'il venait de trouver la première lettre de son nom.

C'était comme s'il eût aperçu sa jolie petite main aux ongles roses lui faisant signe de s'approcher.

Il n'osait prononcer un mot. Il hésitait à faire une question ; il ne savait que dire. Sa voix tremblait, toutes ses idées étaient sens dessus dessous.

Tout à coup, un éclair lui traversa l'esprit.

Une vraie ruse militaire, une de ces ruses avec lesquelles on prend les places.

Il vida la tasse dans sa main, comme pour

regarder les bijoux. L'orfévre, qui l'avait reconnu, le laissa faire.

Il tira adroitement la boucle d'oreille de la masse des bijoux, la mit dans sa poche, et tout à coup :

— Bon ! dit-il, voilà que je laisse tomber la boucle d'oreille !

Et il remit tous les autres bijoux dans la tasse.

— Quelle boucle d'oreille? demanda le marchand.

— Celle qui avait des clochettes.

— Par Allah ! ramasse-la bien vite, Iskander ; je ne voudrais pas pour cinquante roubles qu'elle fût perdue.

— Oh ! elle n'est pas perdue, dit Iskander.

Puis, après un instant :

— C'est cependant bien étrange que je ne la voie nulle part, dit-il.

— La vue va en descendant, dit le marchand posant la bague qu'il ciselait, se levant, et regardant par-dessus son établi, en soulevant ses lunettes.

Iskander fit quelques pas et feignit de chercher.

— Je ne la trouve pas, dit-il.

Puis, au bout d'un instant :

— Décidément, elle est perdue, ajouta-t-il.

Cette fois, l'orfévre ôta ses lunettes de son front, et, les posant sur la table :

— Allah ! dit-il, qu'as-tu fait, Iskander-Beg?

— J'ai fait que j'ai perdu la boucle d'oreille, voilà tout.

— Mais tu ne sais pas ce qui va m'arriver. Ce vieux coquin de Hadji Festahli est capable de me faire un procès. Une boucle d'oreille en émail de Bakou !

— Sur mon âme, tu te moques de moi, Djaffar! Que chantes-tu là ? Un homme aussi sérieux que l'est Hadji Festahli, un descendant de Mahomet, un saint porterait des boucles d'oreilles ?

— Et qui te dit qu'il porte des boucles d'oreilles?

— Il n'a ni femme ni fille, que je sache du moins.

— Il est trop ladre pour cela, le vieil avare! mais voici tantôt dix ans que son frère Chafy s'est enfui en Perse, en lui laissant sa femme et sa fille. La petite avait seulement six ans à cette époque : elle en a seize maintenant.

— C'est bien cela! c'est bien cela! murmura tout bas Iskander.

Puis, tout haut :

— Et on la nomme, cette nièce? demanda-t-il.

— Kassime, répondit l'orfévre.

— Kassime, Kassime, répéta tout bas Iskander.

Et le nom lui sembla bien plus joli que celui de Léila, qu'il jeta immédiatement de côté, comme on fait d'un citron dont on a tiré tout le jus.

— Et, depuis le départ de son père, ajouta-t-il tout haut, je présume que la petite a grandi?

— Tu connais notre pays, Iskander : l'enfant d'un an paraît en avoir deux; une fille de cinq en paraît dix. Nos jeunes filles, c'est comme les ceps de vigne : à peine est-ce planté, que le raisin est mûr : je ne l'ai jamais vue; mais l'oncle dit que c'est la plus jolie fille de Derbend.

Iskander-Beg jeta la boucle d'oreille dans la main de l'orfévre, et partit comme une flèche. Il savait tout ce qu'il voulait savoir : le nom et la demeure de sa belle.

Il courut droit à la maison de Hadji Festahli. Il n'espérait pas voir Kassime ; mais peut-être entendrait-il sa voix ; puis, qui sait?, elle sortirait peut-être avec sa mère, et, s'il ne la voyait pas, elle le verrait. Elle se douterait bien qu'il ne serait pas là pour son oncle.

Mais, comme toujours, la maison du vieux Hadji Festahli était fermée; Iskander se doutait bien du contre-temps : c'était, de tout Derbend, la maison où il était le plus difficile d'entrer.

Il entendit, non point la voix de Kassime, mais les aboiements d'un chien qui redoublaient toutes les fois qu'il approchait de la porte.

Enfin la porte s'ouvrit.

Mais il n'en sortit qu'une abominable vieille, tenant un balai à la main.

Sans doute quelque sorcière allant au sabbat.

Elle n'eut pas même la peine de refermer la

porte derrière elle; la porte se referma — toute seule, eût-on 'cru si l'on n'eût entendu une main qui poussait les verrous.

Iskander était résolu à rester là jusqu'au soir, jusqu'au lendemain matin, jusqu'à ce que Kassime sortit. Mais sa présence ne pouvait manquer d'être remarquée et sa présence dirait clairement à Hadji Festahli : « J'aime ta nièce; cache-la plus étroitement que jamais. »

Il revint à sa maison, et se jeta sur un tapis.

Là, comme il n'avait plus peur d'être vu ni même entendu, il se roula, il rugit, il hurla.

Iskander aimait à la manière des lions.

Les bons musulmans, les vrais croyants n'ont aucune idée de ce que nous appelons le parfait amour; Iskander était tout simplement enragé. Il voulait Kassime à l'instant même, sans retard, tout de suite.

Il était de ces lecteurs qui suppriment la préface d'un livre et qui passent tout de suite au chapitre premier.

Race terrible pour les auteurs et les oncles!

Mais Iskander se dit bientôt qu'il aurait beau se rouler sur son tapis tout un jour, rugir toute une semaine, hurler tout un mois, que tout cela ne le rapprocherait pas de Kassime de l'épaisseur d'un cheveu.

Il fallait donc chercher quelque moyen.

Enfin, à force de se dire à lui-même : « L'oncle de Kassime, » il se souvint que, s'il n'avait pas d'oncle, lui, il avait une tante.

Une tante ! pourquoi seraient faites les tantes, si ce n'était pour protéger les amours de leurs neveux?

Une tante n'est bonne qu'à cela.

Vous ne connaissez pas une tante qui ait jamais servi à autre chose, ni moi non plus.

Il alla acheter de l'étoffe de soie pour une robe et courut chez sa tante.

La tante prit la robe, écouta toute l'histoire des amours de son neveu, et, comme une tante, si vieille qu'elle soit, se souvient du temps où elle était jeune, la tante d'Iskander, en poussant un soupir envoyé à sa jeunesse perdue, lui promit

de faire tout son possible pour amener une entrevue.

—Viens demain chez moi, à midi, mon enfant, lui dit-elle; j'enverrai chercher Kassime, sous prétexte de lui peindre les paupières avec du kohol. Je te cacherai derrière ce rideau, coquin ! Sois sage seulement. Ne bouge pas, ne respire pas et surtout ne t'avise pas de souffler mot à qui que ce soit au monde de ce que je fais pour toi.

Iskander, comme on le comprend bien, était rentré chez lui, ravi.

Il se coucha avec le jour, espérant qu'il allait dormir et que, tandis qu'il dormirait, le temps irait son train.

Dormir, c'était bon pour autrefois.

Il s'endormit à une heure et se réveilla à deux.

A sept heures du matin, il était chez sa tante, lui soutenant que midi allait sonner.

A chaque bruit qui se faisait à la porte, il courait se cacher derrière le rideau.

Puis il reprenait sa place près de sa tante en secouant la tête et en disant :

— Elle ne viendra pas.

Puis, entrant en colère et frappant du pied :

— Ah ! disait-il, si elle ne vient pas, je mettrai le feu à la maison de son oncle ; il faudra bien qu'elle sorte pour ne pas être brûlée ; alors je la prends, je l'emporte sur mon karabach et je me sauve avec elle.

Et, à chaque fois, sa tante le calmait en lui disant :

— Ce ne pouvait pas être elle, il n'est que neuf heures — il n'est que dix heures — il n'est que onze heures.

Mais, à midi :

— Oh ! dit la tante, cette fois-ci, c'est elle.

Iskander, aussi bien que sa tante, avait entendu le bruit des petites babouches à talons battant le pavé de la cour et il avait bondi derrière son rideau.

En effet, c'était elle, avec son amie Kitchina ; Kitchina aux yeux bleus, comme on l'appelait.

Les jeunes filles ôtèrent leurs babouches au

seuil de la porte, et vinrent s'asseoir près de la vieille tante.

Les deux voiles tombèrent sur les planches. Le rideau frissonna ; par bonheur, ni l'une ni l'autre des deux jeunes filles ne regardaient de son côté.

Non ; elles regardaient la vieille tante, qui tournait le kohol avec un petit pinceau d'ivoire, au fond d'une petite burette d'argent.

Kassime alla se mettre à deux genoux devant la bonne femme, qui commença par lui peindre les sourcils, puis les paupières ; mais, lorsque Kassime, pour cette dernière opération, leva ses beaux yeux, Iskander se sentit le cœur percé comme par une balle.

La vieille femme elle-même fut frappée de cette miraculeuse beauté, et, dans son admiration pour la jeune fille, elle lui dit en l'embrassant :

— Est-ce bientôt, ma jolie Kassime, que je te peindrai dans le bain, au milieu des chansons de tes amies ? Tu possèdes de si beaux yeux, que je leur souhaite de s'ouvrir chaque matin sans larmes

et de se fermer chaque soir sous un baiser.

Kassime poussa un soupir et embrassa tendrement la vieille.

Iskander entendit le soupir et sentit la chaleur du baiser.

— Mon oncle Festahli dit que je suis encore trop jeune, répondit tristement Kassime.

— Et que dit ton cœur? demanda la vieille.

Kassime prit le tambour de basque pendu à la muraille, et, au lieu de répondre, elle chanta :

Belle aurore, pourquoi des plumes de ton aile
Ai-je senti si matin la fraîcheur?
Beau jeune homme, pourquoi du feu de ta prunelle
M'as-tu, ce soir, brûlé le cœur?

Pourquoi, lorsque j'ai vu dans un ciel sans nuage
Briller l'astre, image de Dieu;
Pourquoi, lorsque j'ai vu du milieu de l'orage
Jaillir l'éclair, serpent de feu?

Pourquoi, maux que l'on craint ou biens que l'on implore,
Qui font la joie ou la terreur des cieux,
Ayant tout oublié : soleil, éclair, aurore,
N'ai-je pas oublié tes yeux?

Et, en chantant ce dernier vers de la chanson qu'elle venait d'improviser, Kassime rougit jusqu'aux épaules ; puis, riant comme un enfant, elle laissa échapper son tambour et se jeta dans les bras de son amie ; et alors les deux folles jeunes filles se mirent à rire toutes les deux.

De quoi riaient-elles et qu'y avait-il de si risible dans tout cela ?

Mais la vieille comprit très-bien, et, pour le bonheur de son neveu, elle voulut avoir immédiatement le secret de l'énigme.

— O mon odeur de rose, dit-elle en jouant avec les bagues de Kassime, si mon neveu eût entendu la chanson que tu viens de chanter, il eût crevé la muraille avec sa poitrine pour voir la chanteuse, et, après l'avoir vue, il l'eût enlevée comme un lion fait d'une chèvre.

Le vase rempli d'eau de jasmin tomba en ce moment du coffre qui se trouvait près du rideau et se brisa en mille pièces.

La vieille femme se retourna, les deux jeunes filles pâlirent.

— D'où vient ce bruit? s'écria Kassime d'une voix tremblante.

— Diable de chat noir! dit la vieille, il n'en fait jamais d'autres.

Kassime se rassura.

— Oh! je déteste les chats noirs, dit-elle. On dit qu'ils prêtent parfois leur peau au diable et que c'est pour cela que leurs yeux restent brillants la nuit.

Puis, se retournant vers son amie :

— Allons, Kitchina, dit-elle, maman ne m'avait donné qu'une heure, et voilà le moullah qui crie.

Kassime embrassa froidement la vieille; mais, devinant que cette froideur était affectée :

— N'importe! dit la tante en reconduisant la jeune fille, tu as beau te fâcher, Kassime, je voudrais te voir avec des fleurs sur la tête; ton bonheur m'est aussi cher qu'un fil d'or, et, de ce fil d'or, je sais un homme qui voudrait lier son âme à la tienne, et sois tranquille, chère enfant, il n'y a qu'Allah, lui et moi qui sachions cela.

Kassime ouvrit ses grands yeux, dont l'étonnement doublait la grandeur; mais, en ce moment même, elle était sur le seuil de la maison; son amie, qui était derrière elle, la poussa doucement; la porte se referma, et, pour toute explication, elle entendit le bruit de la clef qui grinçait dans le cadenas.

Iskander-Beg étouffa presque sa tante entre ses bras lorsqu'elle revint de conduire Kassime. La bonne femme lui fit de grands reproches de ce qu'il n'avait pu se tenir tranquille dans son observatoire.

— Oh! dit-elle, quand le maudit vase est tombé, j'ai failli mourir de terreur! Méchant enfant, tu eusses jeté la terre du tombeau sur ma pauvre tête si Kassime eût pu deviner qui l'avait fait tomber.

— Est-ce ma faute, ma tante, s'écria Iskander, et pouvais-je demeurer tranquille quand mon cœur menaçait de se briser en voyant les roses qui se répandirent sur les joues de Kassime après que tu as eu prononcé mon nom? J'ai fait un

mouvement pour les cueillir avec mes lèvres. Que veux-tu ! qui sème doit moissonner.

— Non quand nous semons dans le jardin d'autrui.

— Aehète-moi donc ce jardin, ma tante; ne me laisse pas mourir comme un rossignol sur les épines d'un buisson de roses. Kassime doit être ma femme; demande-la donc sans retard à son oncle, et sache que je suis aussi reconnaissant qu'amoureux. Réussis dans ton ambassade, ma tante, et je te promets la plus belle paire de buffles du Daghestan.

Le lendemain, Iskander-Beg reçut la réponse de Mir Hadji Festahli.

Hélas ! elle était bien loin d'être ce qu'il espérait.

La voici, au reste : le lecteur pourra juger de l'espoir qu'elle laissait au pauvre Iskander.

— Dis, de ma part, à ton Iskander, avait répondu Festahli à la vieille tante, que je n'ai pas oublié son père. Son père était un brutal. Un jour, devant tout le peuple, il m'appela... je ne

veux pas redire comment il m'appela : je n'ai pas pu me venger, parce que c'était justement l'époque où le pouvoir russe se mêlait de nos usages; mais je n'ai point oublié l'offense. Je n'ai point brûlé son cercueil. C'est au fils à payer la dette du père, et je ne suis pas un chien pour aller caresser celui qui m'a battu. Mais, pour dire la vérité, n'y eût-il pas eu cette offense entre nous, qu'Iskander n'en aurait pas davantage ma nièce. Le beau profit d'être l'oncle de ce beg ! Il y en a soixante et dix à Derbend, des begs comme lui, Je les lui compterai quand il voudra. Que me parles-tu de dot? Oui, sans doute, en se ruinant, il peut payer ma nièce; mais, après, comment vivra-t-il avec elle? A-t-il des parents qui puissent l'aider en cas de besoin? Combien d'œufs de corbeau reçoit-il de rente de ses masures ? Combien de bottes d'orties récolte-t-il dans ses champs ? Il est nu, tout à fait nu, ton gueux de neveu. Dis-lui donc non, et cent fois non. Je ne veux pas d'un vaurien comme lui dans ma famille. Une tête et une bourse si vides, qu'il n'y a

qu'à souffler dessus pour que la tête et la bourse s'envolent... Bonsoir, la vieille !

Avec le caractère que vous connaissez à Iskander-Beg, vous devez comprendre sa fureur lorsque la vieille tante vint lui rendre cette réponse mot à mot.

Enfin, sa vengeance se calma ; il venait de faire serment qu'il se vengerait de Mir Hadji Festahli d'une façon terrible.

Il était Tatar.

Cela vous explique pourquoi Hadji Festahli était si préoccupé en montant les rues qui conduisaient à la maison d'Iskander-Beg ; pourquoi, dans sa préoccupation, il crachait sur la barbe noire de Hussein et sur la barbe rose de Ferzaly, et pourquoi enfin, arrivé à la porte d'Iskander-Beg, au lieu de frapper à coups impatients, il frappa à tout petits coups.

V

Donnant donnant.

Iskander n'était ni riche ni marié : sa porte s'ouvrait donc facilement et non pas à moitié, mais toute grande; car il ne craignait pas qu'en venant le voir, on ne vît ou sa femme ou son coffre-fort.

Aussi Iskander recevait-il ses visites, non pas sur le seuil de sa porte, comme font les musulmans pères de famille, mais dans sa chambre la plus reculée. Rien, chez lui, ne pouvait tenter ni les voleurs de cœur, ni les voleurs d'argent.

— Soyez les bienvenus ! cria-t-il aux arrivants de l'autre côté de la porte, avant même de savoir qui ils étaient.

Et la porte s'ouvrit.

Iskander-Beg était venu ouvrir lui-même, son nouker étant occupé à panser son cheval. Il resta tout ébahi en voyant dans la rue Mir Hadji Festahli et ses deux acolytes.

Le sang lui monta à la tête, et son premier mouvement fut de porter la main à son poignard.

Mais, chez lui, grâce à un violent effort, la curiosité comprima la colère.

Il posa respectueusement la main sur son cœur, salua ses hôtes et les invita à entrer.

Ils s'assirent sur les tapis, arrangèrent leur barbe avec la dignité orientale, régularisèrent les plis de leurs habits, et la conversation commença par des lieux communs.

Enfin, après cinq minutes perdues à des paroles insignifiantes, Mir Hadji Festahli aborda la question.

Il parla des malheurs qui menaçaient le Daghestan en général et la ville de Derbend en particulier, si une pareille sécheresse durait encore seulement huit jours.

A chaque période, il se tournait vers ses com-

pagnons, comme pour leur demander de l'appuyer; mais ceux-ci, à leur tour, restaient muets, et, s'ils ne crachaient pas sur sa barbe, ce n'était point, certes, que le désir leur en manquât.

Iskander, de son côté, paraissait peu ému de la pathétique peinture que Mir Hadji Festahli faisait des malheurs de la ville et de la province; seulement, à la rougeur de son visage, on pouvait comprendre qu'une flamme lui brûlait la poitrine.

Il en résulta que Hadji Festahli termina son discours par cette triple exclamation :

— Malheur! malheur! malheur à Derbend!

— Probablement! répondit Iskander.

— Certainement! ajouta Hussein.

— Absolument! larmoya Ferzali.

Après quoi, il se fit un moment de silence.

Pendant ce silence, Iskander regarda ses visiteurs les uns après les autres d'un œil interrogateur; mais ils restèrent muets.

Iskander commença de s'impatienter.

— Vous n'êtes pas venus, mes frères, dit-il,

pour que nous essuyions notre sueur et versions nos larmes en compagnie, et je présume que, de votre part, ou de la part de ceux qui vous envoient, — car vous me faites l'effet d'être des ambassadeurs près de mon auguste personne, — vous avez à me dire quelque chose de plus important que ce que vous m'avez dit.

— Mon frère est plein de pénétration, répondit Hadji Festhali en s'inclinant.

Et alors, avec une foule de périphrases orientales sur l'honneur qu'il y avait pour Iskander à être l'objet d'un pareil choix, il raconta à celui-ci ce que les habitants de Derbend attendaient de son dévouement.

Mais alors le sourcil d'Iskander se fronça d'une manière terrible,

— Choix étrange! s'écria-t-il avec véhémence. Jusqu'à présent, les habitants de Derbend, pour lesquels je me suis cependant assez bien battu — il est vrai de dire que je me battais encore plutôt pour moi que pour eux — non-seulement ne m'ont point parlé, mais m'ont à peine salué. Et

maintenant voilà qu'ils me donnent une commission que je ne sollicitais pas et dont je suis indigne. Il est vrai qu'il y a force précipices dans la montagne du Chakh-Dague; il est vrai que, sur la montagne du Chakh-Dague, le brigand Moullah-Nour fait sa demeure habituelle; qu'il y a dix chances contre deux que je roule dans un précipice et vingt contre une que je sois assassiné par Moullah-Nour; mais peu leur importe, je puis leur être bon à cela, et ils ont jeté les yeux sur moi. Et pourquoi, je vous prie, moi qui aime la chaleur et le soleil, demanderais-je des nuages et de la pluie à Allah? Tout au contraire, je suis enchanté que ma maison soit sèche, mon écurie saine, et qu'il n'y ait ni brouillard dans l'air, ni boue dans la rue. Le soleil, d'ailleurs, fait éclore mes œufs de corbeau, et mes orties poussent bien sans pluie. Vous vous êtes moqués de ce que je ne récoltais pas de blé! Pourquoi, n'ayant pas de blé, m'inquiéterais-je du vôtre? Vous avez calomnié mon père, vous l'avez volé, vous l'avez chassé, vous m'avez méprisé, et maintenant, vous voulez que je risque

ma vie pour vous être utile, et que j'implore pour vous la miséricorde de Dieu ! Mais, je me trompe, c'est sans doute pour une nouvelle insulte que vous venez chez moi, et pour qu'à cette insulte il ne manque rien, c'est au saint, c'est au respectable Hadji Festahli que l'on a confié le soin de me faire une semblable proposition. On ne charge pas le chameau quand il est sur ses pieds, mais quand il se met à genoux, et moi, vous le voyez, je suis sur mes pieds.

Et Iskander se leva fier comme un roi, terrible comme un dieu.

— Maintenant, dit-il, nous avons un petit compte à régler, Hadji Festhali et moi. Nous nous éloignons pour quelques instants; excusez-nous, dignes seigneurs !

Et il fit signe à Hadji Festahli de le suivre dans la chambre voisine.

A ce signe, la figure du saint musulman devint longue et sombre comme une nuit d'automne. Il se leva en souriant; mais, comme chacun sait, il existe deux sourires : l'un qui avance les lèvres

pour embrasser, l'autre qui montre les dents pour mordre.

Ils passèrent tous deux dans la chambre à côté.

Ce que dirent, pendant ce temps, Hussein à la barbe noire et Ferzali à la barbe rose, nous ne saurions le dire à nos lecteurs, attendu que nous écoutions à la porte de la chambre où s'étaient retirés Hadji Festhali et Iskander.

Au bout d'un instant, les deux ennemis rentrèrent le visage rayonnant : ils avaient l'air de deux plaques en diamants du Lion et du Soleil, placées côte à côte sur la poitrine d'un ministre persan.

Iskander alors se retourna vers les deux autres visiteurs et dit :

— J'avais d'abord des motifs à moi connus pour ne pas me rendre aux désirs des habitants de Derbend ; mais le respectable Hadji Festahli, que Dieu conserve, m'a donné de si bonnes raisons pour me décider, que je suis prêt maintenant à aller chercher de la neige au sommet du Chakh-Dague, au risque de rouler dans les précipices et

de me brûler la moustache avec Moullah-Nour. Tout est au pouvoir d'Allah, et si une chaude et fervente prière peut attendrir le cœur de Dieu, j'ose dire que le cœur de Dieu s'attendrira et que les nuages eux-mêmes verseront tant de larmes, que la terre en sera désaltérée non-seulement pour cette année, mais encore pour l'année prochaine. Je pars ce soir. — Priez, j'agirai.

Puis il ajouta :

— Le temps est cher, je ne vous retiens pas.

Les ambassadeurs remercièrent Iskander; les pieds rentrèrent dans les souliers et les visiteurs sortirent.

Iskander resta seul; c'était ce qu'il demandait.

— Eh bien, s'écria-t-il tout joyeux quand il vit que personne ne le pouvait entendre, il est encore meilleur que je ne le croyais, ce vieux coquin de Hadji Festahli. Il m'en voulait mal de mort parce que mon père, un jour, en face de tout le monde, l'avait appelé fils de... n'importe quoi ! et voilà que, comme un véritable patriarche, il sacrifie

son ressentiment au bien public et me donne sa nièce en échange d'un peu de neige... Honnête homme, va !

De leur côté, en s'en allant, Hussein et Ferzali disaient :

— Ce n'est pas un homme, c'est un ange que cet Iskander. Il était furieux contre Derbend, enragé contre Festahli ; mais, lorsqu'on lui a parlé des larmes et des souffrances des pauvres, il n'a plus rien su nous refuser.

Et le peuple, à son tour, enchanté du consentement donné par Iskander, se mit à chanter et à danser.

Festahli riait dans sa barbe.

— Une parole, une parole !... murmurait-il, qu'est-ce que cela, une parole, surtout quand il n'y a pas de témoins ? Il ne peut pas me forcer. Je serais mort de honte, si j'étais revenu devant le peuple avec le refus d'Iskander. Puis, d'ailleurs, j'ai ajouté : « Si tu termines heureusement ton voyage... » Or Iskander n'est pas revenu, les sentiers du Chakh-Dague sont bien escarpés,

et Moullah-Nour bien brave. Nous verrons ! nous verrons !

C'était un bien saint homme que ce Mir Hadji Festahli Ismaël Ogli ! il descendait directement du prophète.

Iskander baisa de joie son bon cheval du Karabach en disant :

— Ils sont fous, ma parole d'honneur, de croire que je fais tout cela pour leur blé. Ah ! pour Kassime, pour ma belle, pour mon adorée Kassime, j'escaladerais non-seulement le Chakh-Dague, mais encore la lune ! — Ibrahim ! de l'avoine à mon cheval ! de l'avoine !

VI

Ode en l'honneur du nez.

Avez-vous jamais réfléchi, chers lecteurs, à l'admirable chose qu'est un nez ?

Un nez, oui, un nez!

Et comme un nez est utile à tout individu qui lève, comme dit Ovide, son visage vers le ciel?

Eh bien, chose étrange! ingratitude inouïe! pas un poëte n'a encore eu l'idée de faire une ode au nez!

Il faut que ce soit à moi qui ne suis pas poëte ou qui, du moins, n'ai la prétention que de venir après nos grands poëtes, qu'une idée comme celle-là pousse.

En vérité, le nez a du malheur.

Les hommes ont inventé tant de choses pour les yeux!

On a fait pour eux des chansons, des compliments, des kaléidoscopes, des tableaux, des décorations, des lunettes.

Et pour les oreilles :

D'abord, les boucles d'oreilles, *Robert le Diable*, *Guillaume Tell*, *Fra Diavolo*, les violons de Stradivarius, les pianos d'Érard, les trompettes de Sax.

Et, pour la bouche :

Carême, la Cuisinière bourgeoise, l'Almanach des gastronomes, le Dictionnaire des gourmands. On lui a fait des soupes de toute sorte, depuis la batwigne russe jusqu'à la soupe aux choux française; on lui a fait manger la réputation des plus grands hommes, depuis les côtelettes à la Soubise jusqu'aux boudins à la Richelieu; on a comparé ses lèvres à du corail, ses dents à des perles, son haleine à du benjoin; on lui a servi des paons avec leurs plumes, des bécasses sans être vidées; on lui promet enfin, pour l'avenir, des alouettes toutes rôties.

Qu'a-t-on inventé pour le nez?

L'essence de rose et le tabac à priser.

Ah! ce n'est pas bien, philanthropes, mes maîtres! poëtes, mes confrères!

Et cependant avec quelle fidélité ce membre...

— Ce n'est pas un membre! s'écrieront les savants.

Pardon, messieurs, je me reprends : cet appendice... Ah! — Et cependant, disais-je, avec quelle fidélité vous sert cet appendice!

Les yeux dorment, la bouche se ferme, les oreilles s'assourdissent.

Le nez, lui, fait toujours bonne garde.

Il garde votre repos, contribue à votre santé. Toutes les autres parties de votre corps, les pieds, les mains, font des bêtises. Les mains se laissent prendre dans le sac comme des sottes qu'elles sont ; les pieds butent et font tomber le corps, comme des maladroits qu'ils sont.

Et, dans ce dernier cas, qui souffre encore, la plupart du temps ? Les pieds font la faute, et c'est le nez qui est puni.

Combien de fois n'avez-vous pas entendu dire :

— Monsieur un tel s'est cassé le nez !

Il y a eu bien des nez cassés depuis le commencement du monde.

Que l'on me cite un nez, un seul, qui l'ait été par sa faute !

Non. Sur ce pauvre nez, tout retombe.

Eh bien, il supporte tout avec une patience évangélique. Quelquefois, il est vrai, il pousse la

hardiesse jusqu'à ronfler. Mais où, mais quand l'avez-vous entendu se plaindre?

Oublions que la nature l'a créé instrument admirable pour augmenter ou diminuer à notre volonté le volume de notre voix. Ne disons rien du service qu'il nous rend en faisant l'intermédiaire entre notre âme et l'âme des fleurs. Repoussons son utilité et prenons-le seulement de son côté esthétique, la beauté.

Cèdre du Liban, il foule sous ses pieds l'hysope des moustaches ; colonne centrale, il sert de base au double arc des sourcils. Sur son chapiteau repose l'aigle, c'est-à-dire la pensée. Autour de lui fleurissent les sourires. Avec quelle fierté le nez d'Ajax se dressait-il contre l'orage quand il disait : « J'échapperai malgré les dieux ! » Avec quel courage le nez du grand Condé — qui n'a jamais été nommé grand qu'à cause de son nez — avec quel courage le nez du grand Condé entrait-il avant tout le monde et avant le grand Condé lui-même, dans les retranchements des Espagnols, où le vainqueur de Lens et de Rocroy avait eu la hardiesse ou plu-

tôt l'imprudence de jeter son bâton de commandement ! Avec quelle assurance se présentait au public le nez de Dugazon, qui avait trouvé quarante-deux manières de se mouvoir, et toutes plus comiques les unes que les autres !

Non, je ne crois pas que le nez soit condamné à l'obscurité dans laquelle l'ingratitude des hommes l'a laissé jusqu'ici.

Peut-être aussi est-ce parce que les nez d'Occident sont en général de petits nez, qu'ils ont subi cette injustice.

Mais il n'y a pas que les nez d'Occident, que diable !

Il y a les nez d'Orient, qui sont de jolis nez.

Doutez-vous de la supériorité de ces nez sur les vôtres, messieurs de Paris, de Vienne ou de Saint-Pétersbourg ?

En ce cas, Viennois, prenez le Danube ; Parisiens, le bateau à vapeur ; Pétersbourgeois, le *perecladdoï*, et dites ces simples mots :

— En Géorgie !

Ah ! seulement, je vous annonce d'avance une

humiliation profonde; apportassiez-vous en Géorgie un des plus grands nez de l'Europe, — le nez d'Hyacinthe ou celui de Schiller, — à la barrière de Tiflis, on vous regardera avec étonnement, et l'on dira :

— Voilà un monsieur qui a perdu son nez en chemin, quel malheur !

Dès la première rue de la ville, que dis-je! dès les premières maisons des faubourgs, vous serez convaincus que tous les nez grecs, romains, allemands, français, espagnols et même napolitains, doivent s'enfoncer de honte dans les entrailles de la terre à la vue des nez géorgiens.

Ah! vrai Dieu! les beaux nez que les nez de la Géorgie! les robustes nez! les magnifiques nez!

D'abord, il y en a de toutes les formes :

De ronds, de gros, de longs, de larges.

Il y en a de toutes les sortes :

De blancs, de roses, de rouges, de violets.

Il y en a de montés avec des rubis, d'autres avec des perles; j'en ai vu un monté en turquoises.

Vous n'avez qu'à les presser entre les deux doigts, et, du plus petit, coulera une pinte de vin de Kaketie.

En Géorgie, une loi de Wachtang IV a aboli la toise, le mètre, l'archine; il n'a conservé que le nez.

Les étoffes se mesurent au nez.

On dit : « J'ai acheté dix-sept nez de tarmalama pour me faire une robe de chambre, sept nez de kanaos pour me faire un pantalon, un nez et demi de satin pour me faire une cravate. »

Et, disons-le, les dames géorgiennes trouvent que cette mesure vaut beaucoup mieux que toutes les mesures d'Europe.

Mais, à l'endroit des nez, il ne faut pas non plus mépriser le Daghestan.

Ainsi, par exemple, au milieu du visage du beg de Derbend Hadji Ioussouf, Dieu donne force à ses épaules! s'élève une certaine protubérance à laquelle ses compatriotes en sont encore à trouver un nom convenable, et cependant les uns

l'appellent une trompe, les autres un gouvernail, d'autres un manche!

A son ombre, trois hommes pouvaient dormir.

On doit comprendre combien un pareil nez devait être respecté à Derbend, par une chaleur de cinquante-deux degrés au soleil, puisque de l'autre côté de ce nez, c'est-à-dire à l'ombre, il n'y avait que quarante degrés.

On ne sera donc pas surpris qu'on eût donné Ioussouf comme guide à Iskander.

Mais disons toute la vérité; ce n'était pas tout à fait à cause de son nez qu'on le lui avait adjoint.

Comme l'indique le titre de hadji, dont nous avons fait précéder le nom d'Ioussouf, Ioussouf avait été à la Mecque.

Pour arriver là, il avait traversé la Perse, l'Asie Mineure, la Palestine, le Désert, une partie de l'Arabie Pétrée et une portion de la mer Rouge.

Aussi, à son retour,. quels admirables récits Ioussouf n'avait-il pas faits de son voyage, des

dangers qu'il avait courus; des bandits qu'il avait terrassés; des animaux féroces auxquels il avait, comme Samson, brisé la mâchoire !

Quand il apparaissait au bazar de Derbend, on se rangeait et l'on disait :

— Place au lion du steppe !

— C'est un fier homme! disaient les moustaches les plus pointues et les barbes les plus longues, lorsque Ioussouf-Beg coupait des têtes au fil de sa langue dorée. On dit qu'en passant sur une montagne de Perse, arrivé au sommet, il a accroché son papak à la corne de la lune, tant la montagne était haute; il n'a eu longtemps, pour toute nourriture, que des omelettes d'œufs d'aigle, et il couchait la nuit dans des cavernes où, quand il éternuait, l'écho répondait de lui-même : « Que Dieu te bénisse ! » Il est vrai qu'il parle sans réflexion la plupart du temps; mais, lorsqu'il a parlé, ses paroles donnent à réfléchir aux autres. Quels animaux n'a-t-il pas vus ! quels hommes n'a-t-il pas rencontrés ! Il a vu des animaux qui avaient deux têtes et un seul pied, il a rencon-

tré des hommes qui n'avaient pas de tête et qui pensaient par le ventre.

Tous ces récits avaient bien un peu vieilli ; c'est sans doute ce qui faisait qu'on n'avait pas songé à lui, pour l'envoyer chercher la boule de neige ; mais, quand l'acclamation générale eut donné cette mission à Iskander, Ioussouf monta sur son cheval persan, passa à sa ceinture son poignard d'Andrev, son pistolet de Kouba et sa schaska de Vladikavkas, et se promena fièrement dans les rues de Derbend, en disant :

— Si vous voulez, j'accompagnerai le pauvre Iskander ; car que voulez-vous que le pauvre Iskander fasse sans moi?

On lui répondit.

— Eh bien, soit, accompagne Iskander.

Alors il rentra chez lui pour renforcer son armure défensive d'une cuirasse à mailles de cuivre, son armure offensive d'un fusil de Nouka. Des bottes jaunes à hauts talons complétèrent son costume ; enfin il pendit à sa selle son sabre et son fouet.

A peine pouvait-il se mouvoir avec tout cet arsenal.

Il était prêt bien avant Iskander, et l'attendait à la porte, en disant :

—Eh bien, mais est-ce qu'il ne viendra pas?... Si l'on m'eût nommé, moi, il y a déjà deux heures que je serais parti.

Vers six heures de l'après-midi, Iskander sortit de sa cour sur son cheval du Karabach, et dans le costume et sous les armes avec lesquels on avait coutume de le voir.

Iskander traversa lentement la ville, non pas qu'il eût le moins du monde l'intention de se faire voir, mais parce que les rues qui conduisaient de sa maison aux portes de Derbend étaient encombrées par la population.

Enfin, il parvint à joindre Ioussouf-Beg, lui donna la main, salua une dernière fois les habitants de Derbend et partit au galop.

Ioussouf le suivit sur son coursier du Khoraçan. Pendant quelque temps, on distingua hommes et chevaux, puis on ne vit plus que de

la poussière, puis on ne vit plus rien du tout.

Hommes et chevaux avaient disparu.

Arrivé à un immense cimetière, Iskander-Beg ralentit le pas de son cheval.

La nuit commençait à tomber.

Mais Iskander ne songeait ni à la nuit ni au cimetière ; il songeait à sa bien-aimée Kassime.

Ioussouf regardait à droite et à gauche avec une certaine inquiétude et profita de ce qu'Iskander ralentissait le pas pour se rapprocher de lui.

Iskander était plongé dans ses pensées.

Oh ! si vous avez jamais été jeune d'âme ; si jamais vous avez aimé de tout votre cœur, et si, jeune et amoureux, vous vous êtes éloigné du lieu qu'habitait votre bien-aimée, vous comprendrez alors quels sentiments s'agitaient dans la poitrine d'Iskander-Beg. Sans doute, c'est une folie que d'imaginer qu'en respirant le même air nous faisons les mêmes rêves ; qu'en regardant dix fois une fenêtre, fût-elle fermée, nous emportons dix souvenirs ; mais cette folie nous soulage. Notre imagination est toujours plus pittoresque que la

réalité : notre imagination, c'est la poésie; elle vole légère comme les anges et les oiseaux, et jamais ses ailes blanches ne sont souillées de la boue, ni de la poussière des chemins.

La réalité, au contraire, c'est la prose : elle s'enfonce dans les détails; en se penchant sur le cou blanc de la fiancée, elle ne regarde point à la finesse de la peau, mais se demande si les perles de son collier sont vraies ou fausses; elle fait la cour au mari, caresse le chien et donne de l'argent aux servantes.

Ma foi ! vive la poésie !

Iskander faisait à peu près les mêmes réflexions que nous; seulement, il les faisait avec vingt-cinq ans de moins, ce qui devait leur donner à la fois les couleurs de la rose et le parfum de l'aubépine, lorsqu'il sentit que Ioussouf-Beg le touchait du coude.

— Eh bien, lui demanda-t-il en sortant de sa rêverie, qu'y a-t-il, Ioussouf?

— Il y a que, puisque nous n'avons pas jugé à propos de rester dans la ville avec les vivants,

je ne vois pas pourquoi nous restons dans un cimetière avec les morts. Que je brûle leurs cercueils, si toutes ces pierres ne semblent pas se soulever, et si cette diablesse de potence n'étend pas vers nous sa patte noire et décharnée !

— Elle soupire après toi, Hadji Ioussouf : elle craint que tu ne lui échappes, répondit en riant Iskander.

— Je crache sur la barbe de celui qui l'a plantée là, dit Hadji Ioussouf. Allah me garde ! mais, chaque fois que je passe par ici, si bon musulman que je me croie, si pur de cœur que je sois, il me semble toujours qu'elle va m'empoigner par le cou; et pour dire vrai, avoue, Iskander, que si nous n'étions pas sous la domination russe, nous ne resterions pas longtemps dans la ville le fusil à l'épaule, le pied à l'étrier. A bas les caravanes ! Oh ! comme je les arrangerais, les caravanes, comme je les hacherais en morceaux pas plus gros que des grains de millet !

— En vérité, mon cher Ioussouf, je ne te savais pas si brave pendant la nuit... Lors du blocus

de Kasi-Moullah, je t'ai vu au combat pendant le jour, ou plutôt je ne t'ai pas vu; est-ce que tu n'étais pas à Derbend?

— Ah çà! mon bien-aimé Iskander, tu te moqueras donc toujours de moi? Ce n'est donc pas, toi présent, que j'ai coupé la tête à ce Lesghien, lequel était tellement enragé contre moi, que, la tête étant déjà à terre, elle m'a si cruellement mordu le pied, que j'en souffre encore aujourd'hui, toutes les fois que le temps va changer? Comment! sérieusement, tu n'as pas vu cela?

— Dieu ne m'a pas accordé cette grâce.

— D'ailleurs, sont-ce des hommes, ces Lesghiens? Est-ce la peine de risquer sa tête contre leurs balles? Si je tue un Lesghien, ce n'est rien; mais, si un Lesghien me tue, Allah éprouvera quelque embarras à me remplacer. Aussi, celui-là tué, j'ai pensé que c'était bien assez de combats corps à corps. Je m'en allais tous les jours dans la citadelle : j'avais adopté une pièce de canon; oui, je m'étais fait son pointeur, j'ajus-

tais et je disais au porte-lance : « Feu ! » et alors je voyais danser le groupe sur lequel j'avais pointé ma pièce. Ah ! par Allah ! je me suis bien amusé. Je ne m'en suis jamais vanté, mais je puis le dire à toi qui es mon ami, je suis sûr que je suis la principale cause, vu le mal que je lui faisais, que Kasi-Moullah a levé le siége; et quand on pense que je n'ai pas reçu la moindre croix, pas même celle de Saint-Georges !... Eh ! n'entends-tu pas quelque chose? ajouta le vaillant beg en se serrant contre Iskander.

— Que diable veux-tu entendre ici, hors le sifflement du vent et les cris des chacals?

— Maudits animaux ! je leur tuerai pères, mères et aïeuls. Quelle noce font-ils maintenant? Je te le demande.

— Ils devinent peut-être que, demain au soir, ils se régaleront avec nos cadavres. Sais-tu bien que celui qui attrapera ton nez, Ioussouf, ne sera pas malheureux ?

— Voyons, voyons, pas de méchante plaisanterie, Iskander ! Un mauvais mot appelle une mau-

vaise affaire. C'est justement l'heure des brigands. Les démons, dès que la nuit arrive, se répandent par les chemins. Iskander, si nous allions rencontrer Moullah-Nour !

— Qu'est-ce que cela, Moullah Nour? fit Iskander, comme s'il ne connaissait pas celui dont son camarade de voyage venait de prononcer le nom.

— Pas si haut, Iskander ! pas si haut ! par Hussein et Ali, je t'en conjure, ou je déclare que je ne reste pas avec toi. Ce maudit Moullah-Nour a des oreilles sur tous les arbres; au moment où l'on ne pense pas à lui, pan ! il vous tombe sur la tête comme la foudre.

— Et puis?

— Comment ! et puis...?

— Je demande : après?

— Après, tu es pris. Il aime à rire et à plaisanter, mais, tu comprends, des plaisanteries de brigand. S'il te connaît pour avare, il te prendra d'abord tout ce que tu auras dans tes poches, sans compter qu'il te mettra encore à rançon. A

un autre, s'il est pauvre, il ne prendra rien; il donnera même.

— Comment ! il donnera ?

— Oui, il y a des exemples de cela. De braves garçons amoureux et qui n'avaient pas vingt-cinq roubles pour acheter leur femme, eh bien, il les leur donnait. A d'autres, il prendra de l'or la pesanteur de ce qu'il a de balles dans ses cartouches ; à d'autres enfin, il demandera autant de roubles qu'il en pourra placer sur la lame de son poignard. « Que voulez-vous ! dit-il, je suis moi-même un pauvre marchand, et tout commerce a ses risques, surtout le mien. »

— Mais, reprit Iskander en riant, est-ce que, par hasard, ceux qu'il arrête ont des pipes au lieu de fusil ? ou est-ce que Moullah-Nour est de fer ?

— De fer ? Dis donc d'acier, cher ami. Les balles s'aplatissent sur lui comme sur le granit. Allah est grand !

— D'après ce que tu me dis, Ioussouf, j'aime mieux croire que Moullah-Nour est le diable en

personne. Il faut être le diable, et non pas un homme, pour arrêter des caravanes entières.

— Ah ! comme on voit, pauvre garçon, que tu n'as jamais rien entendu que le chant de ton coq ! Et qui donc te dit que Moullah-Nour n'a pas de compagnons ? Mais il est entouré, au contraire, d'un tas de gaillards qui pensent que mieux vaut manger le pain cultivé par les autres que de prendre la peine de le cultiver soi-même. Des compagnons ! par Allah ! ils ne lui manquent pas, les compagnons. Ainsi moi-même, par exemple, j'ai souvent pensé à cela. Si je n'avais pas de parents, pas d'héritage à venir, brave et aventureux... Mais que fais-tu donc, Iskander-Beg ? où vas-tu donc de ce train-là ? On dit que l'obscurité est le jour du diable, et je commence à le croire, attendu que cette nuit est noire comme l'enfer. Mais réponds-moi donc, Iskander ! à quoi penses-tu ?

— Je pense que tu es un mauvais cavalier, Hadji Ioussouf.

— Moi, un mauvais cavalier ? N'as-tu pas honte

100797

de me dire cela. Il est fâcheux que tu n'aies pas vu comment j'ai arrangé une troupe de brigands près de Damas. Je puis dire, sans me vanter, que lorsque je l'eus sauvée, toute la caravane des pèlerins était à mes pieds, et il y avait de quoi. J'avais tant tué, que mon fusil en était rouge et partait de lui-même. Quant à mon sabre, c'était autre chose : il avait des dents comme un peigne. J'ai laissé sept morts sur le champ de bataille, et j'en ai pris deux vivants.

— Qu'en as-tu fait?

— Je les ai brûlés le lendemain : ils m'embarrassaient.

— Ça, c'est de la férocité, Ioussouf.

— Que veux-tu ! voilà comme je suis.

— Et tu ne rougis pas de me conter de pareilles histoires? Ton fusil avait plus de conscience que toi; il rougissait au moins, lui.

— Tu ne me crois pas? Demande à Saphar-Kouli, il y était.

— Quel malheur que Saphar-Kouli soit mort, il y a huit jours!

— C'est vrai. Comme s'il n'eût pas pu attendre, l'imbécile ! Ah çà ! mais, à t'entendre, je serais un poltron. Par Allah ! mets-moi en face d'une douzaine de brigands, et tu verras comme je les arrangerai. Voyons, où sont-ils ? Montre-les-moi du bout du doigt... Seulement, pas la nuit. Oh ! je n'aime pas à me battre la nuit ; je veux que le soleil voie ma bravoure ; et puis j'ai une habitude, c'est de viser toujours à l'œil droit.

— Je ne reviens pas de mon étonnement, Ioussouf. Douze brigands, et tu en fais ton affaire ?

— C'est un déjeuner pour moi.

— Vienne donc le jour, et puissions-nous rencontrer douze brigands ; juste douze. Je te promets que je te les laisserai tous, Ioussouf. Je n'en toucherai pas un, même avec le pommeau de mon poignard.

— Mon cher, il ne faut jamais désirer voir le diable ou aussitôt il nous apparaît. Or, comme les brigands sont des diables et que nous sommes ici sur leurs terres, mieux vaut ne pas les évoquer. Avec cela qu'il fait de plus en plus sombre.

Il faut que Satan ait emporté la lune. Maudite nuit, elle nous tire le chemin des pieds... Aïe! à moi! au secours!

— Qu'y a-t-il?

— Un brigand qui m'arrête, Iskander! Veux-tu me lâcher, démon?

— Démasque-le, et je ferai feu.

— Démasque-le, démasque-le! c'est bientôt dit. Je crois qu'il a des griffes. Il me tient comme le faucon tient sa proie... Qui es-tu? Que me veux-tu? Voyons, mon ami, on peut s'entendre.

Iskander s'approcha d'Ioussouf.

— Je m'en doutais, dit-il. La peur a de grands yeux : ton brigand est un buisson de *dergy-derevo* [1]. Oh! mon cher Ioussouf, tu aurais mieux fait d'aller chercher de l'eau sur un âne à la fontaine que de venir avec moi chercher de la neige au mont Chakh-Dague.

— Un buisson? Je te déclare que c'était bel et bien un Lesghien ou un Tchetchen; mais il m'a

[1] Arbre épineux du Caucase : le plus entêté de tous les arbustes épineux. Son nom veut dire *l'arbre qui tient*.

vu mettre la main à mon poignard, et il m'a lâché.

— Il t'a vu mettre la main à ton poignard par une pareille obscurité, quand, tu le dis toi-même, le diable a emporté la lune?

— Ces drôles-là sont comme les chats : ils y voient dans l'obscurité, c'est connu. Ohé! mon cher Iskander, que voyez-vous là, devant nous?

— C'est la rivière. Comment! avec un nez comme le tien, tu ne sens pas l'eau?... Tiens, regarde, mon cheval s'y connaît mieux que toi.

— Est-ce que tu vas passer la rivière ce soir?

— Sans doute.

— Iskander, c'est imprudent, ce que tu veux faire là. Iskander, mieux vaut attendre à demain. Ce n'est pas une bagatelle que de passer la rivière à cette heure-ci, et la Karatcha encore!...

Iskander était déjà au milieu de l'eau.

Ioussouf aimait encore mieux suivre son compagnon que de rester en arrière; il se lança dans

la rivière Noire[1], et, après s'être plaint de la fraîcheur de l'eau, après avoir crié qu'on le tirait par les pieds, après avoir invoqué Allah en disant qu'il était un homme perdu, Ioussouf finit par atteindre l'autre bord.

Les deux compagnons se remirent en marche et passèrent successivement l'Alcha et la Velvète.

Au point du jour, ils étaient sur les bords de la rivière Samour.

Le Samour coulait largement : on voyait d'énormes pierres rouler avec ses vagues, et des arbres déracinés suivaient son cours, flottant à sa surface, comme des brins de paille à celle d'un ruisseau.

Cette fois, Iskander céda au conseil d'Ioussouf et s'arrêta.

Les cavaliers mirent pied à terre pour donner à leurs chevaux le temps de se reposer : eux-mêmes se couchèrent sous leurs bourkas.

Mais Ioussouf n'était pas homme à s'endormir

[1] Karatcha veut dire rivière noire.

sans raconter quelques-unes de ses prouesses.

Iskander l'écouta cette fois sans l'interrompre ni le railler : il sentait venir le sommeil.

L'un racontait ce qui ne s'était jamais passé.

L'autre rêvait à ce qui allait lui venir.

Enfin, voyant qu'il était seul à soutenir la conversation, Ioussouf se décida à s'endormir.

Iskander dormait depuis longtemps.

VII

Moullah-Nour.

Il est doux d'être réveillé par le premier rayon de soleil, lorsque ce premier rayon passe à travers un rideau de soie et soulève la couverture noire de la nuit du visage d'une femme qui repose auprès de vous, fraîche comme la goutte de rosée sur une feuille. Mais il est plus doux encore d'ouvrir, après un court sommeil, les yeux sous un

ciel serein, et de se trouver tout à coup face à face avec le visage souriant de la nature. La fiancée est toujours plus belle que la femme; et qu'est-ce que la nature, sinon la fiancée éternelle de l'homme?

Iskander souleva lentement ses paupières encore lourdes de rêves, et admira le splendide tableau du matin. Tout autour de lui ondulait la forêt, riche de sa verdure méridionale; au-dessus de sa tête brillait et fumait le neigeux Chakh-Dague. A ses pieds roulait le bruyant Samour, tantôt jaillissant en cascades, tantôt déroulant ses vagues en longs anneaux pareils à ceux d'un serpent pris dans les rochers.

Sur les bords du lit où grondait le fleuve, le rossignol chantait.

Iskander demeura un instant en extase; mais, juste au moment où le rossignol recommençait sa chanson interrompue, un ronflement effroyable d'Ioussouf vint le ramener à la réalité.

Le nez du dormeur sortait de sa bourka, dont il dépassait la surface de deux ou trois pouces.

Iskander secoua par le nez Ioussouf, qui se réveilla.

— Holà ! qui va là ? demanda Ioussouf en ouvrant vivement les yeux. Ah ! c'est toi... Que le diable t'emporte ! dit-il à Iskander en le reconnaissant. A-t-on jamais vu secouer le nez d'un homme comme un chef de bureau russe secoue la sonnette avec laquelle il appelle ses huissiers. Apprends, Iskander, que, lorsque Allah a fait à un homme la faveur de lui donner un pareil nez, c'est pour qu'il impose à tous le respect et l'admiration. J'admire et je respecte mon nez ; partage mes sentiments à son égard, ou nous nous brouillerons.

— Mon cher Ioussouf, excuse-moi ; mais, quand je suis pressé, je tire les gens par la première chose d'eux que je trouve sous la main. La première, je dirai même la seule chose à toi que j'aie trouvée, le reste étant caché par ta bourka, étant ton nez, je t'ai tiré par là.

— Iskander, mon ami, un jour nous nous fâcherons, et, ce jour-là, je t'en préviens, sera un

mauvais jour pour toi. A qui diable en voulais-tu? Voyons!

— J'en voulais à ce maudit rossignol qui, en chantant, m'empêchait de t'entendre ronfler. Or, mon cher Ioussouf, tu ronfles si harmonieusement, que, près des airs que tu joues naturellement pendant ton sommeil, la djourna géorgienne n'est qu'une trompette de la foire.

— Oui, calme-moi maintenant; mais puisses-tu toute ta vie ne te repaître que de l'odeur des roses et avoir toutes leurs épines dans la semelle de tes bottes, si jamais...

Iskander l'interrompit.

— Est-ce que tu n'entends rien, Ioussouf? demanda-t-il.

Ioussouf écouta avec inquiétude.

— Non, rien, dit-il après un instant, sinon la voix du moullah de Seyfouri.

— Eh bien, que dit cette voix, Ioussouf? « Réveillez-vous, fidèles musulmans; la prière vaut mieux que le sommeil. » — Nous avons du

chemin à faire, Ioussouf ; prions et mettons-nous en marche.

Ioussouf céda à l'invitation en grommelant. Il lui avait semblé que, dans la discussion, Iskander lui avait cédé du terrain, et cela lui arrivait si rarement, qu'il eût bien voulu profiter de la disposition d'esprit où semblait être son camarade.

Après avoir fait leurs ablutions et leurs prières, nos voyageurs s'apprêtèrent à traverser le fleuve à gué.

L'eau n'était pas très-haute ; cependant, pour qui connaît les rivières des montagnes, pour qui, surtout, connaît le Samour, il est reconnu que le passage d'un fleuve est toujours plus dangereux qu'un combat.

Tout dépend, en ce cas, de votre cheval : s'il fait un faux pas, vous êtes perdu.

Mais l'habitude rend tous les voyageurs insoucieux à ces passages, quoique, chaque année, plus d'un y reste pour toujours.

Les deux begs, grâce à leur adresse, à leur

habitude de cette sorte d'exercice, et surtout à l'excellence de leurs chevaux, parvinrent sains et saufs sur l'autre rive du Samour.

Ioussouf, qui, pendant tout le temps qu'avait duré le passage, était resté muet comme une tanche, se mit à grogner de nouveau, dès qu'il eut atteint l'autre bord.

— Que le diable soit de cette rivière maudite ! dit-il ; j'y jeterai un cochon ! Et quand on pense qu'en automne et en hiver, elle est tellement à sec, qu'une grenouille qui la traverse ne peut pas arriver à se mouiller les pattes.

— Chez qui nous arrêterons-nous à Seyfouri? dit Iskander sans écouter les jérémiades de son compagnon, qui, le danger passé, avait déjà oublié le danger. Je n'y connais âme qui vive et il faut y faire déjeuner nos chevaux et y déjeuner nous-mêmes.

— Je brûlerai la barbe avec un bouchon de paille à tous ces gredins-là, répondit Ioussouf. Il est évident que, sans un ordre du gouverneur, pas un d'entre eux ne nous offrira une goutte

d'eau ou un radis, nous vît-il tomber de soif ou de faim.

— Les habitants de Seyfouri ne sont ni meilleurs ni pires que ceux de Derbend ; mais il nous reste, au bout du compte, les Tatars.

— Voilà ! nous verrons... Peut-être qu'avec de l'argent nous en obtiendrons quelque chose... Regarde en passant de ton côté dans les cours : j'y regarderai du mien. Peut-être trouverons-nous une barbe grise : les barbes grises valent mieux que les barbes rouges. La barbe grise est d'habitude un starosta, tandis que la barbe rouge est un homme riche. La barbe rouge a presque toujours de l'argent et une jolie femme : deux raisons de fermer la porte à deux beaux garçons comme nous. Et justement, voici ce que je cherchais... Eh ! l'ami, continua Ioussouf s'adressant à une barbe grise, pouvons-nous nous reposer une heure chez vous, et nous mettre un morceau quelconque sous la dent ?

— Êtes-vous de service ou non ? demanda l'homme, grand et sombre Tatar.

— Non, mon ami, non.

— Avez-vous un ordre du gouverneur?

— Nous avons de l'argent, rien de plus.

— C'est assez pour être les bienvenus chez moi : je reçois souvent des seigneurs du Khoraçan, et, grâce à Allah, jamais ni les cavaliers ni les chevaux n'ont eu à se plaindre d'Agraïne.

Les portes s'ouvrirent ; les voyageurs entrèrent dans la cour, mirent pied à terre, dessellèrent leurs chevaux et leur donnèrent l'avoine.

Disons, en passant, que les habitants du Daghestan sont d'une propreté remarquable, ont presque toujours des maisons de briques, à deux étages, blanchies à la chaux.

C'était une de ces maisons que possédait Agraïne. Il invita ses hôtes à monter au premier étage.

Ioussouf ne se fit pas prier et montra le chemin à Iskander.

A la porte de la première chambre, Agraïne leur prit leurs armes et les déposa contre la mu-

raille, en signe qu'étant chez lui, c'était à lui à pourvoir désormais à leur sûreté.

Cette coutume est tellement répandue, que nos deux voyageurs ne firent aucune difficulté de s'y soumettre.

Entrés dans la chambre, ils n'y virent rien que des pantalons de femme.

Rien n'irrite plus un Asiatique et, en général, un musulman, quel qu'il soit, qu'une question sur sa femme.

Hadji Ioussouf mourait d'envie de questionner son hôte sur ces pantalons; mais Agraïne était propriétaire d'une de ces physionomies qui arrêtent la raillerie sur les lèvres du mauvais plaisant.

— Ne nous offriras-tu pas une pincée de pilau, mon cher? demanda-t-il au Tatar.

— Le prophète lui-même n'en a jamais mangé de pareil à celui que ma femme préparait, répondit Agraïne. Allah! tous mes visiteurs s'usaient les doigts à force de les lécher, tant il était gras.

— Que diable nous chante-t-il là? demanda Iskander-Beg à son compagnon.

— Je ne sais, mais il me semble, parlant comme il parle au passé, que le drôle compte ne nous régaler qu'avec les pantalons de sa femme.

— Pourquoi pas? dit Iskander. Ils sont assez gras pour cela!

Puis, au Tatar :

— Dis donc, l'ami, fit-il, n'y aurait-il pas moyen d'avoir une assiette de soupe et un morceau de chislik? Voilà du pain et du fromage, c'est vrai; mais le pain est bien humide et le fromage bien sec.

— De la soupe? Et où la prendrais-je, la soupe? répondit Agraïne. Du chislik? Et où en prendrais-je, du chislik? Khan-Mouelle a mangé mes moutons jusqu'au dernier. Ah! c'était ma femme, c'était ma jeune et belle *Oumi*, qui le faisait à la bonne manière, le chislik!

Et le Tatar se passa la langue sur les lèvres.

— Et où est-elle, ta jeune et belle Oumi? demanda Ioussouf.

— Elle est morte et enterrée, répondit le Tatar. Avec elle, j'ai enterré mes cinquante der-

niers roubles : il ne me reste plus d'elle que ses pantalons, et je pleure sur eux.

Et, en effet, le Tatar prit les pantalons, qu'il baisa en pleurant.

— Un bon souvenir, dit Ioussouf. C'était donc une charmante femme que la jeune et belle Oumi? Donne-nous à chacun une tasse de lait, et nous la pleurerons avec toi.

— Du lait? Oh! il fallait voir ma chère Oumi le faire couler du pis de nos vaches entre ses doigts plus blancs que lui. Mais plus d'Oumi, plus de vaches, et plus de vaches, plus de lait! et maintenant...

— Maintenant, tu commences à nous ennuyer, mon cher, avec ta jeune et belle Oumi. — Cinquante kopeks si tu nous apportes à chacun une tasse de lait; sinon, va te promener!

Et il le poussa hors de la chambre.

— Je vendrai ta mère pour deux oignons, vilaine bête! continua Ioussouf en venant se rasseoir près d'Iskander et en essayant ses dents sur le fromage. Tous les coqs du village chantent

dans mon estomac, et ce drôle-là essaye de nous nourrir avec les pantalons de la jeune et belle Oumi. — Bon ! le voilà maintenant qui tripote nos fusils et qui cause avec les passants. — Qu'as-tu à chuchoter avec ce méchant Lesghien, comme une bayadère de Schummak, affreux coquin, au lieu de nous apporter de la nourriture ! Allah me garde ! mais j'ai si grand faim, que je mangerais le poisson qui a causé le déluge universel en passant du Gange dans la mer. Voyons, apporte-nous vite quelque chose.

— A l'instant, répondit le Taïar.

Et, en effet, quelques minutes après, il rentra, tenant de chaque main une tasse de lait.

Nos voyageurs trempèrent leur pain dans le lait, tandis que leur hôte reprenait ses larmes où il les avait laissées en regardant de nouveau les pantalons de sa femme.

Après avoir fini son frugal repas, Ioussouf jeta soixante kopeks sur les pantalons de la jeune et belle Oumi, et tous deux, remontant à cheval, eurent bientôt, en prenant le chemin des mon-

tagnes, laissé derrière eux l'aoul de Seyfouri.

— Regarde donc derrière nous, dit à Iskander Ioussouf toujours aux aguets. Le même Lesghien auquel parlait le tendre Agraïne nous suit des yeux et regarde où nous allons.

En effet, derrière les deux voyageurs, sur une petite éminence, on pouvait reconnaître l'interlocuteur de l'hôtelier tatar.

Mais, lorsque le Lesghien vit qu'à son tour il était devenu l'objet de l'attention des deux voyageurs, il disparut.

— Eh bien, après? demanda Iskander.

— Je me défie de ces gueux de Lesghiens, que veux-tu!

— A ton avis, et s'il fallait t'en croire, chaque berger serait un brigand.

— Avec cela que les bergers sont d'honnêtes gens dans ce pays-ci! Les montagnards assassinent les voyageurs et pillent les caravanes, et les bergers nourrissent les montagnards et recèlent leur butin. Toute la troupe ou plutôt toute la bande de Moullah-Nour, qu'est-ce que c'est? Des

montagnards. Et qui nourrit Moullah-Nour et sa bande? Les bergers.

— Eh bien, après? Ton Moullah-Nour et ses montagnards ne sont-ils pas de chair et d'os comme nous! Le diable m'emporte si tu ne me donnes pas envie de le rencontrer, ton bandit, ne fût-ce que par curiosité et pour voir si, comme on le dit, sa peau est à l'épreuve de la balle.

— Allons, bien! nous voilà retombés dans la même histoire. Tu n'es ni un chien ni un païen, cependant, pour faire de pareils souhaits. Te semble-t-il donc si lourd de porter ton âme dans ton corps et ta tête sur tes épaules? Que le diable m'arrache le nez, si je ne préfère pas rencontrer un lion à ce Moullah-Nour... Eh bien, pourquoi t'arrêtes-tu?

— Si tu n'avais pas si grand peur, tu n'aurais pas perdu ton chemin. Regarde un peu où tu nous as amenés. Le diable ne passerait pas ici sans lanterne.

Et, en effet, tous deux se trouvaient sur une montagne escarpée, formant, pour ainsi dire, le

premier échelon du Chakh-Dague. La route y devenait si dangereuse, que nos deux voyageurs furent obligés de mettre pied à terre et de s'accrocher à la queue de leurs chevaux.

On arriva enfin sur un plateau, et, selon son habitude, Ioussouf, qui était resté muet tant que le danger avait existé, se mit, le danger passé, à jurer et à sacrer.

— Que la queue du diable hache cette montagne comme chair à pâté! dit-il; que tous les sangliers de Daghestan y fassent leur bouge! que le tremblement de terre la bouleverse, et que le tonnerre la réduise en poudre, la maudite!

— La faute est à toi, et tu t'en prends à la montagne, dit Iskander en haussant les épaules. Que m'as-tu dit? « Je connais le chemin comme les poches de ma mère; je te conduirai dans les défilés du Chakh-Dague, aussi facilement que dans les détours du bazar. J'ai joué aux osselets sur tous les rochers et à la fossette dans toutes les cavernes. » M'as-tu dit ou ne m'as-tu pas dit cela?

— Certainement que je te l'ai dit. Est-ce que

je ne suis pas monté, il y a trois ans, au plus haut sommet du Chakh-Dague! mais, il y a trois ans, il n'était pas aussi escarpé qu'aujourd'hui.

Et, en effet, au point où en étaient arrivés les voyageurs, le Chakh-Dague s'offrait à eux comme une muraille surmontée de blancs créneaux; ces blancs créneaux, c'était la neige.

Les voyageurs comprirent l'impossibilité d'escalader la montagne de ce côté-là.

Ils résolurent de tenter l'entreprise du côté oriental. Seulement, c'était plus facile à résoudre qu'à exécuter. Tout était sauvage et solitaire sur ces pentes escarpées et ardues; les aigles seuls troublaient par leurs cris cette sombre tranquillité, qui semblait celle de la mort.

Iskander-Beg se retourna vers Ioussouf et le regarda d'un air qui voulait dire : « Eh bien? »

— Que mille millions de malédictions tombent sur la tête de ce misérable Chakh-Dague! Ah! voilà comme il reçoit les visites, le mal-appris! Il tire son bachlik sur ses oreilles, s'enferme dans ses murailles et tire à lui son escalier! Où allons-

nous aller maintenant ? sur la montagne ou sous la montagne ? Ma foi ! demande conseil à qui tu voudras, toi, Iskander; quant à moi, je demanderai conseil à ma bouteille.

Et Ioussouf tira de sa poche une gourde pleine d'eau-de-vie.

— Quel pécheur endurci tu fais, malheureux ! dit Iskander à son compagnon. N'as-tu donc pas assez de ta propre folie, sans y ajouter celle de ce vin ?

— Ce n'est pas du vin : c'est de l'eau-de-vie.

— Vin ou eau-de-vie, c'est tout un.

— Non pas, distinguons : Mahomet a défendu le vin, mais pas l'eau-de-vie.

— Je crois bien, elle n'était pas inventée du temps de Mahomet : il ne pouvait pas défendre ce qui n'existait pas.

— C'est ce qui te trompe, Iskander. En sa qualité de prophète, Mahomet savait très-bien que l'eau-de-vie serait inventée plus tard, ou, s'il ne le savait pas, eh bien, c'est qu'il était un faux prophète.

— Pas de blasphèmes, Ioussouf ! dit Iskander en fronçant le sourcil ; cherchons plutôt notre chemin.

— Notre chemin, il est là, dit Ioussouf en frappant sur sa gourde.

Il approcha la gourde de ses lèvres et avala cinq ou six gorgées de la liqueur dont l'orthodoxie était contestée, en fermant béatement les yeux.

— Ioussouf, Ioussouf, dit Iskander, je te prédis une chose, moi : c'est qu'avec un pareil guide, tu seras plus vite arrivé à l'enfer qu'au ciel.

— Eh bien, que te dirai-je, Iskander? fit Ioussouf. Avant que j'eusse donné cette accolade fraternelle à ma gourde, je ne voyais pas un seul sentier ; maintenant, brrrou ! j'en vois une douzaine.

— Soit, Hadji Ioussouf ; mais ce n'est pas moi qui les suivrai, tes sentiers, dit Iskander. Prends à droite, prends à gauche, prends par où tu voudras. Moi, je vais essayer de monter tout droit.

Si l'un de nous trouve un bon passage, celui-là reviendra ici et appellera son compagnon ou l'attendra. Je prends une demi-heure et t'en donne autant pour notre recherche. Au revoir !

Hadji Ioussouf, échauffé par les cinq ou six gorgées d'eau-de-vie qu'il avait prises, ne daigna pas même répondre à Iskander. Il partit bravement pour chercher son sentier.

Iskander, de son côté, tenant son cheval par la bride, se mit à monter tout droit, comme il avait dit.

Le jour touchait à sa fin.

VIII

Comment Ioussouf arriva, plus tôt qu'il n'aurait voulu, au sommet de la montagne.

Juste au-dessus de la place où se séparèrent les deux voyageurs, vers la limite des nuages et des neiges, s'élevait un énorme rocher. Sur son som-

met aplati, les hommes et les chevaux trouvaient un asile.

Seize Tatars et un Lesghien étaient couchés autour d'un feu; autant de chevaux qu'il y avait d'hommes mangeaient l'herbe fauchée avec les poignards.

A quelques pas d'eux se tenait, couché sur un tapis, un homme de quarante ans à peu près, remarquable par la beauté de son visage et le calme de sa physionomie.

Il était fort simplement vêtu; seulement, — signe non pas de richesse, mais des habitudes d'une vie guerrière, — l'or et l'argent brillaient sur la monture de son fusil et sur le fourreau et la poignée de son kandjiar.

Il fumait une chibouque et regardait avec amour un jeune garçon qui dormait à ses genoux. Tantôt il soupirait en secouant la tête, tantôt il soupirait péniblement en jetant un regard curieux autour de lui.

C'était Moullah-Nour, le fléau du Daghestan; le brigand Moullah-Nour avec sa bande.

Tout à coup, il aperçut Ioussouf, qui, à mille pieds au-dessous de lui, cherchant toujours un sentier pour gravir le Chakh-Dague, s'avançait avec précaution au milieu des pierres.

Pendant quelque temps, Moullah-Nour, se soulevant sur le coude, suivit des yeux le voyageur; puis il sourit et, se penchant à l'oreille du jeune garçon, il lui dit :

— Réveille-toi, Goulchade.

Goulchade, en tatar, veut dire *la rose.*

Le jeune homme ouvrit les yeux en souriant lui-même.

— Goulchade, lui dit Moullah-Nour, veux-tu que je te salue jusqu'à terre?

— Je le veux bien, dit le jeune homme, et ce sera une nouveauté pour moi que de te voir à mes pieds.

— Doucement, doucement, Goulchade! Avant le miel de l'abeille, il y a l'aiguillon. Regarde en bas.

Le jeune homme baissa les yeux dans la direction indiquée par Moullah-Nour.

— Vois-tu ce voyageur qui passe ?

— Sans doute que je le vois.

— Je connais son nom et son cœur. Il est intrépide comme un léopard ; c'est le premier tireur de Derbend... Va à lui, désarme-lui les mains et amène-le-moi. Si tu fais cela, je serai ton serviteur pour toute la soirée, et, devant tous les camarades, je te rendrai hommage. Voyons, y consens-tu ?

— Très-bien, répondit Goulchade.

Et le jeune homme sauta sur un vigoureux petit cheval de montagne et s'élança par un étroit sentier qui semblait plutôt une ligne tracée au crayon qu'un chemin creusé dans le rocher.

On entendait encore les pierres rouler sous les pieds de son cheval, mais lui, on ne le voyait plus.

Tous les compagnons de Moullah-Nour regardèrent en bas, curieux de voir ce qui allait se passer.

Le chef était plus attentif que tous les autres.

Peut-être regrettait-il d'avoir exposé le jeune homme à ce danger ; car, lorsque Goulchade ne fut plus qu'à quelques pas d'Ioussouf, sa pipe lui échappa des mains, et l'anxiété se peignit sur sa figure.

Hadji Ioussouf n'avait aucune idée de ce qui se passait, ou plutôt de ce qui allait se passer. Surexcité par les quelques gorgées d'eau-de-vie qu'il avait bues, il tâchait de se rassurer lui-même en se parlant tout haut, et se regardait comme plus brave que Schinderhannes ou Jean Sbogar.

— Oh ! oh ! disait-il, non, ce n'est pas pour rien que mon fusil porte cette inscription : *Prends garde, je respire la flamme.* Je brûlerai la barbe au premier bandit qui osera se placer sur mon chemin. Au reste, je n'ai rien à craindre : ma cuirasse est à l'épreuve de la balle. Mais où sont-ils donc, ces bandits ? où sont-ils donc, ces brigands ? Ils se cachent, les poltrons ! Sans doute qu'ils m'ont vu. Par Allah ! je déteste les poltrons, moi !

Et, tout à coup, comme, en arrivant au tour-

nant d'une route, il faisait ronfler la dernière syllabe de sa phrase dans sa bouche, il entendit une voix rude qui lui criait :

— Halte-là et à bas de cheval !

Et, comme il relevait la tête tout éperdu, il aperçut à dix pas de lui le canon d'un fusil braqué sur sa poitrine.

— Allons, allons, à bas de cheval, et lestement ! lui cria-t-on pour la seconde fois, d'une voix qui lui parut encore plus rude que la première; et ne t'avise pas de mettre la main ni à ton fusil, ni à ta schaska. Si tu essayes de fuir, je fais feu. Le fusil d'abord !

— Non-seulement mon fusil, mais mon âme, seigneur bandit, répondit Ioussouf tout tremblant. Je suis un bon garçon, incapable de faire du mal à qui que ce soit. Ne me tuez pas, et je serai votre serviteur. Je prendrai soin de votre cheval et je brosserai vos habits.

— Le fusil ! le fusil ! dit la voix.

— Le voilà, dit Ioussouf en le posant d'une main tremblante sur le rocher.

— Les autres armes, maintenant : la schaska, le kandjiar, le pistolet.

— Voilà, disait à chaque mot prononcé, et en jetant à terre l'arme désignée par le bandit, le malheureux Ioussouf.

— Maintenant, retourne tes poches.

Ioussouf jeta près de ses armes tout ce qu'il avait d'argent, implorant, tout en accomplissant les ordres qui lui étaient donnés, la clémence du bandit.

— Je te coupe la langue et je la jette aux chiens, si tu ne te tais pas, dit Goulchade. Tais-toi, ou sinon je te ferai taire pour toujours.

— Excusez-moi, seigneur brigand : je ne dirai plus un mot, si telle est votre volonté.

— Tais-toi, te dis-je !

— J'écoute et j'obéis.

Mais ce fut seulement lorsque Goulchade dirigea son pistolet sur Ioussouf que celui-ci cessa de parler.

Goulchade lui attacha les mains, lui prit ses armes et le fit marcher vers le plateau où Moullah-

Nour et ses compagnons attendaient la fin de cette comédie.

Après une ascension d'un quart d'heure, Ioussouf était devant le chef de brigands.

Ses compagnons formaient un cercle autour de lui : tous gardaient un silence menaçant.

Goulchade déposa aux pieds de Moullah-Nour les armes d'Ioussouf.

Alors Moullah-Nour salua trois fois Goulchade jusqu'à terre, et, la troisième fois, le baisa au front.

Puis, se tournant vers Ioussouf :

— Sais-tu qui t'a désarmé, Ioussouf? lui demanda-t-il.

Ioussouf frémit de tout son corps au son de cette voix.

— Le brave des braves, le fort des forts! Que pouvais-je contre lui, devant qui le lion deviendrait un lièvre, et Goliath un enfant de huit jours?

Les bandits éclatèrent de rire.

— Regarde ce brave des braves, ce fort des

forts, dit Moullah-Nour en enlevant son papak blanc de dessus la tête de Goulchade.

Et les longs cheveux noirs de celle-ci se déroulèrent sur ses épaules, et la jeune fille devint rose comme la fleur dont elle portait le nom.

Moullah-Nour lui ouvrit ses bras, et elle se jeta sur la poitrine du brigand.

— Ioussouf, dit Moullah-Nour, j'ai l'honneur de te présenter ma femme.

Un éclat de rire immense retentit aux oreilles du malheureux prisonnier.

Il devint pourpre de honte, et cependant, ayant rappelé ses forces :

— Fais-moi grâce, mon maître, dit-il; ne me vends pas dans les montagnes; je puis te payer une bonne rançon.

Les sourcils de Moullah-Nour se réunirent sombres comme deux nuages chargés d'électricité.

— Sais-tu à qui tu proposes une rançon, peau de lièvre ? cria-t-il à Ioussouf. Penses-tu, misé-

rable, que je suis un boucher de Derbend, que je vends de la viande pourrie pour de la viande fraîche ? Crois-tu que je te demanderai pour toi de l'or quand tu ne vaux pas un grain de plomb ? Pourquoi te vendrais-je dans les montagnes ? — Chien sans queue, à quoi es-tu bon ? Pas même à creuser la terre avec ton nez. Tu me diras que tu peux, aussi bien qu'une nourrice ou une vieille gouvernante, faire aux petits enfants des contes d'ogres et de géants ; mais, pour cela, il faudrait t'habiller en femme, et, au lieu de les amuser, ces pauvres innocents, tu leur ferais peur. Eh bien, Ioussouf, tu vois que je te connais ; tu vois que je ne suis pas complimenteur. Maintenant, à ton tour, dis-moi ce que tu penses de moi. Je suis Moullah-Nour.

En entendant ce nom terrible, Hadji Ioussouf tomba la face contre terre, comme s'il était frappé de la foudre.

— Allah ! dit-il, tu veux que je te dise ce que je pense de toi, que je te juge, moi qui serais fier de faire mes ablutions avec la poussière de tes

pieds [1]? Que Hussein et Ali m'en préservent!

— Écoute, Ioussouf, dit Moullah-Nour, et souviens-toi de ceci, c'est que j'ai horreur de répéter deux fois le même commandement. Je t'ai demandé une première fois ce que tu penses de moi : je te le demande une seconde; mais songe que c'est la dernière. J'écoute.

— Ce que je pense de toi? Que le diable me brise la tête comme une noisette, si je pense de toi rien dont tu aies à te plaindre. Moi penser du mal de toi! moi, un zéro! moi, un grain de poussière!

— Ioussouf, dit Moullah-Nour en frappant la terre du pied, je t'ai dit que je n'avais jamais répété le même ordre trois fois.

— Ne te fâche pas! ne te fâche pas, grand Moullah-Nour! ne me consume pas du feu de ta colère. Ton désir a changé les idées de mon cerveau en perles; mais ces perles ne sont que du

[1] A défaut d'eau, les musulmans peuvent faire leurs ablutions avec du sable ou de la poussière.

verre, en comparaison de tes qualités. Ce que je pense de toi, illustre Moullah-Nour? Eh bien, puisque tu le veux, je vais te le dire. Je pense que ton esprit est un fusil orné d'or et d'argent, chargé par la sagesse, qui tire avec la vérité et qui ne manque jamais son coup; je pense que ton cœur est un flacon d'essence de rose qui verse à chacun le parfum de tes vertus; je pense que ta main sème le bien avec autant de profusion que le laboureur sème le blé; je pense que ta langue est une branche chargée des fleurs de la justice et des fruits de la bonté. Je t'entends déjà me dire : « Retourne à ta maison, mon bon Ioussouf, et souviens-toi toute ta vie de Moullah-Nour. » — Eh bien, est-ce cela, grand homme?

— Il n'y a rien à dire, tu es un grand orateur, Ioussouf. Seulement, tu es un mauvais devin, et, pour te prouver que tu as menti, voici mon arrêt : Pour cela qu'étant beg, tu te laisses désarmer, lier, faire prisonnier par une femme...

— La Mort n'est-elle pas femme aussi, inter

rompit Ioussouf, et plus terrible que les hommes les plus terribles?

— Laisse-moi finir, Ioussouf, ce ne sera pas long. Pour cela que celui qui a une telle peur de la mort, n'est pas digne de la vie, tu mourras.

Ioussouf poussa un gémissement.

— Demain sera le dernier matin de ta vie, et, si tu dis un seul mot, si tu pousses une seule plainte, s'il t'échappe un seul murmure, ajouta Moullah-Nour en portant la main à son poignard, tu ne verras pas même demain. Allons, qu'on le lie mieux qu'il n'est lié; qu'on le conduise dans la caverne et qu'on l'y laisse seul. Là, il parlera en liberté et tant qu'il voudra.

Moullah-Nour fit un signe, et le pauvre Ioussouf fut enlevé et emporté comme un sac de farine.

— Il mourra de peur avant demain, dit Goulchade à son amant. Ne l'épouvante pas ainsi, mon bien-aimé.

— Bon! répondit Moullah-Nour en riant, ce sera une leçon pour lui; il apprendra, le lâche!

qu'on ne se sauve point par la crainte. Le poltron meurt cent fois; le brave, une seule, et encore il y met le temps.

Alors, se retournant vers les bandits :

— Mes enfants, dit-il, je vous laisse pour une heure : si quelque chose m'arrivait, si, par hasard, je ne revenais point, eh bien, Goulchade vous conduirait. Elle a prouvé aujourd'hui qu'elle est digne de commander à des hommes. Malheur donc à celui qui ne l'écouterait pas! Adieu, Goulchade, ajouta-t-il en serrant la jeune femme contre son cœur et en la baisant sur le front; et je te dis adieu, et je t'embrasse, parce que je vais avoir une rencontre un peu plus sérieuse que la tienne. Depuis longtemps je désirais mesurer ma force avec celle d'Iskander-Beg, et, grâce à mon nouker, je sais où le rencontrer. Si je ne reviens pas avant la nuit, cherchez, par mes traces, mon corps dans les montagnes et tâchez de le retrouver, afin que je ne sois pas mangé par les chacals, comme un cheval crevé. Si vous entendez des cris et des coups de fusil, que personne ne bouge. Si

Iskander me tue, que personne ne me venge. Celui qui aura tué Moullah-Nour doit vous être sacré, car ce sera un brave. Je vais en chasse; adieu.

Il jeta son fusil sur son dos et partit.

IX

Le précipice.

Pendant ce temps, Iskander-Beg avait trouvé un sentier qui contournait la montagne.

A sa droite s'enfonçait un précipice; à sa gauche se dressaient des rochers brisés en quelques endroits par la foudre.

Seulement, il n'y avait pas de retour pour l'intrépide voyageur. Il lui fallait toujours aller en avant. Le chemin était trop étroit pour qu'un cheval pût tourner; et il allait en avant.

Enfin, il arriva à un rocher sous la voûte duquel il fallait passer.

Sous cette voûte, le chemin manquait; mais un morceau de glace, détaché de la montagne, formait un pont fragile et transparent.

Au-dessous de ce pont, au fond de l'abîme, grondait un torrent.

Le jeune homme s'arrêta : une seconde, il pâlit, et la sueur mouilla son visage; mais le souvenir de Kassime lui rendit son sang-froid.

Puis son œil exercé avait reconnu sur la glace la trace d'un cheval. Il y poussa le sien en le pressant des genoux et de la voix. En passant vite, il pesait moins.

Il entendait derrière lui la glace brisée tomber dans le précipice.

Enfin, il respira plus librement en voyant, de l'autre côté de la voûte, la lumière, rendue plus brillante encore par la réflexion de la neige.

Mais, tout à coup, dans l'encadrement de cette voûte, un cavalier lui apparut. Par un effet d'optique, ce cavalier lui sembla un géant.

—Arrête et jette tes armes, ou tu es mort! cria le cavalier à Iskander; je suis Moullah-Nour.

Étonné d'abord de cette rencontre inattendue, Iskander avait retenu son cheval; mais, en entendant le nom de Moullah-Nour, un danger lui fit oublier l'autre.

Il pressa son cheval, et, détachant son fusil de son épaule :

— Tu es Moullah-Nour? dit-il. Eh bien, hors de mon chemin, Moullah-Nour! Tu vois bien qu'il n'y a pas ici de place pour deux.

— Que Dieu décide alors qui passera, dit le brigand en dirigeant son pistolet contre la poitrine d'Iskander, qui n'était plus qu'à dix pas de lui. Tire le premier.

— Tire toi-même : je ne me cache pas, il me semble, derrière mon cheval...

Ils restèrent ainsi quelques secondes en face l'un de l'autre, chacun tenant son arme levée et attendant que l'autre fît feu.

Puis tous deux abaissèrent le canon, l'un de son fusil, l'autre de son pistolet.

— Allons, tu es brave, Iskander! dit Moullah-Nour, et l'on ne prive pas un brave de ses armes.

Donne-moi ton cheval et va où tu voudras.

— Prends d'abord mes armes et ensuite tu prendras mon cheval; mais, tant qu'il y aura une charge de poudre dans mon fusil, tant que l'âme sera dans mon corps, la main de la honte ne prendra pas mon cheval par la bride.

Moullah-Nour sourit.

— Je n'ai besoin ni de ton fusil, ni de ton cheval, dit-il; je désire simplement que tu fasses ce que je veux. Ce n'est pas pour un misérable butin que Moullah-Nour s'est fait chef de brigands; c'est parce qu'il a pris l'habitude de commander. Malheur donc à qui n'obéit pas à son commandement! J'ai bien des fois entendu parler de toi; on m'a bien souvent vanté ton courage, et maintenant je vois par moi-même que tu es brave, Iskander. Mais ce n'est pas pour rien que je suis venu me mettre sur ta route. Nous ne nous séparerons pas que nos sabres ne se soient croisés. Voilà mon dernier mot. Salue-moi; dis, en me tendant la main : « Soyons amis, » et le chemin est à toi.

— Tiens, voici ma réponse, dit Iskander en portant son fusil à son épaule et en lâchant la détente.

Mais le coup ne partit pas : sans doute, une goutte d'eau tombée de la voûte avait mouillé l'amorce.

Iskander, furieux, rejeta son fusil sur son épaule, tira son pistolet de sa ceinture et fit feu.

La balle alla s'aplatir sur les cartouchières d'argent qui ornaient la tcherkesse de Moullah-Nour.

Celui-ci ne bougea point ; il croisa les bras et répondit par un rire moqueur à la colère d'Iskander-Beg.

— Oh ! rien ne te sauvera, brigand ! s'écria celui-ci.

Et, la schaska levée, il fondit sur Moullah-Nour.

Le sabre de Moullah-Nour sortit du fourreau, rapide comme l'éclair qui jaillit du nuage.

La lame d'Iskander siffla au-dessus de la tête

du brigand, et le coup tomba comme la colère de Dieu.

Alors, avec un bruit horrible, le pont de glace se brisa sous les pieds des deux combattants. Le cheval d'Iskander s'était dressé sur ses pieds de derrière au moment où le sabre de son maître s'abattait sur la tête de Moullah-Nour; mais le brigand ne fut pas atteint.

Il s'était abîmé dans le précipice.

Iskander-Beg, renversé en arrière, s'était retenu à une aspérité du rocher : il s'y cramponna doublement en sentant son cheval qui se dérobait en quelque sorte sous lui. Le pont de glace s'inclinait et le cheval glissait sur la pente rapide.

L'animal fit un effort suprême, rassembla toute sa vigueur dans ses jarrets de derrière, et poussé par leur ressort d'acier, franchit l'ouverture béante et retomba de l'autre côté du gouffre, tout ruisselant de sueur, tout tremblant d'effroi.

Heureusement, Iskander avait dégagé ses pieds des étriers. Avec le poids du cavalier, le cheval n'eût pu franchir l'abîme. Derrière lui, sous lui,

le pont de glace se précipita avec un bruit affreux. Le gouffre hurla de joie, comme un tigre qui dévore sa proie; puis un silence mortel succéda à ce rugissement.

Iskander était resté suspendu à la voûte.

Au-dessous de lui, démasquée par la rupture de la couche de glace, une roche surplombait. Elle présentait une surface de deux ou trois pieds. Tout autour d'elle flottait le vide.

Iskander sentait ses bras s'engourdir, ses nerfs se crisper. Il sentait qu'il ne pourrait se soutenir longtemps ainsi; s'il lâchait le rocher, malgré lui il était perdu.

Il calcula la distance avec l'œil et le calme d'un montagnard, détendit ses bras pour diminuer cette distance de toute leur longueur et se laissa tomber verticalement sur le rocher.

Il resta debout sur ce piédestal de granit, pareil à la statue de bronze de la Volonté.

Il était sauvé, du moins momentanément; mais, pour échapper au vertige, il fut forcé de fermer un instant les yeux.

Il ne tarda pas à les rouvrir pour regarder autour de lui et chercher une issue.

Cette excroissance de rocher, si l'on peut parler ainsi, s'étendait à l'extérieur, glissante, ruinée en certains endroits, et cependant praticable à un pied montagnard.

En se cramponnant avec les mains et avec les pieds, Iskander parvint à accomplir un demi-cercle autour de l'immense colonne.

Il se trouva alors sur la pente extérieure du ravin.

Remonter jusqu'au chemin qu'il avait suivi pour venir était impossible. Autant eût valu essayer de gravir une muraille.

Il ne lui restait donc d'autre ressource que de descendre au fond du précipice et, arrivé là, de suivre le torrent jusqu'à ce qu'il trouvât un sentier praticable.

Puis Iskander-Beg était tourmenté d'une idée : savoir ce qu'était devenu Moullah-Nour.

C'était un brave, après tout, que ce Moullah-Nour, tout brigand qu'il était. S'il n'était que

blessé, il fallait lui porter secours ; s'il était mort, il fallait sauver son cadavre de la dent des animaux féroces.

Pour tout autre qu'Iskander ou un montagnard né sur la pente d'un abîme, cette descente était impossible.

Iskander l'entreprit.

La route ou plutôt le sentier qu'il avait suivi avec son cheval était coupé, comme nous l'avons dit, par une profonde gerçure sur laquelle était jeté le pont de glace qui s'était brisé sous les pieds des chevaux. Il gagna l'angle de cette gerçure et descendit à l'aide de ses aspérités.

Il mit plus d'une heure à faire un quart de verste.

Enfin, il toucha le fond ; alors seulement, il osa regarder au-dessus de sa tête.

Moullah-Nour, en tombant d'une hauteur de cinq cents pieds peut-être, avait crevé plusieurs ponts de glace superposés les uns aux autres et avait fini par s'ensevelir dans une immense couche de neige, de laquelle, comme d'un glacier, sortait le torrent.

Cette neige, sans avoir la solidité du roc ou de la glace, pouvait cependant porter le poids d'un homme.

Iskander s'y aventura, au risque de s'y engloutir. Un jour pâle et blafard pénétrait seul dans cette crevasse. Il y faisait sombre et froid.

Bientôt, aux ponts brisés au-dessus de sa tête, il reconnut qu'il devait être arrivé à la place où était tombé Moullah-Nour.

Cheval et cavalier avaient creusé, en tombant, un immense entonnoir dans la neige. Iskander s'y laissa glisser et sentit une résistance sous ses pieds.

Il venait de rencontrer le cheval, dont la tête était complétement brisée.

Il chercha l'homme et sentit un bras. Il tira ce bras à lui en se faisant un point d'appui du corps du cheval, et finit par attirer le corps hors de la couche de neige où il était enseveli.

Moullah-Nour était pâle comme un mort : il avait les yeux fermés, il ne respirait plus.

Cependant aucun membre n'était brisé ; au-

cune blessure sérieuse n'apparaissait. En vertu des lois de la pesanteur, la chute de l'animal avait précédé celle de l'homme, en lui frayant le chemin. Le cheval avait sauvé le cavalier.

Iskander parvint à charger le corps sur ses épaules, à sortir de l'entonnoir de neige et à regagner le fond de la vallée.

Il frotta le visage de Moullah-Nour avec son habit; lui frappa violemment dans la paume de la main, lui secoua de l'eau glacée au visage.

Moullah-Nour resta évanoui.

— Attends, attends, murmura Iskander, si tu n'es pas mort, je vais te réveiller, moi.

Il s'assit, posa la tête de Moullah-Nour sur un de ses genoux, chargea son pistolet et le lui tira à l'oreille.

Le bruit retentit comme un coup de tonnerre.

Moullah-Nour ouvrit les yeux et fit un mouvement pour porter la main à son kandjiar.

— Ah! je le savais bien! murmura Iskander.

La main de Moullah-Nour ne put accomplir le mouvement entier et retomba près de lui.

Son œil resta ouvert mais vague; sa bouche essaya d'articuler des sons; mais sa langue n'obéissait pas.

Enfin, il poussa un soupir : la pensée, en rentrant dans son cerveau, illumina ses yeux d'un éclair d'intelligence. Son regard se fixa sur Iskander : il le reconnut, comprit qu'il lui devait la vie, fit un effort, et murmura :

— Iskander-Beg !

— Ah ! dit celui-ci, c'est bien heureux ! Oui, Iskander-Beg, qui ne veut pas que tu meures, entends-tu ? parce que tu es un brave; que les chacals et les renards sont communs, mais que les lions sont rares.

Une larme mouilla la rude paupière du brigand; il serra la main d'Iskander.

— Après Dieu, lui dit-il, c'est à toi que je dois la vie : à toi donc, comme à Dieu, mon éternelle reconnaissance. Ce n'est point de ma vie que je te remercie, c'est de la tienne que tu as exposée pour me sauver. Les hommes m'ont insulté, méprisé, trahi; je leur devais le malheur ! je les ai payés

en haine. La nature m'a donné beaucoup de mauvais instincts; les hommes m'en ont plus attribué que la nature ne m'en avait donné; mais ni mes amis ni mes ennemis ne peuvent accuser Moullah-Nour d'être un ingrat. Écoute, Iskander, ajouta le bandit en se soulevant : le malheur suit tout le monde; il se peut qu'un jour il tombe sur toi. Mon cœur et ma main sont à ton service, Iskander, et ce cœur et cette main ne craignent rien au monde. Je vendrai et laisserai couper ma tête pour te sauver. D'ailleurs, à l'œuvre tu me jugeras... Voyons, maintenant ce que j'ai de cassé.

Le bandit se souleva et, après quelques efforts, se trouva sur ses pieds. Il tâta ses bras l'un après l'autre, puis ses cuisses, puis ses jambes; fit quelques pas en chancelant, c'est vrai, mais fit quelques pas.

— C'est la tête, dit-il, qui est encore un peu troublée, mais rien au corps, par ma foi! Allons, allons! Allah m'a gardé! il paraît que je suis nécessaire encore à ses desseins sur la terre.

— Et maintenant, demanda Iskander, par où allons-nous sortir d'ici?

— Tu m'y fais penser, dit Moullah-Nour, mais je suis obligé de te dire cette chose qui coûte tant à dire aux hommes : je n'en sais rien.

— Nous ne pouvons pas cependant mourir de faim ici, dit Iskander.

— D'abord, avant de mourir de faim, nous mangerons mon cheval, puis le tien; car, au milieu de ma chute, quoique je ne visse pas grand'chose, je l'ai vu bien près de me suivre.

— Non, par bonheur, dit Iskander avec un véritable sentiment de joie, mon pauvre Karabach est sauvé... Et tiens, par Allah! le voilà qui hennit.

Tous deux se tournèrent du côté d'où partait le hennissement, et ils virent le cheval qui venait à eux en suivant le lit du torrent.

— Sur ma foi, dit Moullah-Nour, tu demandais par où nous sortirions d'ici : voilà ton cheval qui nous répond; par où il est descendu, c'est bien le diable si nous ne montons pas.

Iskander, tout joyeux, allait au-devant de son cheval. Celui-ci, de son côté, accourait à son maître avec autant de rapidité que le permettait la difficulté du chemin.

Lorsque le cheval et le cavalier furent l'un près de l'autre, l'homme prit la tête de l'animal entre ses bras et l'embrassa comme il eût embrassé un ami. Le cheval hennissait de plaisir; l'homme pleurait de joie,

— La ! dit Moullah-Nour, qui les avait regardés en souriant, maintenant que la reconnaissance est faite, si tu veux demander le chemin à ton cheval, rien ne nous arrête plus ici, ce me semble.

Iskander lâcha devant lui son Karabach, comme il eût fait d'un chien, et sans doute celui-ci comprit le service que l'on attendait de son intelligence, car il reprit la même route par laquelle il était venu.

A une demi-verste à peu près, il s'arrêta, flaira la terre, regarda au-dessus de sa tête, et, sans hésitation, s'engagea dans la montagne.

En y regardant bien, on reconnaissait un petit sentier, à peine perceptible, frayé par les chèvres sauvages qui descendaient boire au torrent.

Le cheval s'y engagea le premier.

— Suis mon cheval et tiens-toi à sa queue, je ne dirai pas si la tête te tourne, mais si les jambes te manquent.

Mais Moullah-Nour secoua la tête.

— Je suis chez moi, dit-il, la montagne est ma maison : c'est à moi de te faire les honneurs de ma maison; passe le premier.

Iskander suivit son cheval. Au bout d'une demi-heure d'une montée presque impossible, ils se retrouvèrent dans le sentier qu'avait suivi le bandit pour venir au-devant d'Iskander.

Ce sentier conduisait naturellement à la plate-forme où Moullah-Nour avait laissé Goulchade et ses compagnons.

Le soleil venait de se coucher : Goulchade, et les compagnons du bandit, ne le voyant pas revenir dans le délai qu'il avait fixé, allaient se mettre à sa recherche.

Goulchade se jeta au cou de son amant; ses compagnons l'entourèrent.

Mais Moullah-Nour écarta Goulchade, repoussa ses compagnons et fit entrer Iskander dans ce cercle de visages joyeux, qui s'assombrirent de nouveau à sa vue.

—Voilà mon frère aîné, dit-il à ses compagnons. Vous lui devez, à partir de ce moment, les trois choses que vous m'avez jurées à moi-même : l'amour, le respect et l'obéissance. Partout où il rencontrera l'un de vous, il pourra lui commander comme moi. Qui lui rendra un service, si petit qu'il soit, sera mon créancier, et aura le droit d'en exiger le prix avec usure. Celui qui lui en rendra un grand, je lui serai redevable jusqu'à la mort; mais celui qui touchera un cheveu de sa tête, celui-là ne se sauvera de ma vengeance ni dans le fond de la mer, ni dans le tombeau, j'en fais le serment, et que le diable m'arrache la langue avec ses griffes, si ce serment je ne le tiens pas! Maintenant, soupons.

On étendit un tapis et l'on servit un mauvais

souper. La préoccupation qu'avaient les bandits de l'absence de leur chef, avait fait que l'on s'était peu occupé du repas.

Goulchade, selon la coutume des femmes tatares, ne mangeait pas avec son amant. Elle se tenait timidement debout et adossée au rocher.

Iskander vit son œil humide de tristesse : il demanda pour elle place au tapis.

— C'est juste, dit Moullah-Nour; aujourd'hui, Goulchade est un homme et non une femme.

Le souper terminé, Iskander, ému par la beauté d'une nuit d'été, touché des attentions fraternelles que lui prodiguait Moullah-Nour, ne put retenir le secret qui lui gonflait la poitrine. Il raconta son amour pour Kassime.

— Oh ! dit-il, si je pouvais m'envoler dans l'avenir comme un oiseau, pour un mois seulement, comme j'amènerais Kassime sur ce sommet! comme je lui montrerais tout ce que j'ai honte et tristesse de regarder seul, tant est beau tout ce que je vois ! Je me fusse réjoui de son admiration, et, quand elle eût dit : « C'est splendide ! » je

l'eusse pressée sur mon cœur, en disant : « C'est beau; mais, toi, tu es plus belle! toi, tu es meilleure que tout au monde! toi, je t'aime plus que la montagne, plus que la vallée, plus que les torrents, plus que la nature entière! » Tu vois, Moullah-Nour, comme la terre, doucement éclairée par la lune, s'endort au milieu des mille sourires de la création. Eh bien, je crois que c'est encore plus doux à l'homme de s'endormir sous les baisers de la femme qu'il aime. Tu es heureux, toi, Moullah-Nour; tu es libre comme le vent. L'aigle te prête ses ailes pour passer par-dessus les plus hauts sommets. Tu as une intrépide compagne : cela ne m'étonne pas, mais je te porte envie.

Moullah-Nour secoua tristement la tête en écoutant le jeune homme qui lui parlait ainsi du seuil de la vie.

— Chacun a sa destinée, répliqua-t-il; mais, crois-moi, Iskander, n'envie pas la mienne, et surtout ne suis pas mon exemple. Il est dangereux de vivre avec les hommes; mais il est triste

de vivre sans eux. Leur amitié, c'est l'opium qui enivre et qui endort; mais, crois-moi, il est amer de vivre avec leur haine. Ce n'est point ma volonté, c'est le sort qui m'a rejeté hors de leur cercle, Iskander. Un ruisseau de sang nous sépare, et il n'est plus en mon pouvoir de le franchir. La liberté est un don du ciel, le plus précieux de tous, je le sais; mais le proscrit n'a pas la liberté: il n'a que l'indépendance. Oui, je suis le maître de la montagne; oui, je suis le roi du steppe; mais j'ai un empire peuplé de bêtes sauvages seulement. Il y avait un temps où je haïssais les hommes, où je les méprisais; aujourd'hui, mon âme est lasse de mépriser et de haïr. On me craint, on tremble à mon nom; la mère s'en sert pour calmer son enfant qui pleure; mais la terreur qu'on inspire est un joujou qui, comme tous les autres, lasse rapidement. Sans doute, on a la joie d'abaisser les hommes, de railler tout ce qu'ils vantent, de découvrir leurs bassesses en ouvrant des sépulcres blanchis. Cela rend fier pour un moment: on se sent plus criminel et

cependant moins méprisable que les autres. Ce sentiment réjouit pour une heure et attriste pour un mois. L'homme est mauvais ; mais, au bout du compte, l'homme est le frère de l'homme. Regarde autour de nous, Iskander. Elles sont larges, les montagnes; elles sont fraîches, les forêts ; elles sont riches, les terres du Daghestan ; mais la montagne n'a pas une caverne; la forêt n'a pas un arbre, la plaine n'a pas une maison où je puisse reposer ma tête et me dire à moi-même : « Là, il t'est permis de dormir tranquillement, Moullah-Nour ; là, tu ne seras pas frappé pendant ton sommeil d'une balle ennemie ; là, tu ne seras pas garrotté comme une bête sauvage ! » Vos villes sont peuplées et souvent regorgent d'habitants ; cependant, riche ou pauvre, chacun y trouve sa place, son toit qui le met à couvert de la pluie, qui l'abrite contre le froid. Moi, ma bourka seule est ma maison, mon toit, mon abri. La ville ne me donnera pas même un coin de terre pour y déposer mes os. Le chagrin est comme la femme du khan : elle sait marcher

sur des tapis de velours ; mais, comme la chèvre, elle doit savoir sauter aussi de rocher en rocher. Le chagrin, c'est mon ombre, et, tu le vois, mon ombre m'accompagne, même ici !

— Tu as beaucoup souffert, Moullah-Nour ? demanda Iskander avec intérêt.

— Ne m'en fais pas souvenir, ami. Lorsque tu passeras le rocher dans les entrailles duquel je me suis englouti et d'où tu m'as tiré, ne lui demande pas si c'est la foudre ou la gelée qui a creusé un gouffre dans son granit, mais passe vite, son pont est fragile et peut crouler sous toi. On sème des fleurs dans les jardins, mais on n'y enterre pas les morts. Non, je ne veux pas assombrir le matin avec les orages du midi. Ce qui fut a été ; rien ne peut être changé au passé, même par la volonté d'Allah. Bonne nuit, Iskander ! et Dieu fasse que personne ne rêve ce que j'ai souffert en réalité. Je te montrerai demain le chemin le plus court pour arriver au Chakh-Dague. Bonne nuit !

Et il se coucha dans sa bourka ; les autres dormaient depuis une heure.

Iskander fut longtemps à trouver le sommeil ; il songea longtemps aux événements de la journée et aux sombres paroles de Moullah-Nour.

Puis, une fois endormi, il fut agité par les plus terribles rêves. Il lui semblait tantôt qu'une balle traversait sa poitrine, tantôt qu'il roulait dans un abîme sans fond.

Nos rêves, c'est le souvenir du chemin que nous avons parcouru : c'est le trouble et l'agitation des événements passés.

Il n'y a qu'un sommeil sans rêve : le fort sommeil, c'est-à-dire la mort.

X

Où Ioussouf raconte ce qu'il n'a pas vu, mais se garde bien de raconter ce qu'il a vu.

Le soleil, en colorant le sommet de la montagne, réveilla Moullah-Nour et ses hommes. Tous

se mirent d'abord en prière, puis commencèrent à fourbir leurs armes, à étriller leurs chevaux et à préparer le déjeuner.

— Ton compagnon de voyage a passé une mauvaise nuit, dit en riant Moullah-Nour à son hôte.

— Comment ! Ioussouf ? demanda celui-ci.

— Ioussouf en personne.

— Tu sais donc où il est ?

— Je m'en doute.

— Je t'ai prié deux fois hier de le faire chercher, tu ne m'as rien répondu.

— Parce que je savais où le trouver.

— Et où est-il ?

— A cinquante pas d'ici.

— Que comptes-tu faire de lui ?

— Absolument rien ! te le rendre ; c'est toi qui en feras ce que tu voudras. — Eh ! mes braves, continua Moullah-Nour en s'adressant à ses hommes, portez quelque chose à manger à notre prisonnier, et dites-lui que Moullah-Nour ne veut pas le faire mourir à jeun.

Alors il raconta à Iskander comment Goulchadé avait arrêté Ioussouf, l'avait forcé de rendre ses armes et l'avait ramené prisonnier.

Quand le déjeuner fut fini, Moullah-Nour prit la main d'Iskander et l'appuya contre son cœur et contre sa tête.

— Tu es chez toi ici, dit-il, je te verrai toujours avec joie, je t'aimerai toujours avec reconnaissance. Maintenant, je t'ai indiqué le chemin par où l'on monte au Chakh-Dague et celui par où l'on en descend; hâte-toi d'être utile à tes compatriotes. Moi, je vais du côté opposé et pour une autre affaire... Adieu! souviens-toi de Moullah-Nour; si tu as besoin d'un ami, appelle-le, et l'avalanche n'est pas plus vite au bas de la montagne qu'il ne sera près de toi.

Et, comme une volée de pigeons sauvages, s'envolèrent le chef et toute sa bande.

Iskander descendit alors à la caverne.

Ioussouf était couché les mains liées, les yeux bandés.

Le jeune beg ne put résister au désir d'expéri-

menter par lui-même le courage de son compagnon.

— Lève-toi et prépare-toi à mourir, dit-il d'un ton rude et en changeant sa voix.

Ioussouf tremblait de tous ses membres ; mais, grâce à un effort suprême, il parvint à se mettre sur ses genoux.

Il était d'une pâleur mortelle ; son nez semblait avoir perdu cette base solide à l'aide de laquelle, dans les temps ordinaires, il formait angle aigu avec sa bouche, angle obtus avec son menton, et retombait inerte sur ses lèvres. Il leva les mains au ciel et implora son pardon d'une voix gémissante.

— Ange Azraël, s'écria-t-il, fais grâce à ma tête, elle n'est pas mûre pour la mort. Par où et par quoi t'ai-je offensé?

— Ce n'est pas ma volonté, c'est celle de Moullah-Nour. Il a dit : « Ioussouf s'est battu comme un tigre ; maintenant que Ioussouf connaît ma retraite, il n'y a plus de sûreté pour moi dans la montagne. D'ailleurs, le sang de mes cama-

rades, versé par lui à l'assaut de Derbend, crie vengeance et doit l'obtenir. »

— Moi ! s'écria Ioussouf, moi ! je me suis battu à l'assaut de Derbend? Quel est l'abominable calomniateur qui a dit cela? Honte à la tombe de ses pères et de ses grands-pères, jusqu'à la dixième génération ! Non, non ! Je ne suis pas homme à me battre contre mes compatriotes, moi. Quand la trompette ou le tambour nous appelait à la muraille, moi, je descendais immédiatement au bazar, et, quand c'était mon tour de marcher, je me réfugiais dans la mosquée et j'y dormais honnêtement et consciencieusement, à la gloire du prophète. C'est vrai, un jour, j'ai tiré trois coups de fusil; mais il était bien prouvé que l'ennemi était à cinq verstes. Quant à mon sabre, essaye de le tirer toi-même, et, si tu peux en faire sortir la lame du fourreau, je consens à ce que tu m'en abattes la tête. Déjà, du temps de mon père, elle n'en sortait plus. Pourquoi donc me serais-je battu contre Kasi-Moullah, contre un brave homme, contre un saint homme, contre un pro-

phète? S'il n'avait pas coupé la tête à ceux qui buvaient et à ceux qui fumaient, je serais certainement aujourd'hui un de ses plus dévoués murides.

—Soit; mais il y a une affaire de religion dans la vengeance de Moullah-Nour contre toi : il sait que tu es partisan d'Ali, et il a juré de faire tuer tout ce qui croit à Ali.

—Partisan d'Ali, moi? Mais je lui arracherais la barbe, à cet Ali et à ses douze califes! Mais, si j'avais vécu en Égypte du temps des fatimites, je n'aurais pas été content que je ne les eusse détrônés. Je suis sunnite, entends-tu bien! sunnite de cœur et d'âme. Qu'est-ce qu'Ali? Une poussière: je souffle et elle s'envole; un grain de sable: je marche dessus et je l'écrase.

—Mais, par-dessus tout cela, vois-tu, ce que ne te pardonnera jamais Moullah-Nour, c'est ton amitié pour Iskander, son ennemi mortel.

—Mon amitié? s'écria Ioussouf.

—N'est-ce donc pas une preuve d'amitié que tu lui donnais en l'accompagnant au Chakh-Dague?

— Par amitié sans doute, mais pour mon plaisir surtout.

— Eh bien, la chose lui a encore plus mal réussi qu'à toi, et sa tête est tombée avant la tienne.

— Sa tête est tombée? répéta Ioussouf. Eh bien, ce n'est pas une grande perte qu'il a faite là. Elle ne valait pas grand'chose, sa tête. Mais, au lieu de m'en vouloir, Moullah-Nour devrait me remercier, moi qui lui ai conduit Iskander, qui le lui ai livré pieds et poings liés. Iskander mon ami? En voilà encore un fameux ami! mais, de son vivant, je l'aurais donné pour un pain d'épice! Iskander mon ami! un des plus grands débauchés de Derbend, qui mange du jambon avec les officiers russes? lui, mon ami? Je brûlerais la barbe à sa mère.

— Malheureux que tu es! laisse en paix les morts. Si la peur ne te faisait pas perdre la tête, tu réfléchirais que sa mère ne pouvait pas avoir de barbe.

— Pas de barbe? Je te dis, moi, qu'elle se

rasait. Par Allah ! combien de rasoirs ne m'a-t-elle pas ébréchés ! L'ami d'Iskander, moi ? Mais comment aurais-je eu la sottise de faire mon ami d'un homme dont le père était un brigand, la mère une folle, et l'oncle un bottier ?

— Je suis fatigué de t'entendre te parjurer, renégat ! mentir, langue de chien ! Baisse la tête, le sabre est levé.

Iskander fit siffler sa schaska autour de la tête de Ioussouf ; mais, au lieu de le toucher avec le tranchant, de la pointe il lui enleva, avec son adresse ordinaire, le mouchoir qu'il avait devant les yeux.

Ioussouf regarda avec terreur son prétendu bourreau et reconnut Iskander.

Il poussa un cri et resta stupéfait.

— Eh bien, qu'as-tu à me regarder, sanglier bourré de bêtise ? Voyons, répète-moi donc que mon père était un brigand, que ma mère était folle et que mon oncle faisait des bottes.

Ioussouf, au lieu de s'excuser et de paraître confus, éclata de rire, en se jetant au cou d'Iskander.

— Ah ! je suis donc arrivé à te mettre en colère ! Ce n'est pas maladroit de ma part. Cela a été long, mais c'est venu, à la fin. Ah ! tu tends des filets pour prendre un rossignol, et tu attrapes un corbeau ! Mais crois-tu que, dès les premiers mots, je n'aie pas reconnu ta voix? Ta voix, la voix de mon meilleur ami ! mais je la reconnaîtrais au milieu des cris des chacals, des miaulements des chats et des aboiements des chiens.

— Très-bien ! Tu m'as reconnu.

— Tu en doutes?

— Non, tu t'es moqué de moi.

— Pour rire, pour plaisanter, pas pour autre chose; tu comprends bien.

— Mais comment t'es-tu rendu à la femme de Moullah-Nour? Comment t'es-tu laissé désarmer par elle?

— Est-ce que tu ne te rappelles pas avoir vu chez le commandant de Derbend une gravure qui représentait une fort belle femme, ma foi, délaçant la cuirasse du beg que l'on appelait Mars? Au-dessous, il y avait en russe : *Mars dé-*

sarmé par Vénus. Voilà comment je me suis laissé désarmer, mon cher ami. Mais, à une si belle créature, je lui eusse tout donné, Iskander, depuis ma bourka jusqu'à mon cœur. J'aurais bien voulu voir, coquin, ce que tu eusses fait en te rencontrant tête à tête avec elle. Quel nez! quels yeux! et une bouche pas plus grande que le trou d'une perle! Et sa taille donc! Tu as dû remarquer sa taille, un amateur comme toi! J'avais envie de lui voler sa ceinture pour me faire une bague.

— Alors, c'est par amour que tu t'es laissé garrotter par elle et que tu l'as suivie au bout d'une corde.

— Je l'eusse suivie au bout d'un cheveu.

— Soit; mais il y a une chose encore dont je suis sûr, c'est que tu ne raconteras pas à Derbend, et surtout devant moi, tes amours avec Goulchade.

— Goulchade? Elle s'appelle Goulchade! Quel nom charmant! Mais tu me fais bavarder, toi; ce qui est cause que je ne te demande pas comment tu te trouves ici.

Iskander lui raconta en deux mots ce qui s'était passé entre lui et Moullah-Nour. Quand il en fut à la chute du brigand dans le précipice, Ioussouf l'interrompit.

— Mais il est mort, dans ce cas? dit-il.

— Non.

— Comment, non?

Iskander lui dit comment il avait sauvé Moullah-Nour et l'avait ramené à ses hommes.

— Alors il est là, ce cher Moullah-Nour? demanda Ioussouf.

— Non, il est parti.

— Pour où?

— Pour une expédition.

— Tu en es bien sûr?

— J'ai vu disparaître la poussière de son dernier cavalier.

— Et il est tombé de cinq cents pieds, dis-tu? et le diable ne lui a pas cassé le cou? et il ne s'est pas brisé les bras et les jambes en mille morceaux? Je cracherai un jour dans le canon de ce brigand-là. Ah! s'il était venu pour m'arrêter

lui-même, au lieu de m'envoyer sa femme, je lui eusse appris avec quelles lettres on écrit le mot *brave*. Mais il n'a pas osé, le lâche!

— Allons donc! te tairas-tu, fanfaron? Mais, si tu avais rencontré Moullah-Nour en personne, tu en aurais fini avec tous tes mensonges et toutes tes vanteries, car tu serais mort de peur.

— De peur! moi? Apprends, mon cher Iskander, qu'il n'y a qu'un homme au monde qui puisse me faire peur, c'est celui que je vois dans une glace, quand je m'y regarde.

Cette fois, Iskander n'y tint pas. Pour un Tatar, la gasconnade était si forte, qu'il éclata de rire.

— Allons, dit-il, assez sur ce chapitre. Tu viens encore de m'apprendre du nouveau sur ton compte, et cependant je croyais te bien connaître. À cheval! et en route, brave Ioussouf!

— Tu sais le chemin?

— Oui, Moullah-Nour me l'a indiqué.

— Eh bien, marche devant, je te suivrai, et malheur à celui qui viendrait nous attaquer par derrière!

Iskander prit le sentier que lui avait indiqué le bandit.

En les voyant d'en bas, on n'eût certes pas cru que des créatures humaines se risquassent par un tel chemin.

Lorsqu'on fut arrivé à la région des neiges, Iskander donna son cheval à tenir à Ioussouf, et lui-même, son aiguière à la main, se mit à escalader le plus haut sommet.

Pour la première fois, cette neige virginale avait reçu l'empreinte du pied d'un homme.

Iskander se prosterna sur ce pic où, avant lui, les anges avaient seuls prié.

Lorsqu'il releva la tête et regarda autuor de lui, il vit la terre merveilleusement belle.

Devant lui se déroulait toute la chaîne de montagnes qui s'étend de la mer Caspienne à l'Avarie son œil plongeait jusqu'au fond des vallées, et, dans leur profondeur, il voyait les rivières, minces et brillantes comme un fil de soie.

Tout était muet et tranquille. Iskander était trop loin pour distinguer ni hommes ni ani-

maux; trop haut pour entendre aucun bruit.

Il fût resté plus longtemps à admirer le splendide spectacle, si l'air, complétement dégagé, à cette hauteur, de toutes vapeurs terrestres, n'eût été trop pur pour une poitrine humaine.

Toutes les artères du jeune beg commencèrent à battre, comme si son sang, n'étant plus suffisamment comprimé par l'atmosphère, était près de s'échapper à travers ses pores.

Il pensa alors qu'il était temps de s'acquitter de sa commission, et, dans sa croyance profonde que tout était possible à ce Dieu dont rien ne semblait plus le séparer, il forma une boule de neige, la mit dans son aiguière et commença à redescendre en tenant le vase élevé au-dessus de sa tête, pour que, selon la prescription, il ne fût point souillé au contact de la terre.

La descente était bien autrement difficile que la montée; mais une puissance supérieure avait, pendant tout ce voyage, paru veiller sur Iskander.

Au bout d'une heure d'absence à peu près, il se retrouva près d'Ioussouf.

Ioussouf l'interrogea, mais Iskander secoua la tête.

Ioussouf essaya de plaisanter, mais Iskander leva gravement le doigt vers le ciel.

Il redescendait sur la terre, plein de la sublimité des hautes cimes.

— Ah çà ! lui dit Ioussouf, il paraît que tu as mangé du soleil, là-haut, et que tu crains d'en laisser échapper un morceau en parlant.

Mais Ioussouf eut beau dire, il ne parvint pas à tirer une seule parole d'Iskander.

Il finit donc par se taire à son tour.

Les voyageurs, malgré toute la hâte qu'ils firent, n'arrivèrent à Derbend que bien avant dans la nuit, et quand les portes étaient déjà fermées depuis longtemps.

Le cœur d'Iskander battait à lui rompre la poitrine : la crainte, le doute, l'espoir s'en disputaient chaque pulsation. Il accrocha l'aiguière à une branche d'arbre, regarda tristement tantôt la muraille noire qui le séparait de ce qu'il avait de plus cher au monde, tantôt le ciel qui lui

semblait s'obscurcir. Il avait l'air de demander à toute la nature : « Dois-je craindre? dois-je espérer? »

Bientôt il vit avec joie que des nuages s'amassaient au ciel et glissaient sur la surface brillante de la lune.

Il poussa, tout joyeux, le bras d'Ioussouf, qui s'endormait, et lui dit :

— Regarde donc, Ioussouf, regarde donc ces nuages qui courent au ciel, plus pressés qu'un troupeau de moutons !

— Un troupeau de moutons ! balbutia Ioussouf. Achète le plus tendre et prends la baguette de mon fusil pour en faire du chislik. Je meurs littéralement de faim.

— Allons, dit Iskander, voilà mon animal qui, comme toujours, ne pense qu'à son estomac. Les moutons dont je te parle sont des nuages, Ioussouf; il va pleuvoir, mon ami.

— Ah ! murmura Ioussouf, si ça pouvait être des alouettes, comme je me mettrais sous la gouttière, et la bouche toute grande ouverte encore !

— Eh bien, dors donc, brute, puisqu'il il y a un proverbe qui dit : « Qui dort dîne. »

— Bonne nuit, Iskander ! dit Ioussouf en bâillant.

Et il s'endormit sur sa bourka. Quant à Iskander, il ne ferma pas l'œil de la nuit et ne cessa de regarder le ciel, qui se couvrait de plus en plus.

Au point du jour, les portes de Derbend s'ouvrirent, et, au bout de quelques minutes, on sut par toute la ville qu'Iskander était arrivé avec de la neige du Chakh-Dague.

Tous les habitants se réunirent : le chœur de la mosquée, la mosquée, la cour, tout était plein de curieux qui voulaient voir porter à la mer l'eau du Chakh-Dague.

Après une courte prière, les moullahs, accompagnés du peuple, prirent le chemin du port.

Iskander portait timidement l'aiguière contenant la neige fondue; mais Ioussouf, au milieu d'un groupe immense, racontait à grand bruit les événements de leur voyage. Seulement, dans

ce récit d'Ioussouf, Iskander disparaissait complétement. Quant à lui, Ioussouf, il s'était si fort approché du ciel, qu'il avait entendu ronfler les sept dormants, et parler les houris. Il avait horriblement souffert du froid; mais, heureusement, il s'était réchauffé en combattant deux ours et un serpent d'une effroyable grandeur. Il avait voulu rapporter la peau de ce serpent et l'avait dépouillé à cet effet; mais son cheval s'en était tellement effrayé, qu'il avait été obligé de la laisser en route. Toutefois il savait parfaitement l'endroit où elle était restée, et, le lendemain, il enverrait le muezzin pour la prendre.

Mais, si intéressants que fussent les récits de Ioussouf, il n'eut plus un seul auditeur au moment où Iskander s'apprêta à jeter à la mer l'eau de son aiguière.

Depuis le matin, il faisait grand vent; mais le vent n'était pas de la pluie, et il n'était pas tombé une goutte d'eau.

Lorsque, après une longue prière du moullah, Iskander fut prêt à vider son aiguière dans la

Caspienne, il se retourna vers Festahli, qui marchait au premier rang.

— Rappelle-toi ta promesse, lui dit-il.

— Rappelle-toi nos conditions, répondit à son tour Festahli : ton sort n'est pas dans la neige, il est dans la pluie. Tu m'es bien cher, si tu es cher à Allah.

Iskander leva l'aiguière au-dessus de sa tête et, aux yeux de tous, il versa dans la mer l'eau de la neige du Chakh-Dague.

Aussitôt, et comme par miracle, une grande tempête s'éleva; des nuages, qui semblaient chargés de pluie, couvrirent le ciel; on entendit le tonnerre gronder au loin; les feuilles, agitées violemment par le vent, secouèrent la poussière qui les couvrait. Les jeunes filles tatares regardaient gaiement, à travers leur voile, que le vent arrachait de leur tête. Toutes les mains étaient tendues pour sentir les premières gouttes de cette pluie si impatiemment attendue; enfin, un éclair déchira la voûte de vapeurs amassées au-dessus de Derbend, et il sembla que, pour un

déluge nouveau, toutes les cataractes du ciel s'ouvraient en même temps.

Une pluie torrentielle se précipita des nuages et inonda la terre du Daghesthan.

Cette fois, personne ne songea à fuir, personne ne pensa même à ouvrir son parapluie.

Ce n'était pas de la joie; c'était du délire.

Les papaks volaient en l'air et retombaient dans l'eau; les prières, les cris de joie montaient tout ensemble au ciel. On s'embrassait, on se félicitait, on se montrait l'eau qui descendait comme une cascade gigantesque, ou plutôt comme cent cascades de la ville tatare à la ville russe, et qui se précipitait de la citadelle à la mer.

Iskander était plus joyeux à lui seul que les habitants de Derbend tous ensemble.

Une femme lui tombait du ciel avec la pluie!

XI

Deux saints hommes.

Qu'est-ce que la jeunesse sans l'amour ? qu'est-ce que l'amour sans la jeunesse ?

La flamme brûle facilement dans l'air pur, et quel air est plus pur que celui du printemps ?

Il est vrai que les murailles des cours musulmanes sont hautes, que les cadenas de leurs portes sont solides ; mais le vent passe par-dessus les murailles et à travers les serrures.

Les cœurs des belles sont bien défendus ; ils sont cadenassés par un millier de préjugés ; mais l'amour est comme le vent, il trouve bien un passage par où y pénétrer.

Kassime aimait déjà sans avoir le courage de se l'avouer. Iskander-Beg était devenu sa meilleure

pensée pendant le jour, et son meilleur rêve pendant la nuit; en brodant d'avance avec de l'or, comme fait toute jeune fille tatare, le sac au pistolet du fiancé qu'elle ne connaissait pas, Kassime se disait à elle-même :

— Oh! si ce pouvait être pour Iskander!

Jugez donc de sa joie lorsque son oncle vint officiellement lui annoncer qu'elle était la promise du beau jeune homme!

Elle devint plus rouge qu'une cerise, et son cœur commença de battre comme celui d'une colombe en liberté.

Ainsi s'accomplissaient ses plus chers et ses plus secrets désirs.

A partir de ce moment, ses espérances sans nom s'appelèrent Iskander ; à partir de ce moment, elle pouvait avec fierté recevoir les félicitations de ses compagnes et, dans ses entretiens avec elles, parler à son tour de son futur mari.

Quant à Iskander, il ne sentait plus la terre sous ses pieds, et, pour se consoler de ne pas voir sa promise, il ne cessait d'y penser.

— Sur ce tapis, elle travaillera ; dans cette tasse, elle boira ; avec l'eau de cette aiguière d'argent, elle rafraîchira ses joues roses ; sous cette couverture de satin, elle dormira.

Dans les contrées du Caucase qui suivent la religion d'Ali, viennent bien souvent de Perse des prêcheurs et des moullahs : ils expliquent le Coran et racontent les miracles de leurs imans.

Tout cela, d'habitude, se passe au mois de mai.

Dès le premier jour de ce mois, les Chyites célèbrent la mort de Hussein, fils d'Ali, qui, après la mort de son père, se souleva contre Yézid, fils de Moaviah, dans le but de lui enlever le califat, mais qui, ayant été battu par le général d'Yézid, Obéid-Allah, fut tué dans ce combat. Les Chyites célèbrent avec une grande splendeur l'anniversaire de cet événement. La fête a lieu la nuit, à la lueur d'une grande quantité de flambeaux ; et, cette fois, arrivé de Tebbès [1] pour présider la fête, Moullah-Sédek était resté pendant tout le mois de mai à Derbend.

[1] Thapse.

Moullah-Sédek était un homme de quarante-cinq ans, affectant une suprême gravité et, pour cela, marchant aussi lentement qu'un homme de soixante et dix ans ; en un mot, on respirait à vingt pas autour de lui la sainteté et l'huile de rose.

Et cependant Sédek, tout en levant ses regards vers le ciel, n'oubliait jamais tout à fait la terre. Il avait peu d'amis ; mais, du moment qu'un homme venait à lui l'argent à la main, cet homme était le bienvenu. Il avait fait, à Derbend, une riche récolte de cadeaux ; mais son désir était d'en emporter encore autre chose que de l'argent et des bijoux. Il pensait à s'y marier, et, après avoir pris des renseignements sur les meilleures partis de la ville, il fit des ouvertures à Hadji Festhali, à l'endroit de sa nièce, qu'il savait devoir être richement dotée.

Il avait commencé par louer Hadji Festhali, et, comme l'orgueil était le côté faible de l'oncle de Kassime, Sédek en était venu à être en peu de temps son ami le plus intime.

— Ah ! lui disait-il, la fin du monde ne peut tarder maintenant. Le poisson Houtte, sur le dos duquel l'univers est bâti, se lasse de porter, avec le poids des hommes, le fardeau bien autrement lourd de leurs péchés. Les musulmans se corrompent : ils sacrifient à l'argent ; ils portent des décorations à leur boutonnière, des rubans de plusieurs couleurs à leur sabre. Je ne sais vraiment ce qui serait arrivé de Derbend lorsqu'elle a été menacée du Seigneur, si tu n'avais été là pour faire de tes vertus un contre-poids aux crimes de ses habitants. Tu es un homme pur, toi ; un homme respectable, un saint homme, un vrai chyite ; tu n'es lié ni avec les Arméniens, ni avec les Russes. La seule chose que je ne veuille et ne puisse pas croire, c'est que tu maries ta nièce à ce malheureux Iskander, qui est pauvre comme le chien d'un derviche. Quand j'ai entendu raconter cela, je me suis dit : « C'est impossible ! Un homme comme Hadji Festahli ne jettera pas dans la boue la perle du prophète ; il ne donnera pas au premier venu la fille de son frère. Non, c'est un

mensonge ou une plaisanterie, j'en suis sûr. »

— C'est cependant la vérité, dit Festhali tout confus.

Et il raconta à Sédek toute l'histoire; comment Iskander avait fait ses conditions et comment il avait été obligé, lui, de consentir à ce mariage.

— Il est vrai de dire, ajouta-t-il, qu'il n'y a pas, à Derbend, de jeunes prétendants ayant quelque fortune; les riches, comme par malédiction, sont tous vieux.

Moullah-Sédek tira sa barbe et dit :

— Tout vient d'Allah! tout retournera à Allah! Est-ce qu'il n'y a pas de vrais adorateurs d'Hussein dans la contrée d'Iran? Le soleil se lève et se couche deux fois par jour dans l'empire du grand roi, et c'est là que tu dois choisir un mari pour ta nièce. O saint prophète, si tu veux marier la lune avec une des plus belles étoiles du ciel, je t'enverrai mon cousin Mir-Heroulah-Tebris. Il est spirituel et beau. Il est tellement riche, qu'il ne sait pas le compte de ses perles et de ses

diamants, et, avec tout cela, timide et rougissant comme une jeune fille. Lorsqu'il passe dans le bazar, chacun le salue, et c'est à qui l'approvisionnera de fruits, de gâteaux et de raisins. Il n'y a pas de danger qu'un seul visiteur se présente chez lui sans un cadeau. Si jamais ta nièce devient sa femme, tu peux être sûr qu'elle aura la première place aux bains de Tebbès.

Cette proposition sourit d'autant plus à Festhali qu'elle devait désespérer Iskander, qu'il ne pouvait souffrir.

Cependant il eût conscience de manquer ainsi à une promesse sacrée.

Il répondit donc à Sédek qu'un pareil projet, s'il s'accomplissait, le rendrait l'homme le plus fier et le plus heureux du monde, mais qu'il craignait une chose, c'était que la mère de Kassime ne l'approuvât point. De son côté, le commandant de Derbend pourrait bien ne pas permettre qu'une habitante de sa ville et, par conséquent, une Russe, épousât un Persan. Puis, enfin, que diraient les habitants de Derbend ?

Le *qu'en dira-t-on* a quelque valeur à Paris ou à Saint-Pétersbourg ; mais sur les bords de la mer Caspienne, mais en Orient, c'est la seconde conscience de celui qui a oublié la première.

— Que dira-t-on ? répliqua Sédek en raillant. Mais on dira que tu es un homme d'esprit ! Il est pardonnable de faire des fautes, mais il est louable de les réparer, et, franchement, qu'a donc fait de si fameux cet Iskander? Crois-tu que c'est réellement sa neige qui a attiré la pluie? Laisse-moi mener la chose, et je te dirai comment doit s'arranger l'affaire. En attendant, raconte que ta sœur est dangereusement malade et que, dans la crainte de sa mort, elle a fait serment de ne marier sa fille qu'à un parent du prophète, à un iman. Ta sœur ne quitte pas sa chambre ; dans sa chambre même, elle est muette comme un poisson : n'écoute pas ses conseils. N'as-tu pas lu dans les livres sacrés que Job a battu sa femme parce qu'elle lui conseillait de faire amitié avec le diable? D'ailleurs, est-ce que la mère de Kassime est ta femme? Qu'est-elle pour toi? Une

sœur, voilà tout ! Crache donc sur sa volonté.

— Et le commandant ? dit en soupirant Festhali.

— Que peut faire le commandant ? Et puis ne peut-on pas le tromper, le commandant ? Qui t'empêche de prendre un passe-port pour aller en Perse voir tes parents ?

Festhali consentit, ou plutôt il avait déjà consenti depuis longtemps.

Le lendemain, on renvoya à Iskander le *kalmi*[1] qu'il avait déjà donné à sa promise.

Le jeune homme, ne pouvant s'arracher les cheveux, faillit s'arracher les oreilles. Longtemps il ne put croire à cette insulte. Le sac, avec l'argent qu'il contenait, était cependant bien devant lui, sous ses yeux. La vieille tante n'y comprenait rien et le plaignait de toute son âme.

Iskander était anéanti.

Il repassait dans son esprit tous les moyens de se venger de Festhali, sans blesser les lois russes.

[1] Équivalent de la corbeille.

Ah ! s'il y eût eu un khan à Derbend, au lieu d'un colonel ! Un bon coup de poignard, et tout eût été dit, et Kassime était à lui.

Mais il ne fallait pas penser à ce moyen, tout expéditif qu'il était.

Iskander devint rêveur et muet comme un mort. Il ne voyait pas Hadji-Ioussouf, qui se tenait depuis longtemps devant lui.

A part le mensonge et la poltronnerie, c'était vraiment un excellent homme que Hadji-Ioussouf. Il était réellement ému de la douleur de son ami, et il eût pleuré, s'il avait su.

Il poussa tout doucement Iskander, et, timidement :

— Qu'y a-t-il donc, mon cher Iskander ? demanda-t-il.

— Et toi-même, lui demanda Iskander, le sourcil froncé, que me veux-tu ?

— Je venais te dire que trois bâtiments chargés de blé sont arrivés et que le peuple est très-content. C'est une bonne nouvelle, Iskander.

— Si tu venais me dire qu'il est arrivé trois

bâtiments chargés de poisons, la nouvelle serait meilleure encore.

— Oh! oh! le temps est sombre, à ce qu'il paraît? Voyons, dis-moi ce qui te fâche.

— Que je te le dise? Tu ne le sais donc pas encore? Derbend tout entier ne le sait donc pas?

— Est-ce que c'est vrai, que la mère de Kassime te refuse pour gendre?

— La mère?

Iskander poussa un éclat de rire qui fit frissonner Ioussouf.

— La mère? Non; c'est ce misérable Festhali, dit-il; mais je le tuerai!

— On voit bien que tu n'as pas encore goûté du pain des montagnes, mon pauvre Iskander. Ce n'est pas une difficulté de tuer un homme et de s'enfuir; seulement, il faut, jusqu'à la fin de sa vie, renoncer à rentrer dans sa ville natale. Pour moi, si j'ai un conseil à te donner, c'est de te contenter d'une riche volée de coups de bâton; après quoi, tu te retireras tranquillement à Bakou. Si tu veux absolument prendre femme, eh

bien, tu te marieras là pour trois mois : cela te coûtera vingt-cinq roubles. C'est une magnifique invention, pour les voyageurs surtout, que ces sortes de mariages. J'en ai tâté : je me suis, tel que tu me vois, marié un jour, six semaines seulement ; je n'ai pas eu la patience de faire mon temps. Je me suis sauvé au bout d'un mois. Lorsque je dormais, j'avais toujours peur que ma femme ne me mordît le nez, tant elle était revêche et acariâtre. Essaye, et je parie qu'à ton retour, tu m'apporteras un cadeau de remerciement.

Iskander demeurait pensif et muet.

— Ma chère âme, mon beau lis, mon fier palmier, mon Iskander, reprit Hadji-Ioussouf, est-ce que tu ne m'entends pas ? est-ce que tes oreilles sont pleines d'eau ? Une fiancée ! par ma foi, la belle chose, qu'une fiancée ! Prends une poignée de roubles et va-t'en la main ouverte sur la place de Derbend en criant : « Une fiancée ! une fiancée ! » et les fiancées t'arriveront comme des poules.

Iskander continuait de garder le silence.

— Mais qu'as-tu donc à tant t'attrister, Iskander? Que diable! ce n'est pas une étoile que ta Kassime. D'abord, elle a un œil plus grand que l'autre, et elle est si noire, qu'elle te ruinera rien qu'en blanc d'Espagne. J'ajouterai même qu'elle est un peu bossue. Ne va pas dire non, je la connais, je l'ai vue.

Cette fois, Iskander avait entendu : il saisit Ioussouf à la gorge.

— Tu l'as vue! où l'as-tu vue? comment l'as-tu vue? quand? dans quel endroit as-tu osé lever sur elle tes yeux de basilic? Mais réponds-moi donc, misérable!

— Comment veux-tu que je te réponde? Tu m'étrangles! Mais, au nom d'Allah, lâche-moi donc! ne vois-tu pas que je plaisante? Tu sais bien que j'ai mes yeux dans mes poches et que mes poches n'ont pas de trous, Dieu merci! Où pourrais-je l'avoir vue? Et quand j'aurais pu la voir, pourquoi l'aurais-je regardée? ne sais-je pas qu'elle est la promise de mon meilleur ami? Ne te marie jamais, Iskander; tu es vraiment trop jaloux pour

un homme qui fraye avec les Russes. Tu serais obligé de veiller toutes les nuits, et, le jour, de tâter ceux qui viendraient chez toi. Au reste, je ne sais pas comment ils font, ces diables de Russes : ils ne sont pas arrivés dans la ville depuis deux jours, qu'ils sont déjà amis avec toutes nos belles. Tu connais Moullah-Kasim; Dieu merci ! il est jaloux, celui-là; eh bien, il s'est acheté une femme charmante. Comme il l'avait payée assez cher, il tenait à l'avoir achetée pour lui tout seul. Sa femme n'avait qu'une amie au monde : on ne peut pas en avoir moins. Trois fois la semaine, l'amie venait chez Moullah-Kasim : lui-même l'introduisait près de sa femme et gardait la porte, craignant que les deux femmes ne vinssent sur la galerie et ne regardassent dans la rue. Sais-tu ce que c'était que cette amie ? C'était un jeune enseigne russe qui n'avait pas encore de barbe.

Iskander saisit le bras d'Ioussouf, mais, cette fois, sans colère.

— Un homme en habit de femme? dit-il. Oui,

en effet, à la rigueur, cela se peut. Merci de ton histoire, Ioussouf, elle m'a bien amusé.

— Tant mieux ! Eh bien, maintenant que tu es de meilleure humeur, je te quitte. J'ai un tas d'affaires ! Cette nuit, je représente l'ambassadeur de France à la cour d'Yézid. Il faut que j'essaye mon pantalon collant. J'ai peur de ne pouvoir entrer dedans. Que le diable se fasse un gilet de la peau d'un Russe, pour avoir eu l'idée d'inventer ces damnés pantalons ! maintenant, si je rencontre un coq, il peut être tranquille, je lui arrache la queue pour me faire un plumet. Tu verras, Iskander, comme je serai majestueux quand je paraîtrai sur la scène. Tous les soldats me crieront : « Nous vous souhaitons une bonne santé, Votre Noblesse. » Adieu ! je n'ai pas de temps à perdre, si je ne veux pas manquer mon entrée.

Et Ioussouf partit en rejetant sur ses épaules les manches de sa tchouka, pour aller plus vite.

Iskander resta seul et pensif, mais souriant au milieu de sa rêverie. L'anecdote racontée par

Ioussouf, au milieu de tout ce bavardage inutile, avait fait naître en lui une idée : c'était de profiter de la fête que l'on célébrait—espèce de carnaval musulman—pour se déguiser en femme, et arriver près de Kassime.

Disons tout de suite que rien ne prête mieux que le costume tatar, avec ses grands pantalons, son arkalouk et son immense voile, à ce travestissement.

Depuis qu'il avait pris ce parti, Iskander avait cessé de désespérer.

—Oh ! je la verrai, disait-il, et elle sera à moi! Alors, Festhali, tu sauras ce que c'est que de réveiller un tigre. Kassime, Kassime, attends Iskander, le chemin qui doit le conduire à toi fût-il pavé de poignards.

Et, à l'instant même, Iskander sortit et alla au bazar, sous prétexte de faire un cadeau à sa fiancée, acheter un costume complet de femme.

Revenu chez lui, il envoya son nouker, dont il craignait l'indiscrétion, à la prairie avec les chevaux ; puis, le nouker parti, il rasa complétement

sa barbe, qui, d'ailleurs, commençait à peine à naître; se teignit l'épaisseur des paupières, se peignit les sourcils, se mit du rouge, passa les pantalons, son arkalouk et son voile; s'étudia à marcher, sous son nouveau costume, à la manière des femmes tatares, gardant sa bechemette pour se retrouver, dans le cas où il aurait besoin d'attaquer ou de se défendre, en costume d'homme.

Il attendit la nuit avec impatience; mais le jour, comme un oncle à héritage, ne pouvait pas se décider à mourir.

Enfin, le tambour battit à la prière, et le théâtre s'éclaira.

Alors Iskander mit sur ses joues les deux petites plaques d'or de rigueur; passa à sa ceinture, d'un côté, son kandjiar, de l'autre, son pistolet; s'enveloppa de la tête aux pieds d'un immense voile blanc, et partit, tenant à la main une petite lanterne.

Au bout d'un quart d'heure, la jeune fille sortit avec deux amies: toutes trois allaient voir le drame religieux qui se représentait à Derbend en l'hon-

neur de la mort de Hussein, et qui avait beaucoup de ressemblance avec les mystères que les confrères de la Passion représentaient en France au moyen âge.

Les places publiques et les rues étaient pleines de peuple à pied et à cheval; car, dans les spectacles, en Orient, il y a cela de remarquable, que, si pressés que soient les spectateurs, il y en a toujours un tiers au moins à cheval. Ce tiers circule, va et vient sans s'inquiéter des pieds qu'il écrase, ni des épaules qu'il heurte. C'est l'affaire des piétons de se déranger et de se garantir. On ne leur doit rien que le mot tcherkesse *kabarda! kabarda!* jeté de temps en temps et qui correspond à notre *gare! gare!*

Les toits des maisons, seuls endroits où ne grimpent pas les cavaliers, étaient couverts de femmes enveloppées dans leurs longs voiles de toutes couleurs.

Le drame n'était pas encore commencé, Sur le théâtre préparé pour la représentation d'*Yésid*— c'était le nom de la tragédie,—Moullah-Sédek lisait

le prologue entre deux autres musulmans, et, à chaque endroit touchant, il s'interrompait pour crier aux spectateurs : « Mais pleure donc, peuple! pleure donc! » et le peuple répondait à cette apostrophe avec des gémissements et des lamentations.

Tout furieux, Iskander, qui avait suivi Kassime, grimpa derrière elle le petit escalier d'une maison qui les conduisit sur le toit, déjà couvert d'une quantité de femmes musulmanes éclairées par plusieurs flambeaux.

Les femmes s'embrassaient en se rencontrant et en se reconnaissant, riant et causant entre elles avec un babillage sans fin.

Toutes étaient richement habillées, parées de colliers d'or et d'argent, et chacune montrait à l'autre, plutôt comme à une rivale que comme à une amie, la parure qu'elle mettait pour la première fois.

Celui qui n'a pas expérimenté la femme d'Asie, ne connaît pas et ne connaîtra jamais la moitié d'un Asiatique, vécût-il avec lui une centaine

d'années. En face des giaours, les musulmanes portent éternellement un masque, et, hors du harem, l'homme d'Orient ne montre jamais à son propre frère ni le fond de son cœur, ni le fond de sa bourse. Chaque peuple a une passion qui domine toutes les autres: c'est celle de vanter ses usages. Plus qu'aucun peuple le musulman est atteint de celle-là. S'il faut croire les musulmans sur parole, vous pouvez les regarder tous comme des saints. A les entendre, femmes et maris marchent, dans l'exécution de leurs devoirs, entre les lignes du Coran et ne s'écartent jamais ni à droite ni à gauche. Dans son intérieur seulement, le musulman se montre ce qu'il est : cela tient à ce qu'il n'a aucun compte à rendre de sa conduite, ni à sa femme, ni à ses enfants. La femme, au contraire, est tout à fait libre en l'absence de son mari. A peine a-t-elle vu les talons de ses babouches, qu'elle devient méconnaissable. Muette et humble devant lui, elle devient babillarde, orgueilleuse, impudique même, vis-à-vis de ses compagnes, avec lesquelles elle est toujours

sincère, attendu qu'entre femmes, en Orient, la jalousie n'existe pas, excepté pour la richesse des costumes et la valeur des parures.

De là vient ce double monde complétement étranger à celui d'Europe et dont ce livre sera au moins un des premiers à signaler et à faire sentir la différence ; — monde plus inabordable encore aux hommes qu'aux femmes, attendu que l'homme se découvre sans cesse à la femme ; la femme à l'homme, jamais.

Maintenant, supposez que d'une manière quelconque—laquelle? cela ne me regarde pas—supposez que, d'une manière quelconque, vous êtes ici avec une musulmane ; supposez que vous avez pénétré au bain et entendu son bavardage avec une amie ; que vous êtes entré au harem et que vous l'avez vue batifoler—c'est le seul mot qui se présente à ma plume ; la langue grecque était plus riche que la nôtre — batifoler, dis-je, avec ses compagnes ; il est évident que vous en saurez plus par vous-même que ne vous en racontera jamais un musulman, plus qu'il n'en saura lui-même.

Jugez donc combien Iskander fut étonné lorsqu'il se trouva au milieu des indiscrétions féminines. Perdu dans un troupeau de femmes jeunes, jolies et bavardes, lui qui n'avait jamais parlé à une femme à moins qu'elle n'eût passé la soixantaine ! il les dévorait des yeux ; il voulait entendre tout ce qu'elles disaient.

— Ah ! ma chère, quelle jolie coiffure tu as ! Moi, mon pingre d'époux a été à Snizily et m'a rapporté des pantalons brodés en or. J'ai tort de l'appeler pingre, car il ne l'est pas pour moi : il ne me refuse rien de ce que je lui demande. Il est vrai qu'il est exigeant et que, de mon côté — été ou hiver — je fais tout ce qu'il veut, ne m'inquiétant pas de la différence des époques ou des températures [1].

— Sais-tu, Fatimé, disait une autre, que mon vieux singe de mari a pris une seconde femme à Bakou ? Je me suis mise à pleurer et à me plain-

[1] Il nous est impossible de reproduire ici littéralement le texte tatar. La pudeur est chose complétement inconnue chez les femmes orientales.

dre. Devine ce qu'il m'a répondu ? « Est-ce que je puis rester sans pilau ? » Oh ! je me vengerai ! Il prend une seconde femme, le vieux coquin, et il n'est pas en état de célébrer le samedi avec moi. Non, ma chère, non ! C'est incroyable ! n'est-ce pas ? Mais c'est ainsi. A propos, sais-tu qu'il y a maintenant, en Russie, un ukase qui ordonne aux femmes de porter des pantalons ? J'ai vu moi-même les dames de Derbend avec des pantalons blancs tout brodés et festonnés à jour. — Il était temps ! C'était honteux de les voir, quand il faisait du vent.

— Oh ! le bon savon que tu m'as donné, ma chère Cheker, disait une troisième, et que je t'en suis reconnaissante ! Imagine-toi qu'après m'en être frottée, mon corps est devenu comme du satin.

— Eh bien, oui, elle est morte, disait une quatrième ; il l'a tuée, tant pis pour elle ! Du moment qu'elle voulait faire l'amour avec un autre, elle devait savoir se cacher. Dès que son mari s'absentait, elle s'en allait en visite, avec une lanterne encore : Ma foi, il l'a tuée raide !

— Ah ! ma chère, disait une cinquième, que mes enfants m'ennuient ! Je n'ai jamais vu des enfants grandir si vite ! A les regarder, on croirait que je suis une vieille femme, et puis il ils ont mal à la tête. Comprends-tu : moi qui n'ai jamais eu un bouton. Cela vient de leur père.

— Ah ! si tu as mal à la tête de tes petits enfants, moi, j'ai mal au cœur de mes grands. Mégely m'ennuie au possible. Il ne me laisse pas de repos pour que je lui achète une femme.

— Eh bien, achète-lui-en une, à ce garçon. Il est grand et en âge d'avoir une femme. Je l'ai regardé passer encore hier.

— Tu es bonne, toi ! Tu en parles comme si une femme était un sifflet de deux kopeks ! Cela coûte cher, une femme. Où prendrai-je de l'argent ? Je te le demande.

— Ah ! s'écriait une sixième, quelle honte ! et tu dis, ma chère, qu'elle est avec un Arménien ? Est-ce qu'il n'y a plus de musulmans ni de Russes donc ?

— Que mon mari est sage ! si tu savais, disait une septième, et comme il est beau ! on dirait le

prophète en personne, et, quoique gros, si léger, que c'est à ne pas croire. Imagine-toi...

Iskander écoutait avec une attention si profonde, qu'elle lui avait presque fait oublier la chose pour laquelle il était venu. Mais les cris : « On commence ! on commence ! » firent cesser tous les bavardages.

Chacun se tourna vers le théâtre et s'occupa du drame. Yézid, en cafetan rouge et en turban vert, était assis sur son trône. A sa gauche, au-dessous de lui de toute la hauteur des quatre degrés de son trône, se tenait l'ambassadeur européen, représenté par Ioussouf, en costume fantastique, dont les principaux condiments étaient un chapeau à trois cornes, surmonté d'un plumet immense, d'un sabre énorme et d'éperons de six pouces.

La suite d'Yézid, composée de comparses en turban blanc, entourait son trône et formait un demi-cercle.

Mais Yézid sur son trône, mais cette magnifique suite en turban blanc, ne firent point un

effet comparable à celui d'Ioussouf, avec son chapeau qui ne pouvait tenir en équilibre sur sa tête rasée, avec son sabre qu'il ne savait où fourrer, avec ses éperons qui accrochaient les pantalons des seigneurs les plus nobles et les plus graves de la cour d'Yézid.

Mais ce qui surtout excitait chez les hommes la plus grande hilarité et chez les femmes la plus vive discussion, c'était ce nez gigantesque et ce plumet colossal.

— Oh! voyez, ma sœur, dit une petite fille noble, voyez cet animal qui est près d'Yézid. Quelle sorte de bête représente-t-il?

— C'est un lion, petite sotte, répondait la sœur. Ne sais-tu pas que cet abominable tyran d'Yézid, ce bourreau des califes, avait toujours près de lui un lion? Si quelqu'un lui déplaisait, on le jetait au lion, qui le dévorait. Tiens, écoute, voilà Yézid qui dit à Hussein : « Adopte ma religion ou je te fais mourir. » Hussein éternue, ce qui signifie : « Je ne veux pas. »

— Ce n'est pas un lion, insista la petite enté-

tée; les lions n'ont pas de bec, c'est un oiseau.

— Un oiseau avec une queue sur la tête! Tu as vu des oiseaux avec des queues sur la tête?

— Sans doute, c'est une huppe.

— C'est une crinière.

— La petite a raison, dit une troisième se mêlant à la dispute. Ne vois-tu pas que c'est un perroquet? Ce perroquet était secrétaire interprète chez Yézid. Vois-tu comme le calife le caresse?

— Alors pourquoi crie-t-il comme un diable?

— Mais taisez-vous donc, nièces de perroquets vous-mêmes! dit une bonne dame tatare pesant cent cinquante kilogrammes, tenant la place de quatre personnes ordinaires et qui désirait écouter pour elle seule comme pour toute une société.

La dispute devint générale à cette apostrophe. Les unes continuèrent de prétendre que c'était un lion, les autres soutinrent que c'était un oiseau; mais ce qui dut flatter énormément Ioussouf, c'est que l'avis général fut que c'était un animal quelconque.

Lui, ne se doutant pas que cette rumeur qu'il entendait était causée par son nez et par ses plumes, discourait pendant ce temps avec le tyran.

— Mon roi, disait-il, maître du Frangistan, apprenant tes conquêtes, m'envoie te proposer son amitié.

Yézid répondit :

— Que ton roi cesse de manger du cochon, qu'il défende à ses alliés d'en manger et qu'il leur ordonne de se faire musulmans.

— Mais si ses amis refusent?... répondit l'ambassadeur.

— Alors qu'il introduise mon système.

— Voyons ton système? demanda l'ambassadeur.

— Introduisez mon système, dit Yézid.

Un bourreau entra, le sabre nu à la main.

Ioussouf secoua la tête.

— Que veux-tu dire? demanda Yézid.

— Je veux dire, grand prince, que ton système ne réussirait pas en Europe.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il serait impossible de couper une tête européenne comme tu coupes une tête arabe.

— Impossible? dit Yézid. Tu vas voir si c'est impossible.

Et, se tournant vers ses gardes et vers le bourreau :

— Prenez l'ambassadeur européen, dit-il et coupez-lui la tête pour qu'il voie que mon système peut s'appliquer à tous les pays.

Les gardes et le bourreau s'avancèrent vers Ioussouf; mais il y avait si peu de temps qu'il avait été acteur dans une scène semblable chez Moullah-Nour, que la fable et la réalité se confondirent à ses yeux et dans son esprit; lorsqu'il vit les gardes prêts à mettre la main sur lui, il voulut fuir; lorqu'il vit le bourreau lever son sabre, il poussa des cris terribles. On l'arrêta comme il allait sauter du théâtre dans la rue et on l'entraîna, au milieu des applaudissements frénétiques de la multitude, qui n'avait jamais vu

représenter la terreur avec tant de naturel.

Il était déjà depuis longtemps derrière la toile du fond, qu'on l'entendait encore appeler Iskander à son secours.

Mais Iskander avait bien autre chose à faire que d'y aller.

Iskander avait fini par se glisser près de Kassime. A peine pouvait-il respirer de joie ; son cœur brûlait; il sentait la chaleur des joues de Kassime; il respirait le parfum de son haleine.

Que voulez-vous ! il était amoureux; il avait vingt ans; il aimait pour la première fois.

Mais il ne put se contenir plus longtemps lorsque, en se soulevant pour s'asseoir plus à son aise, Kassime appuya la main sur son genou,

— Kassime, murmura-t-il à son oreille, il faut que je te parle.

Et il lui serra doucement la main.

Le cœur et l'esprit de la jeune fille étaient pleins d'Iskander. Elle espérait le voir dans cette fête, à laquelle assistait tout Derbend. Ce n'était point pour Yézid qu'elle était venue; ce n'était

pas le bourreau des califes qui l'occupait.

De tous les côtés ses regards avaient cherché Iskander, et nulle part elle ne l'avait vu.

Jugez donc de son étonnement, comprenez donc sa joie lorsqu'elle entendit à son oreille cette voix bien connue, cette voix chérie !

Elle n'eut pas la force de résister.

Iskander se leva, elle le suivit. Il l'emmena dans le coin le plus sombre du toit.

Les assistants étaient tellement occupés d'Yézid, qu'il n'y avait rien à craindre.

Iskander comprit cependant qu'il n'avait pas de temps à perdre.

— Kassime, dit-il, sais-tu que je t'aime? sais-tu que je t'adore? Tu vois ce que j'ai entrepris pour te voir un instant, pour te dire quelques mots. Alors comprends ce que je suis capable de faire si tu me dis : « Iskander, je ne t'aime pas. » Oui ou non, Kassime? oui ou non?

Les yeux d'Iskander lançaient des flammes à travers son voile. Sa main gauche serrait la taille de Kassime, sa main droite la crosse de son pis-

tolet. La pauvre enfant tremblait en regardant autour d'elle.

— Iskander, dit-elle, je ne te demande que deux choses : ne me tue pas, ne me déshonore pas ! Je serais heureuse de te serrer dans mes bras aussi étroitement que le fait la ceinture de ton sabre ; mais tu connais mon oncle.

Puis, entraînée malgré elle après un dernier moment d'hésitation :

— Iskander, dit-elle, je t'aime !

Et ses lèvres, comme le fer à l'aimant, se collèrent aux lèvres du jeune homme.

— Et maintenant, dit-elle, laisse-moi fuir.

— Soit ; mais à une condition, mon amour : c'est que demain, dans la nuit, nous nous reverrons.

Kassime ne répondit pas ; mais on lisait si clairement, dans le regard qu'elle jeta à son ami en le quittant, le mot *demain*, qu'Iskander tint le rendez-vous pour accepté.

Je ne saurais vous dire comment Kassime passa la nuit ; mais le sommeil d'Iskander fut bien doux.

Il y a des péchés après lesquels on dort mieux qu'après les meilleurs affaires.

XII

L'accusation et la délivrance.

Deux jours après la fête, il y avait grande réunion dans la forteresse de Narin-Kale, près de la maison du commandant.

Les noukers, armés, tenaient en bride les chevaux de leurs maîtres; il y avait du monde dans les cours, contre la fontaine, sur les escaliers; le salon était plein de visiteurs, et ces visiteurs étaient les premiers de la ville. A la porte d'entrée, l'interprète du commandant racontait chaleureusement quelque chose d'extraordinaire sans doute, car on l'écoutait, on le questionnait. Partout ailleurs, on parlait bas. Les vieillards

levaient les épaules; enfin, il était facile de voir que quelque fait étrange et inusité s'accomplissait ou même s'était déjà accompli.

—Oui, disait l'interprète, voici littéralement comment les choses se sont passées. Les brigands ont fait une ouverture dans la muraille et sont entrés dans la chambre de Soliman-Beg. Il s'est réveillé, mais seulement alors qu'un des brigands enlevait ses armes accrochées au-dessus de son lit. Soliman alors tira un pistolet de dessous son oreiller et fit feu, mais la balle ne toucha personne. Pendant ce temps, deux ou trois autres brigands garrottaient sa femme dans la chambre voisine. Ils accoururent au bruit du coup et vinrent en aide aux deux autres qui étaient dans la chambre de Soliman. L'obscurité empêchait que les coups ne portassent; cependant Soliman blessa trois ou quatre bandits; mais lui-même tomba mort de quatre ou cinq coups de poignard. Le coup de pistolet, les cris de Soliman et de sa femme réveillèrent les voisins; mais, tandis qu'ils s'habillaient, qu'ils allumaient les lanternes et qu'ils accouraient à la maison de

Soliman, les bandits avaient brisé et vidé les coffres et étaient partis sans qu'on pût en voir et, par conséquent, en reconnaître un seul.

—Ainsi pas un de ces coquins n'a été arrêté? demanda un nouveau venu.

—Non, et cependant on croit que l'on a saisi un de leurs complices.

—Un de leurs complices?

—Oui, il était placé en sentinelle: il avait une corde autour du corps, pour aider sans doute ses compagnons à escalader la muraille. A sa ceinture, il portait un pistolet et un poignard; mais il faut dire que, comme beg, il avait droit d'être armé.

—Comment! comme beg? Mais il est impossible qu'un beg soit le complice de voleurs! s'écrièrent à la fois plusieurs voix.

—Et pourquoi cela, impossible? répliqua un mirza [1] en jetant autour de lui un regard railleur. a jeunesse tatare aime fort à se distinguer.

—Oui; mais celui d'hier est vraiment un beg,

[1] Titre de noblesse persane.

appartenant à l'une des meilleures familles de Derbend, et vous serez bien étonné quand je vous aurai dit son nom. C'est Iskander-Ben-Kalfasi Ogli. Tenez, dans ce moment même, le commandant lit le rapport du maître de police, et à l'instant vous verrez Iskander ; l'ordre est donné de l'amener ici.

En effet, la nouvelle étonna fort tout le monde. On plaignait beaucoup Iskander. Comment un jeune homme dont la conduite était tellement exemplaire, qu'il avait été choisi pour aller chercher la neige au Chakh-Dague, pouvait-il être le complice de pareils bandits?

L'entrée du commandant fit cesser la discussion, et un profond silence s'établit. C'était un de ces hommes qui connaissent admirablement le caractère des Asiatiques. Il était intelligemment affable, afin de mieux faire apprécier son affabilité, sévère sans cette rudesse qui envenime la justice, même quand elle est justice.

Il entra dans le salon en grand uniforme.

Tous les assistants saluèrent en appuyant les

mains sur le cœur et en les abaissant le long de la cuisse jusqu'au genou.

Le commandant salua tout le monde, et parla un peu des affaires courantes. Aux uns il reprocha doucement l'inexactitude de leur service; il remercia les autres de faire leur devoir en conscience; serra la main à quelques-uns des propriétaires de Derbend, — il y a des propriétaires partout! — et en invita deux à dîner le lendemain avec lui.

Puis, s'adressant à tout le monde :

— Messieurs les begs, dit-il, vous savez ce qui s'est passé la nuit dernière, n'est-ce pas? J'ai tout lieu de penser que c'est une entreprise de nos amis les montagnards, et non pas le fait des habitants de Derbend. Je vous prie de faire tout votre possible pour rejoindre les voleurs et pour me les amener. Eh bien, ajouta-t-il en se tournant vers le mirza, est-ce que le moullah a interrogé Iskander? S'il l'a interrogé, qu'a répondu le beg?

Iskander a répondu naturellement qu'il est innocent de toute cette affaire comme l'enfant qui

vient de naître. Il dit qu'il a pris la corde pour aller se promener hors de la ville et remonter par-dessus la muraille à l'heure qu'il lui plairait de rentrer, attendu, assure-t-il, que, dans la ville, il étouffe. Quant aux armes, il n'a donné d'autre explication que celle-ci : « Étant beg, j'avais le droit d'en porter. »

— C'est une singulière promenade, dit le commandant, que celle qui se fait avec une corde autour des reins ! et cependant je dois dire que toute la conduite passée d'Iskander proteste contre le crime dont on l'accuse. Je désire le voir et l'interroger moi-même : faites-le entrer.

Iskander-Beg entra, son papak sur la tête, selon l'usage asiatique; il salua respectueusement le commandant, fièrement l'assemblée, et attendit à la place qui lui fut désignée.

Le commandant le regarda froidement. A cette idée du soupçon qui pesait sur lui, le jeune beg ne put s'empêcher de rougir; mais son regard resta ferme et limpide.

— Je ne me doutais pas, Iskander, dit le com-

mandant, que je dusse jamais te voir conduit devant moi comme un criminel.

— Ce n'est pas le crime, c'est la fatalité qui me mène au jugement, répondit Iskander.

— Sais-tu les conséquences du crime dont tu es accusé?

—C'est ici seulement que j'ai appris mon crime supposé. J'avoue mon imprudence : les apparences sont contre moi, je le sens; mais coupable, moi? Dieu le sait!

— Par malheur, Iskander, reprit le commandant, les hommes doivent céder aux preuves visibles, et, jusqu'au moment où ton innocence sera reconnue, tu dois rester sous la main de la justice. Cependant, s'il y a quelqu'un ici qui veuille répondre de toi, je consens à te laisser libre.

Iskander jeta un regard interrogateur autour de lui; mais personne ne s'offrit pour le cautionner.

— Comment! dit le commandant, pas un?

— C'est à votre volonté, commandant, répondirent en saluant les assistants.

— Eh bien, moi, je réponds de lui et m'offre pour sa caution, dit Hadji Ioussouf en s'avançant.

Le commandant sourit; les visiteurs éclatèrent de rire; mais le commandant fronça le sourcil, et les visages s'allongèrent.

— En vérité, cela m'étonne, messieurs, dit le commandant, que, vous qui vous portez si facilement caution pour les plus grandes canailles que produise notre ville, pour des misérables qui vingt fois, après avoir été cautionnés par vous, se sont enfuis dans les montagnes, vous hésitiez à cautionner un jeune homme que, il y a huit jours, vous avez reconnu comme le plus pur et le plus honnête d'entre vous. Sa bonne réputation ne le sauvera pas du châtiment; au contraire, et, s'il est coupable, il sera sévèrement puni. Mais, jusqu'à ce qu'il soit jugé, il est votre camarade, et sa vie exemplaire doit être respectée. Rentre chez toi, Iskander; si tu n'avais pas trouvé de caution, je t'en eusse servi, moi.

Le commandant salua l'assemblée et partit pour l'église.

Le jeune beg rentra chez lui, les yeux humides des larmes de la reconnaissance.

Le soleil matinal dorait le porche de la mosquée de Derbend. Les vieillards se réchauffaient à ses vivifiants rayons en parlant des jours écoulés; deux ou trois pauvres se tenaient debout devant la porte de la cour.

A quelques pas d'eux, un voyageur dormait sous sa bourka; non loin du voyageur était assis Moullah-Sédek sur son tapis.

Le saint homme s'apprêtait à quitter Derbend le lendemain matin, et faisait de mémoire les comptes de tous les petits profits que lui avait valus son voyage. Tout en repassant ses petits calculs dans sa tête, il mangeait une espèce de pâtisserie qu'il trempait dans du lait et de l'ail. De temps en temps, il plongeait sa plume de roseau dans son encrier de bois, et écrivait quelques mots sur un petit morceau de papier qu'il avait à côté de lui. Il était curieux de voir avec quel appétit le saint homme mangeait son déjeuner et avec quel plaisir il faisait ses comptes.

Il était tellement plongé dans cette double jouissance, qu'il ne voyait pas devant lui un pauvre Lesghien qui lui demandait l'aumône. Le malheureux demandait un kopek d'une voix si lamentable, que c'était vraiment un crime de lui refuser.

Moullah-Sédek entendit enfin l'espèce de litanie que chantait le pauvre diable : il leva les yeux sur lui, mais les ramena presque aussitôt sur ses comptes.

— Il y a trois jours que je n'ai mangé, mon maître, lui disait le Lesghien en lui tendant la main.

— Dix, vingt-cinq, cinquante, cent, comptait Moullah-Sédek.

— Un kopek me sauvera la vie et t'ouvrira les portes du paradis.

— Cent, cinq cents, mille, continua Moullah Sédek.

— Tu es moullah, insista le Lesghien, rappelle-toi ce que dit le Coran : « Le premier devoir d'un musulman, c'est la charité. »

Moullah-Sédek perdit patience.

— Va-t'en au diable ! dit-il avec colère. Est-ce pour des misérables comme toi qu'Allah inventa la charité? Vous avez des bâtons dans la ville et de l'herbe aux champs. Quand vous avez la force pour vous, vous brigandez, sinon vous demandez l'aumône, et vous n'avez pas plus tôt cette aumône dans la main, que vous vous moquez de l'imbécile qui vous l'a faite. Tu n'auras rien de moi : je suis un pauvre voyageur, moi aussi, et tout ce que j'avais, ton brigand de Moullah-Nour me l'a pris.

Le voyageur qui était couché sous sa bourka, et qui était resté jusque-là sans dire mot, se souleva doucement, et, lissant sa barbe avec sa main, il demanda poliment à Moullah-Sédek :

— Est-ce que Moullah-Nour a été si cruel que de laisser complétement sans argent un saint homme comme toi? J'avais cependant entendu dire que Moullah-Nour était un homme consciencieux et qu'il prenait rarement plus de deux roubles à chaque voyageur.

— Deux roubles!... ce juif de Moullah-Nour ! Fie-toi à lui et tu seras bien heureux s'il ne te prend pas les deux yeux. Qu'il soit foudroyé par l'ange exterminateur et qu'il aille bouillir pendant l'éternité dans l'or qu'il m'a pris, dussé-je faire fondre cet or moi-même. Ne voulait-il pas me prendre jusqu'à mon aba de poil de chameau !

— C'est la vérité, dirent les vieillards, Moullah-Sédek est arrivé chez nous sans un aba et avec son manteau seulement : nous avons fait de notre mieux pour le rhabiller. Que ce bandit de Moullah-Nour soit maudit !

Le voyageur à la bourka se leva en souriant, et, tirant une pièce d'or de sa poche :

— Maudis Moullah-Nour comme viennent de le faire ces honnêtes gens, dit-il au Lesghien en lui montrant la pièce d'or, et ce tchervoniès est à toi.

Le Lesghien tendit d'abord la main; mais, presque aussitôt, la retirant et secouant la tête :

— Non, dit-il, Moullah-Nour a aidé mon frère dans le malheur : il lui a donné cent roubles; dans

dix occasions, il a secouru mes compatriotes. Je ne le connais pas de visage, mais je le connais de cœur. Garde ton or, je ne maudirai pas Moullah-Nour. Je ne vends ni mes bénédictions, ni mes malédictions.

Le voyageur regarda avec étonnement le Lesghien et avec mépris Moullah-Sédek.

Puis, tirant quatre autres pièces d'or qu'il joignit à la première, il les donna toutes les cinq au pauvre Lesghien.

Alors, appuyant une de ses mains sur l'épaule de Moullah-Sédek et levant l'autre au-dessus de sa tête :

— Il existe au ciel, dit-il, un Dieu de vérité et il y a de braves gens sur la terre.

Après quoi, ramassant sa bourka, il la jeta sur son épaule, monta sur son cheval attaché au mur de la mosquée, et descendit tout doucement au bazar.

Puis, après avoir traversé le bazar, toujours au pas, il entra dans la rue où se trouvait la maison du maître de police.

Ce fonctionnaire était près de sa porte, entouré de plusieurs personnes auxquelles il rendait la justice ; il était déjà vieux, mais noircissait si bien sa barbe, qu'il se faisait illusion à lui-même sur son âge et se croyait dix ans de moins qu'il n'avait. Sa tchourka était ornée de galons, ni plus ni moins que celle d'un élégant, et, comme une réminiscence bien plus réelle de sa jeunesse, il avait encore quatre femmes et trois maîtresses et buvait chaque soir plusieurs bouteilles de vin. Enfin, s'il n'eût porté lunettes, s'il n'eût été ridé comme une vieille pomme, s'il n'avait pas eu du ventre comme un potiron, on eût cru, d'après ce qu'il en disait lui-même à une jeunesse des plus vaillantes.

Ce jour-là, Son Excellence était de mauvaise humeur : elle se fâchait contre tout le monde et querellait jusqu'aux passants.

Ce fut dans cet état d'esprit qu'il vit un voyageur descendre de son cheval et s'approcher de lui.

— *Salam Aleikoum*, Mouzaram-Beg ! dit le voyageur.

Le maître de police tressaillit, comme s'il était piqué par un scorpion, et mit la main à son pistolet.

Mais le voyageur se pencha à son oreille et lui dit :

— Mouzaram-Beg, si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas toucher aux vieux amis. Je suis, d'ailleurs, venu à toi pour ton bien. J'ai un service à te rendre; entrons seulement dans ta maison : je te dirai une chose dont tout Derbend me sera reconnaissant. Mais, si tu fais un signe ambigu, tu sais que mon pistolet renferme une balle et que cette balle va aussi juste où je veux qu'elle aille que si, au lieu de la placer avec l'œil, je la plaçais avec le doigt. Donc, au premier signe, je fais feu. J'ai l'air d'être seul, mais ne t'y fie pas. Une douzaine de mes braves ne me perdent pas de vue, et, à mon premier appel, ils accourront. Allons, montre-moi le chemin, Mouzaram-Beg.

Le maître de police ne fit aucune objection et passa le premier.

Que se passa-t-il ensuite? L'entrevue fut sans témoins, personne ne peut donc le dire.

On sait seulement qu'un quart d'heure après être entré, l'inconnu sortit, remonta tranquillement sur son cheval, jeta un rouble d'argent au nouker qui en avait tenu la bride, et sortit de la ville.

Deux jours après seulement, on raconta que le célèbre brigand Moullah-Nour avait eu l'audace de traverser la ville; que, grâce à son active surveillance, le maître de police avait été averti de son passage et avait envoyé après lui dôuze noukers auxquels Moullah-Nour s'était contenté de montrer les fers de son cheval.

Les gens mal élevés disaient bien pis; mais il ne faut jamais croire à ce que disent les gens mal élevés.

Pendant ce temps, le pauvre Iskander s'attristait entre les quatre murs de sa maison. Il n'avait qu'un mot à dire pour faire connaître son innocence: mais il eût mieux aimé cent fois mourir que de déshonorer Kassime.

L'attente du jugement, c'est l'enfer pour tout habitant de l'Asie. Un Asiatique souffre mieux un supplice qu'il n'a pas mérité, que le jugement mérité, si celui-ci tarde.

— Ah ! s'écriait-il dans son impatience, des chaînes éternelles, les neiges de la Sibérie, tout plutôt que le soupçon des Russes, qui me forcent à les aimer, et que les moqueries de mes compatriotes, que je déteste. Mourir par le sabre, je le veux bien, mais par la corde, c'est mourir deux fois.

Et, enfermé sur sa parole, il rugissait en bondissant comme un tigre dans sa cage, déchirait les manches de sa tchourka et pleurait comme un enfant.

Le soir, à l'heure où toutes les rues de la ville étaient devenues solitaires, où les maisons s'animaient à la fois du bruit des voix et de l'éclat des lumières ; tandis que le musulman marié goûtait le repos de l'âme près de la femme et même près des quatre femmes que le prophète lui permet d'avoir, et qu'au contraire le célibataire

s'attristait près de son foyer, Iskander, près du sien, la tête enfoncée entre ses deux mains, entendit qu'un des carreaux de sa fenêtre se brisait au choc d'un objet quelconque, et que cet objet tombait dans sa chambre.

L'objet était un caillou auquel était attaché un petit billet.

Il déplia le billet.

« Moullah-Nour à Iskander, salut ! Plutôt captif et innocent que coupable et en liberté, crois-moi.

» Je sais tout ; je ferai tout au monde pour que ton innocence soit reconnue.

» Le reste est dans les mains d'Allah !

» Patience et espoir ; ta délivrance ne se fera pas longtemps attendre.

Le lendemain, Iskander fut appelé chez le commandant ; mais il n'avait pas eu le temps d'arriver chez celui-ci, que chacun le félicitait déjà de l'heureux dénoûment de son affaire.

Les brigands étaient pris : ils s'étaient rassemblés à Baktiara pour partager leur butin; là, ils avaient été entourés et faits prisonniers.

Deux étaient des Lesghiens, deux des gens de la ville.

Dans la maison d'un de ceux-ci était une double muraille et entre les deux murailles étaient cachés les objets volés.

Iskander-Beg était tout à fait innocent.

Alors, à son tour, Iskander, profondément touché des égards dont l'avait entouré le commandant, lui avait demandé un entretien particulier, et il lui avait tout dit, tout raconté : son amour pour Kassime, le manque de parole de Festahli.

Le commandant l'écouta moitié souriant, moitié triste.

— Iskander, lui dit-il, vois toi-même où une imprudence t'a conduit. Festahli se trompe, soit; mais on ne se venge pas d'un trompeur en trompant soi-même. Il n'y a pas que les vols d'argent qui soient des vols : un honnête homme ne fait

rien en secret. Le secret et la nuit sont le manteau des ravisseurs, des brigands. Ton bonheur futur est dans ton cœur : je ferai ce que je pourrai pour qu'il passe de ton cœur dans ta vie. Adieu, Iskander ! Au nom de ceux qui t'aiment, reste ce que tu es, et ce que tu as failli cesser d'être, un honnête homme.

Et il lui serra affectueusement la main, en lui renouvelant ses souhaits de bonheur.

Iskander était reconnu innocent, Iskander était libre ; la joie de ce double bonheur ne dura qu'un instant. Il était si triste pour le jeune homme de songer qu'il fallait renoncer à sa chère Kassime !

Le baiser qu'il avait pris sur ses lèvres répondait à chaque instant au fond de son cœur. Il se rappelait minutieusement tous les détails de sa dernière rencontre avec sa bien-aimée ; son âme semblait près de s'envoler au souvenir de cette douce voix dont elle était devenue l'écho.

— Non, disait-il, Moullah-Nour m'a écrit une sottise, et, quant à ce que m'a dit le commandant, on voit bien qu'il n'est pas amoureux. Je

suis prêt à acheter Kassime même par un crime, et je suis sûr que, malgré ce crime, je serai heureux avec elle; heureux, quand même je serais forcé de l'emporter dans la montagne, de gré ou de force. Je l'enlèverai, ne serait-ce que pour une heure : je veux tremper mon cœur dans les félicités du ciel.

La pauvre Kassime s'attristait de son côté. Dans sa solitude, elle apprit, aux dépens de ses larmes, à compter les longues heures de la séparation.

— Une rose s'est attachée à ma poitrine, disait-elle, et a murmuré : « Je suis le printemps; » un rossignol m'a chanté son hymne d'amour et je l'ai appelé *la joie;* Iskander m'a regardée et m'a donné un baiser, et avec ce baiser j'ai connu l'amour. Mais où es-tu, ma belle rose? où es-tu, mon doux rossignol? où es-tu, mon Iskander? Ils sont où s'est envolé mon bonheur.

XIII

Le meunier.

Connaissez-vous la Tengua?

C'est tantôt un ruisseau, tantôt un torrent, tantôt une rivière, quelquefois un fleuve.

Elle court serrée pendant un quart de verste dans une étroite caverne, et c'est avec horreur qu'elle s'y enfonce; c'est avec rage qu'elle la traverse.

Les tempêtes de plusieurs siècles n'ont point lavé les murailles de la caverne, où hurle la Tengua, des taches noires du feu.

Des rochers entiers, précipités du haut de la montagne dans le fond de l'abîme, sont devenus le lit sur lequel elle écume et bondit furieuse et bruyante.

Les alentours de cet antre sont sauvages et sombres; son entrée est formidable.

La rive droite du torrent jette au loin sur la vallée l'ombre de ses rochers.

La rive gauche trempe dans l'eau un étroit sentier qui traverse d'abord un petit bois.

Malheur au cavalier qui s'expose, sans guide, à entrer en lutte avec cet enfer liquide, surtout au moment du dégel, ou quand la neige fond.

Malheur à lui s'il rencontre des brigands dans cet endroit, qui semble fait tout exprès pour une embuscade! La défense et la fuite y sont impossibles.

Ici, Moullah-Nour, ce même bandit du feuillet de la vie duquel nous détachons une page; ce même Moullah-Nour, avec douze de ses compagnons, arrêta trois régiments qui revenaient avec un énorme butin de l'expédition du général Pankratief.

Lorsqu'ils furent sur le point de descendre dans la rivière, il vint au-devant d'eux tout armé et sur son cheval, jeta sa bourka à terre et dit:

— Je vous salue, camarades ! Allah vous a accordé la victoire et le butin. Honneur à vous! mais ce serait de bons chrétiens comme vous êtes que de me faire participer à votre joie. Je n'exige pas, je prie : soyez bons, et que chacun de vous me donne ce qu'il voudra. Pensez donc, frères, vous revenez riches, rapportant des cadeaux à vos parents. Moi, je suis pauvre; moi, je n'ai pas de maison, et, pour un moment de repos dans la maison des autres, je paye une poignée d'or. Pourtant, sachez-le, frères, les hommes m'ont lâchement dépouillé de tout. Par bonheur, Allah m'a laissé la bravoure : il m'a donné, en outre, ces cavernes sombres et ces rochers nus que vous méprisez, vous. De ces cavernes et de ces rochers, je suis roi, et personne, sans ma permission, ne passe sur mes terres. Vous êtes nombreux, vous êtes braves; mais, si vous voulez passer de force, vous perdrez beaucoup de sang, et du temps encore plus; car vous ne passerez que quand, moi et mes braves, nous serons tombés. Chaque pierre se battra pour moi, et, moi-même, je verserai ici jus-

qu'à la dernière goutte de mon sang; je brûlerai ici jusqu'à mon dernier grain de poudre. Choisissez, vous avez beaucoup à perdre, et moi rien. Je me nomme lumière [1]; mais ma vie, je vous le jure, est plus triste que les ténèbres.

Un murmure s'éleva dans les rangs des cavaliers; quelques-uns froncèrent les sourcils; d'autres se fâchèrent tout à fait.

— Nous foulerons Moullah-Nour aux pieds de nos chevaux, dirent ceux-là, et nous passerons. Voyez combien nous sommes et combien vous êtes ! En avant et chargeons ces bandits !

Mais nul ne se risqua le premier dans la rivière grondante, dont les fusils des douze brigands défendaient le passage.

La bravoure fit place à la réflexion, et les trois régiments consentirent à ce que demandait Moullah-Nour.

— Nous te donnons ce que nous voulons et pas autre chose, dirent-ils.

[1] *Nour*, en tatar, veut dire *lumière*.

Et, disant cela, chaque cavalier jetait un peu d'argent sur la bourka du bandit.

— Mais souviens-toi que, par force, tu n'eusses pas pris un clou des fers de nos chevaux.

Et ils passaient seul à seul, un à un devant Moullah-Nour.

Moullah-Nour les saluait en souriant.

— Par Allah ! disait-il après cette aventure, qui lui avait rapporté trois ou quatre mille roubles, ce n'est pas difficile de tondre la laine des moutons du Daghestan, lorsque, moi, j'ai rasé les poils des loups du Karabach. Je ne sais ce qu'ils ont, ces Daghestans, à se plaindre de la récolte; je ne prends la peine ni d'ensemencer, ni de labourer, ni de herser; je me mets sur la route, je prie, et ma prière me rapporte une ample moisson. Il faut savoir s'y prendre, et, non plus de chaque voiture, mais de chaque canon de fusil, vous tirerez une abbase.

Mais, au commencement de l'été de l'année où s'accomplissaient les événements que nous racontons, on n'avait pas vu Moullah-Nour, on n'avait

pas entendu parler de Moullah-Nour sur les bords de la Tengua. Où était-il donc? Dans le gouvernement de Chekine peut-être; peut-être en Perse, où il avait bien pu être forcé de se réfugier; peut-être aussi était-il mort.

Personne n'en savait rien, pas même Moullah-Sédek, qui prétendait avoir été dévalisé par lui dans son voyage de Perse à Derbend.

Il avait quitté de grand matin Kouban, ce digne, ce respectable Moullah-Sédek, et il était arrivé, vers midi, à cet endroit où la Tengua, débarrassée des chaînes de la caverne, reprend sa liberté. Avare comme le sable du désert, il n'avait pas voulu prendre un guide auquel il aurait fallu, pour sa peine, donner quelques pauvres pièces de cette monnaie recueillie à boisseaux par lui à Derbend.

Le soleil du mois de juin chauffait horriblement, et notre moullah voyageur ne faisait que passer son fusil de l'épaule droite à l'épaule gauche.

Lorsqu'il vit de loin le petit bois, il fut fort

content; mais, lorsqu'il vit de près la rivière, il fut presque désespéré.

Jamais elle n'avait été si haute, si bruyante, si rageuse.

— Le diable m'emporte ! murmura-t-il, quand bien même cette rivière roulerait, au lieu de rochers, de l'argent et de l'or, si j'avais su ce qu'elle était, je n'aurais point essayé de la traverser sans guide. En vérité, je suis bien fou de n'en pas avoir pris un.

Et il regarda avec terreur tout autour de lui : les alentours étaient vides et muets.

Pourtant, en cherchant plus attentivement, il découvrit, attaché à un arbre de la forêt, un cheval tout sellé et tout bridé, et, sous ce même arbre, un simple Tatar ayant pour toute arme son kandjiar, arme sans laquelle un Tatar ne sort jamais.

Moullah-Sédek s'approcha pas à pas et regarda attentivement.

La farine qui blanchissait l'habit et la barbe

du Tatar indiquait que c'était un meunier. Ce meunier déjeunait.

Notre saint homme, qui avait senti son cœur battre un instant, se rassura.

— Hé ! l'ami ! cria-t-il à l'inconnu, il me semble que tu es du pays, n'est-ce pas ?

— Sans doute que je suis du pays, répondit le meunier parlant la bouche pleine.

— En ce cas, si tu es du pays, tu dois connaître tous les gués de cette rivière ?

— Oh ! je crois bien que je dois connaître les gués de la Tengua, puisqu'elle ne coule qu'avec ma permission. Telle que tu la vois, cette rivière est ma servante.

— Tu me seras bien utile, mon brave homme, et Allah te bénira, si tu me conduis de l'autre côté de la caverne.

— Attends jusqu'à la nuit, répondit tranquillement le meunier. D'ici à la nuit, la rivière baissera, mon cheval se reposera, et, moi-même, je serai délassé. Un quart d'heure alors nous suffira

pour traverser la caverne; mais, à cette heure, c'est dangereux.

— Au nom d'Allah ! au nom d'Ali et d'Hussein, au nom de mes prières, je suis moullah, conduis-moi sans retard, maintenant, à l'instant même !

— Oh ! dit le meunier, il n'y a pas de prières et de bénédictions qui y fassent. Jamais, par un pareil débordement, je ne passerai la Tengua.

— Laisse-toi toucher, mon ami; Allah te récompensera, sois-en sûr, si tu fais quelque chose pour un moullah.

— Moullah tant que tu voudras, mais je ne risquerai pas de me noyer, fût-ce pour conduire le prophète lui-même.

— Ne me méprise pas; je ne suis peut-être pas si pauvre que tu le crois, et, si tu me rends service, ce ne sera pas pour rien.

Le meunier sourit.

— Eh bien, voyons, que me donneras-tu ? dit-il en grattant sa barbe.

— Je te donnerai deux abbases[1]; j'espère que c'est raisonnable.

— Bon! deux abbases? Avec deux abbases, je n'aurais pas même de quoi faire ferrer mon cheval. Non, je ne te conduirai pas même pour deux roubles; car, avec deux roubles, on ne peut pas acheter une tête, et on risque tout simplement sa tête dans cet affreux passage.

On marchanda longtemps; enfin Moullah-Sédek finit par donner la somme que le meunier exigeait.

En laissant prendre à son conducteur la bride de son cheval, Moullah-Sédek se rendait à discrétion et se livrait entièrement à son expérience. Le saint homme faillit mourir de peur, lorsqu'il commença de traverser la rivière et de s'engager sous l'ouverture de la caverne. Mais, lorsque, par l'autre ouverture, il commença de revoir la vallée couverte d'herbe, de soleil et de fleurs, le courage lui revint, et, pensant qu'il n'avait plus rien à craindre :

[1] A peu près 1 franc 80 centimes de notre monnaie.

— Voyons, avanceras-tu plus vite, canaille? dit-il à son conducteur.

Mais notre brave moullah redevenait brave un peu trop tôt. C'est vers la fin du gué surtout que la rivière était plus profonde et plus dangereuse.

Le conducteur s'arrêta justement à cette place, et, tournant son cheval :

— Eh bien, Sédek, lui dit-il, tu n'as plus qu'à faire dix pas et tu es sur le bord. Maintenant, réglons nos comptes. Tu sais que j'ai bien gagné la pièce d'or, hein?

— Une pièce d'or! as-tu une conscience, l'ami? Non, tu ris peut-être. Autant que je me fusse fait bâtir, pour passer, un pont d'argent. Achève donc, mon cher, et, sur l'autre bord, je te donne deux abbases et tu te sauves.

— Bon! nous étions convenus de mieux que cela, ce me semble.

— Sans doute, sans doute. La nécessité... Tu m'as mis le poignard sur la gorge, et il fallait bien passer. Où veux-tu qu'un pauvre voyageur prenne

tant d'argent? Hélas! on m'a déjà tant volé! Allons, allons, conduis-moi sur l'autre bord, mon frère, et, arrivé là, tu iras à tes affaires, et moi, j'irai aux miennes.

— Non pas, dit le meunier en secouant la tête. Je te l'ai dit et je te le répète, je ne quitterai pas cette place avant d'avoir fait mes comptes avec toi, et nos comptes ne datent pas de ton passage d'aujourd'hui. Tu n'as pas de conscience, Moullah-Sédek, mais tu as sans doute de la mémoire. Pour inspirer plus de pitié et obtenir plus d'argent, à Derbend, tu as inventé que Moullah-Nour t'avait arrêté, dépouillé, tout pris. Dis-moi, où cela s'est-il passé?

— Je n'ai jamais dit cela, s'écria Moullah-Sédek; qu'Allah me punisse si j'ai dit cela!

— Souviens-toi de la cour de la mosquée, Sédek; souviens-toi de ce que tu as dit au Lesghien, de ce que tu as raconté au voyageur qui dormait sur sa bourka. Et maintenant regarde-moi comme je te regarde, c'est-à-dire face à face, et peut-être que nous nous reconnaîtrons.

Moullah-Sédek regarda son conducteur; sous la farine qui le couvrait, il était d'abord méconnaissable, mais la farine avait disparu; peu à peu sa barbe, de blanche, était devenue noire; au-dessous de ses sourcils froncés brillaient deux yeux noirs. Ne lui voyant cependant, avec tout cela, d'autre arme que son poignard, Moullah-Sédek saisit son fusil; mais, avant qu'il l'eût armé, la pointe du kandjiar était sur sa poitrine.

— Si tu remues un seul poil de tes moustaches, dit le faux meunier, je te préviens que, comme Jonas, tu iras prêcher aux poissons de ne boire ni vin ni eau-de-vie. Allons, allons! jette ton fusil, jette ton sabre. Ton affaire, à toi, est de tromper les gens aux boutiques et dans la chaire; de mentir le matin, de mentir le soir, de mentir toujours; mais le combat est le métier des braves cœurs: ce n'est donc pas le tien. Ne bouge pas, te dis-je, fils de chien! Ici, je n'ai pas même besoin de brûler pour toi une charge de poudre, et voilà pourquoi je n'ai pas pris d'arme à feu; que

je lâche seulement la bride de ton cheval et, dans cinq minutes, tu es un cadavre.

Moullah-Sédek, à ces paroles, devint pâle comme une cire. Il s'accrocha à la crinière de son cheval, sentant que la tête lui tournait et qu'il allait glisser de sa selle. Mais, sans perdre un instant de vue ce kandjiar maudit qui, pareil à un éclair, brillait sur sa poitrine :

— Grâce ! je suis moullah ! s'écria-il.

— Je suis moi-même moullah, répondit le guide, et même plus que moullah : je suis Moullah-Nour.

Moullah-Sédek poussa un cri et tomba sur la crinière de son cheval, tenant son cou à deux mains, comme s'il sentait déjà sur sa nuque le fil tranchant de l'acier.

Moullah-Nour se mit à rire de la terreur de Sédek ; puis enfin, le redressant, il lui dit :

— Tu m'as déshonoré par ton récit aux habitants de Derbend ; tu as fait croire à tout le monde que je t'avais volé jusqu'à ton dernier kopek, jusqu'à ta dernière chemise, moi qui

donne au pauvre le morceau de pain qu'il a inutilement mendié à la porte du riche, moi qui, des marchands eux-mêmes, ne prends jamais plus qu'une pièce d'or, et cela pas pour moi, mais pour mes compagnons; pour mes compagnons, qui, si je ne les retenais pas, pilleraient et tueraient sans honte et sans remords. Il y a plus : c'est toi qui es un voleur, car tu as voulu voler ton guide en lui refusant ce que tu lui avais promis; enfin, c'est toi qui es un assassin; car, lorsque j'ai réclamé de toi ce qui m'était légitimement dû, tu as voulu m'assassiner.

— Aie pitié de moi, pardonne-moi, bon Moullah-Nour, dit Sédek.

— As-tu plaint quelquefois le sort du pauvre que tu voyais mourant de faim ? Aurais-tu eu des remords, si tu m'avais tué? Non; car tu es un misérable. Tu battais monnaie avec chaque lettre du Coran, et, dans tes intérêts, pour ton profit, tu mettais le désordre dans les familles. Je te connaissais; je savais quel homme tu es, et je ne t'ai pas touché lorsque, en allant à Derbend, tu

as passé par ici. Tu ne m'as pas vu, toi; tu ne m'as pas rencontré; tu ne me connaissais pas, et tu m'insultais. Eh bien, maintenant tu ne mentiras pas en racontant que je t'ai volé. Moullah-Sédek, donne-moi ton argent.

Moullah-Sédek poussa de grands cris, versa de grosses larmes; mais il était pris, il lui fallut céder. Il jeta, les uns après les autres, tous ses pauvres roubles dans le sac que lui tendait Moullah-Nour, serrant chacun d'eux avant de le lâcher, comme si l'huile d'argent lui devait rester aux doigts.

Enfin, arrivant au dernier :

— C'est tout, dit-il.

— Tu mentiras donc jusque dans la tombe? s'écria Moullah-Nour. Voyons, Sédek, si tu ne veux pas faire une connaissance plus intime avec mon poignard, compte mieux. Tu as encore de l'argent ou plutôt de l'or dans la poche intérieure de ta tchouska; je sais quelle somme et je puis te la dire : quinze cents roubles? est-ce cela?

Sédek se lamenta fort, mais il fut forcé de

donner jusqu'à la dernière de ses pièces d'or.

Moullah-Nour avait dit vrai, il en savait le compte.

Alors Moullah-Nour conduisit Sédek au bord tant désiré de la rivière, et, là, il le fit descendre de son cheval.

Moullah-Sédek croyait en être quitte avec le bandit, mais il se trompait.

— Maintenant, ce n'est pas tout, dit celui-ci; tu as empêché le mariage d'Iskander-Beg, et c'est à toi de raccommoder ce que tu as détruit. Tu as un encrier à ta ceinture : écris à Hadji Festahli que tu as reçu en route une lettre de ton frère, dans laquelle il te dit que son fils ne veut pas se marier et est parti pour aller en pèlerinage à la Mecque; dis même qu'il est mort, si tu veux. Tu ne dois pas être embarrassé pour mentir, que diable ! Seulement, arrange-toi de façon qu'Iskander épouse sa promise. Sans cela, c'est toi que je marie, Moullah-Sédek, et avec les houris encore.

— Jamais ! s'écria Moullah-Sédek, jamais ! Non, non, non, cela ne sera pas. Tu m'as pris

tout ce que j'avais, contente-toi de ce que tu m'as pris.

— Ah ! c'est ainsi ? dit Moullah-Nour.

Il frappa trois fois dans ses mains, et, à la troisième fois, douze bandits apparurent comme s'ils sortaient des rochers.

Le respectable Moullah-Sédek désire écrire, leur dit Moullah-Nour; secondez-le, mes amis, dans cette louable intention.

En un instant, Moullah-Sédek, si c'était là, en effet, son désir, n'eut plus rien à souhaiter. Un des bandits détacha son encrier, un autre trempa la plume dans l'encre, un autre lui présenta du papier, un autre enfin, appuyant ses mains sur ses genoux et baissant ses épaules, lui offrit son dos en guise de pupitre.

Trois fois Moullah-Sédek commença d'écrire, mais trois fois, soit erreur, soit mauvaise volonté, il s'interrompit.

— Eh bien ? lui demanda Moullah-Nour d'une voix d'autant plus menaçante qu'elle semblait parfaitement calme.

— L'encre est mauvaise, et j'ai la tête si troublée, que je ne trouve pas les mots.

— Écris avec ton sang et pense avec ton papak alors, dit Moullah-Nour en faisant briller de nouveau le terrible kandjiar; mais écris au plus vite! sans quoi, je te mets un tel point entre les deux sourcils que le diable seul pourra dire à quelle lettre de l'alphabet tu ressembles.

Moullah-Sédek comprit que ses hésitations avaient duré assez longtemps, et se décida enfin à écrire.

— Mets ton cachet maintenant, lui dit Moullah-Nour quand la lettre fut terminée.

Moullah-Sédek obéit.

— Là! à présent donne-la-moi, fit Moullah-Nour, je me charge de la mettre à la poste.

Il prit la lettre, la lut, s'assura qu'elle était bien telle qu'il la désirait, la fourra dans sa poche, et alors, jetant à Moullah-Sédek tout ce qu'il lui avait pris :

— Voilà ton or et ton argent, Sédek, dit-il; reprends-les, il n'y manque pas un kopek. Et

maintenant lequel de nous deux est avare ou voleur? Dis. Pourtant ce n'est pas un don, c'est un payement. Tu as noirci mon nom à Derbend, tu dois le redorer à Schoumaka, et cela en pleine mosquée. Va donc, et sache que, si tu n'accomplis pas mes ordres, ma balle te retrouvera, si bien caché que tu sois. Tu es convaincu que je sais tout : je te prouverai que je peux tout.

Moullah-Sédek s'engagea à tout ce qu'exigeait de lui le bandit, reprit son argent tout joyeux, le remit dans ses poches, après s'être assuré que ses poches n'étaient pas trouées, et, remontant sur son cheval, il partit au grand galop.

Deux jours après, Moullah-Sédek scandalisait les habitants de Schoumaka par un discours dans lequel il faisait l'éloge de Moullah-Nour, le comparant à un lion qui aurait dans la poitrine un cœur de colombe.

XIV

Conclusion.

Probablement que la lettre écrite à Festhali par son ami Moullah-Sédek ne laissait plus au premier aucune espérance pour l'union sur laquelle il avait compté; car, une semaine après que la lettre fut parvenue à son adresse, on entendit un soir, dans les rues de Derbend, de la musique et des chants.

On conduisait la belle Kassime à la maison de son fiancé Iskander.

Tout Derbend la suivait : les cris et les acclamations fendaient l'air dans tous les sens et, du toit de chaque maison, semblaient jaillir, comme de brillantes fusées, d'innombrables coups de fusil.

Toute la ville en feu semblait se réjouir du bonheur d'Iskander.

Iskander-Beg, en entendant ce bruit et cette musique, s'était vingt fois approché de sa porte, et, chaque fois, la coutume lui avait défendu de l'ouvrir.

Enfin, à la vingt et unième fois, comme le cortége était arrivé presque à son seuil, qu'il entrebâillait sa porte, qu'il y passait timidement la tête, un cavalier lui tendit la main en disant :

— Iskander, qu'Allah te donne tout le bonheur que je te souhaite !

Et à l'instant il retourna son cheval pour ne pas être pris au milieu de la foule.

Mais, en retournant son cheval, il se trouva en face d'Ioussouf, qui, naturellement, était le premier garçon de noce d'Iskander.

Ioussouf-Beg reconnut le cavalier et ne put s'empêcher de pousser un cri de terreur.

— Moullah-Nour ! s'écria-t-il.

Ce nom, comme on le comprend bien, jeta un grand trouble dans la fête.

Le cri de « Moullah-Nour ! Moullah-Nour ! » retentit de tous les côtés.

— Par ici ! par là ! attrapez-le ! tenez-le bien ! hurlaient ensemble dix mille voix.

Mais Moullah-Nour s'était élancé rapide comme l'éclair.

Tous les jeunes gens qui suivaient à cheval le cortége de la fiancée se mirent à la poursuite du bandit.

Moullah-Nour ne courait pas, il volait par les rues de Derbend, et l'on voyait seulement dans l'ombre jaillir les étincelles sous les fers de son cheval.

Mais, comme les portes de la ville étaient fermées, Moullah-Nour ne pouvait sortir.

Plusieurs coups de fusil, tirés sur lui, éclairèrent sa course, et l'on vit que cette course se dirigeait vers la mer.

Là, il allait se trouver pris entre les murailles et l'eau.

Un instant le bandit s'arrêta : la mer était agitée. On voyait bondir les vagues et voler

leur écume; on entendait leurs mugissements.

— Il est pris ! il est à nous ! Mort à Moullah-Nour ! s'écrièrent ceux qui le poursuivaient.

Mais le fouet de Moullah-Nour siffla comme le vent, brilla comme l'éclair, et son cheval s'élança, du rocher où il s'était arrêté un instant, au milieu des vagues.

Ceux qui le poursuivaient, s'arrêtèrent lorsque les flots de la mer Caspienne mouillèrent les jambes de leurs chevaux.

Ils regardèrent en mettant leurs mains sur leurs yeux et en essayant de percer l'obscurité.

— Il est perdu, noyé, mort ! s'écrièrent enfin ceux qui poursuivaient le bandit.

Un formidable éclat de rire répondit à ces cris, et un hourra poussé par une douzaine de voix, sur une petite île qui s'élève à un quart de verste de Derbend, annonça aux poursuivants désappointés que non-seulement Moullah-Nour était sauvé, mais même qu'il se retrouvait au milieu de ses compagnons.

Les portes sont bien fermées dans la maison d'Iskander. Tout est bien tranquille dans sa chambre; à peine y entend-on un faible chuchotement.

La gaieté cherche le bruit : le bonheur aime le silence et la solitude.

LE

CHASSE-NEIGE[1]

I

A la fin de 1811, époque si remarquable pour la Russie, habitait dans ses domaines de Nénarodovo un brave et excellent homme, nommé Gabrielo-Gabrielovitch R... Il brillait dans tous les environs par son hospitalité. Les voisins avaient grand plaisir à venir chez lui, boire et manger, et jouer le boston avec sa femme Pascovia-Pétrovna, à raison de cinq kopeks la fiche. Il s'en trouvait parmi eux qui venaient admirer leur fille Marie-

[1] Cette nouvelle est traduite de Pouschkine.

Gabrielovna, jeune personne svelte, pâle et affligée de dix-sept ans. Elle comptait parmi les plus riches héritières, et plusieurs des voisins en voulaient, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs fils.

Marie-Gabrielovna ne comptait pas pour peu de chose dans son éducation les romans français, et, par conséquent, elle était fort amoureuse. L'objet de ses amours était un pauvre officier de la ligne, qui se trouvait dans le moment en congé dans sa campagne.

Il est tout simple d'ajouter que le jeune homme brûlait de la même flamme, et que les parents de Marie, ayant remarqué cet amour réciproque, avaient défendu à la jeune fille de jamais penser à lui, et, à la suite de cette défense, le reçurent comme un être d'une condition tout à fait inférieure.

Nos amoureux étaient en correspondance, et, tous les jours, ils se donnaient des rendez-vous, soit dans la forêt de sapins, soit près de la vieille chapelle ; c'est là qu'ils s'étaient juré amour éternel, qu'ils pestaient contre le sort, et faisaient les

projets les plus opposés; et, causant ainsi, ils en étaient arrivés — ce qui est très-naturel — à ce raisonnement :

— Si nous ne pouvons pas vivre l'un sans l'autre, et si la volonté de nos féroces parents continue à mettre obstacle à notre bonheur, il faudra bien trouver moyen de nous en passer.

Il est clair que cette heureuse idée vint de prime abord au jeune homme, et que, venant d'une bouche aimée, elle obtint l'approbation immédiate de Marie-Gabrielovna.

L'hiver arriva et les rendez-vous cessèrent, mais la correspondance n'en devint que plus active. Vladimir-Nicolaevitch la suppliait, dans toutes ses lettres, de se donner à lui, de se marier en secret, de se cacher pendant un certain temps, et ensuite de se jeter aux pieds de leurs parents, qui, touchés de leur constance héroïque et des malheurs des deux amants, ne pouvaient manquer de leur ouvrir les bras et de leur dire : « Venez sur nos cœurs ! »

Marie-Gabrielovna fut longtemps à se décider. Elle refusa plusieurs plans de fuite. Enfin, elle se décida.

Le jour fixé, elle devait feindre un mal de tête, et, à l'heure du souper, se retirer dans sa chambre. La jeune fille qui la servait était entrée dans la conspiration. Toutes deux, elles devaient sortir dans le jardin par la porte de derrière, devaient, derrière le mur du jardin, trouver des traîneaux prêts, y prendre place, et partir du village de Nénarodovo, faire cinq verstes, arriver au village de Jadrino, et entrer tout droit dans l'église où Vladimir devait les attendre.

La veille du jour décisif, Marie-Gabrielovna ne dormit pas de la nuit; elle emballa ses effets, son linge, ses robes; écrivit une longue lettre à une amie romanesque comme elle, et l'autre à ses parents. Dans la dernière, elle faisait des adieux dans les termes les plus touchants; elle expliquait sa fuite, qu'elle regrettait, par l'irrésistible amour qu'elle éprouvait pour son amant, et elle terminait son épître en disant que le moment de son

bonheur complet serait celui où elle se jetterait aux pieds de ses parents.

Elle prit un cachet de Toula, sur lequel étaient gravés deux cœurs enflammés, avec une inscription analogue au sujet, puis se jeta sur son lit, s'assoupit, mais se réveilla dix fois en sursaut, poursuivie par des rêves sinistres.

Tantôt il lui semblait qu'au moment de monter en traîneau pour aller se marier, son père paraissait tout à coup, et, la saisissant par le bras, l'entraînait par la neige, et la jetait dans un abîme sans fond, où elle tombait avec un affroyable serrement de cœur; tantôt elle voyait Vladimir étendu sur le gazon, pâle et couvert de sang, la suppliant, avec une voix déchirante, de se hâter de lui donner la main; tout cela interrompu par des visions étranges et incompréhensibles qui se succédaient sans ordre les unes aux autres, comme dans un panorama; enfin, elle se leva plus pâle que jamais, et avec un mal de tête bien réel cette fois.

Son père et sa mère remarquèrent sa préoccu-

pation, leur touchant intérêt, et cette question vingt fois répétée: « Qu'as-tu, Marie ? n'es-tu pas malade, Marie? » lui déchirèrent le cœur : elle tâcha de les tranquilliser, de leur paraître gaie; mais elle n'y parvint pas.

La soirée vint. L'idée que c'était la dernière qu'elle passait au sein de sa famille lui brisait le cœur. Elle était à peine vivante, et tout bas disait adieu à toutes les personnes et à tous les objets qui l'entouraient.

On servit le souper; son cœur battait à lui briser la poitrine; d'une voix tremblante, elle déclara qu'elle n'avait pas faim, et prit congé de son père et de sa mère, qui l'embrassèrent et la bénirent comme de coutume.

Elle eut grand'peine à retenir ses larmes.

Arrivée dans sa chambre, elle se jeta dans un fauteuil et fondit en larmes.

Sa femme de chambre l'engagea à se calmer; tout était prêt : Marie devait dans une demi-heure quitter pour toujours le toit paternel, sa chambre bien-aimée et sa vie paisible de jeune fille,

Il y avait chasse-neige dehors ; le vent sifflait, les volets battaient contre les fenêtres ; tout cela lui paraissait menaçant et de mauvais augure ; bientôt après, tout devint calme dans la maison : tout dormait.

Marie s'enveloppa d'un châle, mit une douillette ouatée, prit sa cassette, et gagna le vestibule de derrière.

Sa femme de chambre la suivait avec deux paquets, et elles gagnèrent le jardin.

Le chasse-neige ne finissait pas ; le vent leur fouettait le visage, comme s'il voulait empêcher la jeune coupable d'aller plus loin. C'est avec peine qu'elles gagnèrent l'extrémité du jardin : le traîneau les y attendait. Les chevaux piétinaient de froid ; le cocher de Vladimir tournait autour d'eux pour les calmer.

Il aida Marie et sa femme de chambre à s'asseoir et à placer les paquets et la cassette, prit les rênes, et les chevaux volèrent.

Après avoir ainsi confié Marie à la protection

du sort et à l'art du cocher, revenons à notre amoureux.

II

Vladimir, pendant toute la journée, avait été en course : il avait été dès le matin voir le prêtre de Jadrino, il avait eu grand'peine à s'entendre avec lui ; il était parti ensuite pour chercher des témoins parmi les voisins propriétaires.

Le premier chez qui il se présenta, était un enseigne de quarante ans. M. Dravine, qui accepta avec plaisir. Cet événement, disait-il, lui rappelait son jeune temps et ses exploits de hussard. Il engagea Vladimir à dîner chez lui, insistant de toute sa force pour qu'il lui fît ce plaisir, lui affirmant que ses deux autres témoins ne lui manqueraient pas. Et, en effet, après dîner, vinrent M. Smith, un arpenteur, à grosses moustaches et à éperons, et le fils d'un capitaine ispravnick,

jeune garçon de dix-sept ans qui venait tout récemment de se faire lancier.

Ces messieurs firent plus que d'accepter l'invitation de Vladimir, ils lui jurèrent qu'ils étaient tout prêts à lui sacrifier leur vie.

Vladimir les embrassa avec effusion, et rentra chez lui pour faire ses préparatifs.

Il y avait déjà longtemps que le crépuscule était tombé; il envoya son cocher de confiance, Terschka, à Nénarodovo avec sa troïka, et des recommandations bien précises, tout en ordonnant qu'on attelât pour lui un petit traîneau à un cheval, et se rendit seul, sans cocher, à Jadrino, où Marie devait venir dans une heure. Il connaissait parfaitement le chemin, et n'avait que vingt minutes de route à faire.

Mais, dès que Vladimir eut gagné les champs, le vent commença ; il y eut un tel chasse-neige, qu'il n'y vit plus à conduire son cheval.

En un moment, en une seconde, le tracé de la route disparut sous un suaire, tout se confondit dans une obscurité trouble et jaunâtre, à travers

laquelle voltigeaient les blancs flocons de neige; le ciel se confondit avec la terre.

Vladimir se trouva bientôt égaré, sans pouvoir parvenir à retrouver sa route. Le cheval marchait au hasard, montant à chaque minute sur des monceaux de neige, ou se précipitant dans des fossés; le traîneau versait à tout moment. Vladimir n'avait d'autre soin que de ne pas perdre la vraie direction. Il lui semblait qu'une demi-heure s'était déjà écoulée, et cependant il ne parvenait pas à atteindre le bois de Jadrino.

Il traversait un champ coupé par des fossés très-profonds; le chasse-neige redoublait, le ciel devenait de plus en plus sombre, le cheval commençait à perdre ses forces. La sueur ruisselait sur le visage de Vladimir, quoique, à chaque instant, il entrât dans la neige jusqu'à la ceinture.

Enfin, il s'aperçut qu'il s'était égaré; il s'arrêta et commença à s'orienter, à se rappeler, et se convainquit enfin qu'il fallait prendre à droite; ce qu'il fit aussitôt.

Son cheval marchait à peine : il était parti

depuis une heure; donc, Jadrino devait être tout près; et cependant il allait... il allait... et le champ ne finissait pas.

Toujours des fossés, des ravins à tout moment. Le traîneau versait, ce qui lui faisait encore perdre du temps à le relever; l'heure s'écoulait, Vladimir commençait à s'inquiéter.

Enfin un point noir se montra devant lui; il il se dirigea de ce côté; en s'approchant, il vit un petit bois.

— Dieu soit loué, pensa-t-il, nous approchons !

Il longea le petit bois, espérant en voir la fin et tomber sur une route connue.

— Jadrino est à quelques pas à peine, se dit-il.

En effet, il trouva vite et facilement son chemin, et entra dans les ténèbres épaissies d'arbres dépouillés par l'hiver; le vent n'y avait plus de prise, le chemin devint plus uni, le cheval reprit courage, et Vladimir se tranquillisa.

Mais il allait, il allait, et Jadrino ne se montrait pas. Le bois n'avait pas de fin, et Vladimir

s'aperçut avec terreur que ce bois lui était inconnu.

Le désespoir s'empara de lui.

Il frappa le cheval; le pauvre animal essaya de prendre le trot; mais ses forces trahirent sa bonne volonté, et, au bout d'un quart-d'heure, il se remit au pas malgré tous les efforts du malheureux Vladimir.

Peu à peu les arbres commencèrent à s'éclaircir; le bois prit fin, mais Jadrino ne paraissait pas; il devait être à peu près minuit : les larmes vinrent aux yeux du jeune homme et il continua sa route au hasard. La nuit était assez claire, il vit de loin un petit hameau composé de quatre ou cinq isbas.

Vladimir se dirigea de ce côté. Arrivé à la première isba, il s'approcha de la fenêtre et commença de frapper.

Au bout de quelques minutes, une fenêtre s'ouvrit, et, dans l'encadrement, un vieillard montra sa barbe blanche.

— Que te faut-il? demanda le vieillard.

— Jadrino est-il loin? fit Vladimir.

— Jadrino est-il loin? répéta le paysan.

— Oui.

— Pas loin, à une dizaine de verstes.

A cette réponse, Vladimir se prit aux cheveux et resta immobile comme un homme condamné à mort.

— D'où viens-tu? demanda le vieillard.

Vladimir n'avait pas le courage de répondre.

— Pourrais-tu me procurer des chevaux pour aller à Jadrino? demanda Vladimir.

— Des chevaux! et où en prendre? répondit le paysan.

— Ne pourrais-je pas du moins avoir un guide? Je le payerai ce qu'il voudra.

— Attends, dit le vieillard en laissant retomber la fenêtre; je vais te donner mon fils, qui te conduira.

Vladimir attendit; mais une minute ne s'était pas écoulée, qu'il frappa de nouveau à la fenêtre.

La barbe blanche reparut.

— Qu'est-ce qu'il te faut encore? demanda le vieillard.

— Et ton fils donc? dit impatiemment Vladimir.

— Il va te joindre, il se chausse. Si tu as froid, entre, et tu te réchaufferas.

— Je te remercie; envoie-moi ton fils au plus vite.

La porte cria, un garçon parut tenant un gourdin à la main et marcha devant, tantôt montrant, tantôt cherchant le chemin couvert de monticules de neige.

— Quelle heure est-il? demanda Vladimir.

— Mais il va bientôt faire jour, dit le garçon.

Vladimir se tut.

Les coqs chantaient, et il faisait déjà assez clair lorsqu'ils atteignirent Jadrino.

L'église était fermée.

Son guide payé, Vladimir frappa à la maison du prêtre. Sa troïka n'était plus dans la cour: quelle nouvelle l'attendait?

Mais revenons au bon Gabrielovitch, et voyons ce qui se passait chez lui.

III

Les vieillards s'éveillèrent et entrèrent, comme d'habitude, dans le salon, Gabrielo-Gabrielovitch en bonnet de nuit et en jaquette de flanelle, et Pascovia-Petrovna en robe de chambre ouatée.

On apporta le *somavar*, Gabrielo-Gabrielovitch envoya une petite fille demander à Marie comment allait sa santé, et si elle avait bien dormi.

L'enfant revint bientôt, et rapporta que la demoiselle avait mal dormi, mais que néanmoins elle allait mieux et allait immédiatement paraître au salon.

La porte s'ouvrit aussitôt, en effet, et Marie-Gabrielovna s'approcha pour saluer son père et sa mère.

— Comment va ta tête, Marie? demanda le vieillard.

— Beaucoup mieux, père, répondit Marie.

— On aura fermé le poêle trop tôt, et la vapeur t'aura fait mal à la tête.

— C'est possible, maman, répondit Marie.

La journée se passa sans encombre; mais, à l'approche de la nuit, Marie parut plus souffrante; on envoya chercher le médecin à la ville.

Il arriva vers le soir, et trouva la malade en délire; une fièvre chaude terrible se manifesta, et la pauvre Marie demeura quinze jours entre la vie et la mort.

Personne dans la maison ne se doutait de l'escapade de la jeune fille : les lettres qu'elle avait reçues furent brûlées; sa camériste n'en avait soufflé mot à personne, craignant de s'attirer la colère de ses maîtres. Le pope, l'enseigne congédié, l'arpenteur à moustaches et le gentil uhlan furent discrets; Tershka, le cocher, n'était point bavard, même quand il avait bu; le secret fut donc gardé, quoiqu'il fût confié à plus d'une demi-douzaine d'individus.

Mais Marie elle-même, dans son délire continuel, racontait ce mystère; ses paroles étaient

pourtant si incohérentes, que sa mère, qui ne quittait pas le lit de la malade, n'y comprit qu'une chose : c'est que sa fille se mourait d'amour pour Vladimir-Nicolaevitch, et que cette passion était cause de sa maladie. Elle prit donc conseil de son mari, demanda l'avis de quelques voisins, et l'on convint à l'unanimité qu'il était écrit dans la destinée de Marie-Gabrielovna « que pauvreté n'est pas vice, qu'on vit avec l'homme et non avec son argent, etc., etc. »

Les adages moraux servent admirablemen bien dans toutes les circonstances où les bonnes raisons nous manquent pour nous justifier.

Marie entra enfin en convalescence. Depuis bien longtemps, Vladimir n'avait point reparu dans la maison de Gabrielo-Gabrielovitch, effrayé sans doute de la manière dont il y avait été reçu : on résolut en conséquence, de l'envoyer chercher pour lui faire connaître verbalement son bonheur inespéré.

Mais quelle ne fut point la stupeur des habitants de Nénarodovo, quand ils reçurent, en ré-

ponse à leur invitation, une lettre dénotant un homme à moitié fou! Cette lettre disait que jamais son auteur ne reparaîtrait dans la maison, qu'il priait que l'on oubliât un malheureux dont le seul espoir était la mort.

Au bout de quelques jours, on apprit son départ pour l'armée. C'était en 1812.

On n'osa point, pendant quelque temps, informer la convalescente de ce résultat. Elle, de son côté, ne parlait jamais de Vladimir ; quelques mois plus tard seulement, en trouvant son nom mentionné parmi ceux qui s'étaient distingués et qui avaient été grièvement blessés à Borodino, elle tomba dans un profond évanouissement qui fit craindre une rechute; mais cette indisposition, grâce au ciel, n'eut pas de suites.

Cependant un nouveau chagrin vint bientôt la frapper; Gabrielo-Gabrielovitch mourut, lui laissant toute sa fortune. Cet héritage ne la consola point; elle partagea sincèrement la douleur de la pauvre Pascovia-Petrovna, fit vœu de ne jamais la quitter, et toutes deux partirent de Nénarodovo,

endroit qui leur rappelait tant de douloureux souvenirs, et allèrent habiter une propriété qu'elles possédaient dans le gouvernement de...

Là non plus, les prétendants ne manquèrent pas à la jeune, aimable et riche demoiselle ; mais elle ne donnait à personne la moindre espérance. Sa mère lui conseillait de temps à autre de se choisir un mari. La jeune fille alors secouait la tête et devenait pensive. Vladimir n'existait plus ; il était mort à Moscou, la veille du jour où les Français y étaient entrés. Sa mémoire paraissait être sacrée à Marie ; elle conservait du moins tout ce qui pouvait le lui rappeler : les livres qu'il avait lus jadis, ses dessins, les notes et les vers copiés à son intention. Les voisins, apprenant cela, s'étonnaient de sa constance et attendaient avec curiosité la venue du héros appelé à triompher de la fidélité de cette nouvelle Artémise.

La guerre fut terminée à notre gloire ; nos régiments rentrèrent vainqueurs de l'étranger. Les populations accouraient à leur rencontre ; la musique militaire faisait retentir l'air de chansons

recueillies sur le chemin ; *Vive Henri IV*, les mélodies de *Joconde* et les valses tyroliennes, étaient devenues le fond du répertoire musical de nos régiments. — Les officiers, partis adolescents, revenaient mûris par l'atmosphère des combats, et riches de décorations et de médailles. — Les soldats s'entretenaient gaiement de la campagne, émaillant leurs récits d'expressions françaises et allemandes. Temps inoubliable, époque de gloire et d'ivresse, combien alors le cœur russe battait au mot de patrie! combien étaient douces les larmes de la réunion dans la famille! avec quelle sympathie nous unissions les sentiments de l'orgueil national avec ceux de l'amour pour l'empereur; — et pour lui-même quels moments !

Les femmes russes n'étaient point reconnaissables alors; leur froideur habituelle avait disparu; leur enthousiasme était véritablement enivrant; quand elles allaient au-devant des vainqueurs, elles criaient : « Hourra ! » et faisaient flotter leurs mouchoirs.

Quel est l'officier de cette époque qui n'avouera

pas avoir reçu alors sa plus précieuse récompense de la femme russe?

Marie-Gabrielovna et sa mère demeuraient, comme nous l'avons dit déjà, dans le gouvernement de..., éloigné du chemin qui ramenait le Russe dans son pays. Elles ne virent pas ce glorieux retour. Néanmoins l'enthousiasme fut peut-être encore plus grand dans les districts et dans les villages que dans la capitale : l'arrivée d'un officier y donnait lieu à de véritables fêtes, et le pékin en habit faisait triste mine dans ce dangereux voisinage.

Nous avons dit que, malgré son indifférence, Marie-Gabrielovna n'en était pas moins entourée de prétendants; mais tous durent battre en retraite lorsque apparut dans son château le colonel Bourmine, avec son charmant uniforme de hussard, avec la croix de Saint-Georges à sa boutonnière, et décoré par-dessus tout d'une *intéressante blessure*, comme disaient les demoiselles de la contrée.

Il pouvait avoir vingt-six ans, et venait en congé dans les propriétés avoisinant celle de

Marie-Gabrielovna; celle-ci le distingua bientôt de la foule des jeunes gens qui l'environnaient; sa rêverie habituelle disparut peu à peu. On ne peut pas dire qu'elle fit la coquette avec lui; mais un poëte, remarquant ce qui se passait en elle, n'eût pas pu s'empêcher de s'écrier :

Se amor non è, ch 'è dunque?

IV

Bourmine était, en effet, un jeune homme très-distingué et tout à fait propre à inspirer une passion; il possédait justement le genre d'esprit qui plaît aux femmes. Sans prétention aucune, et moqueur avec nonchalance, sa conduite vis-à-vis de Marie était pleine de tact et de réserve; mais, quoi qu'elle dît ou fît, ses yeux et son âme semblaient ne pouvoir la quitter. Il paraissait

doux et modeste; cet air n'était certainement qu'une apparence trompeuse, et sa réputation d'ancien mauvais sujet était bien établie dans l'opinion publique; pourtant cela semblait ne lui faire aucun tort dans l'esprit de Marie-Gabrielovna, qui, comme toutes les jeunes filles de son âge, ne paraissait que trop disposée à donner l'absolution de ces charmants péchés.

Mais plus que tout, plus que la beauté du jeune hussard, plus que son air tendre, plus que son intéressante pâleur, plus que son bras en écharpe, le silence de Bourmine éveillait la curiosité et l'imagination de Marie. Elle s'avouait qu'elle lui plaisait; lui, probablement aussi, avec son esprit et son expérience, devait avoir remarqué qu'il ne lui était pas indifférent. Comment se faisait-il donc qu'au lieu de tomber à ses pieds et de lui avouer son amour, il s'enfermât dans une pareille réserve? Quelle cause arrêtait donc sur ses lèvres cet aveu qui semblait prêt de s'en échapper? Était-ce timidité inséparable d'un sentiment réel? était-ce fierté ou coquetterie d'un rusé séducteur? Tout

cela était pour Marie une véritable énigme.

En s'arrêtant sur ce mystère et en appliquant son esprit à l'approfondir, elle décida que la timidité seule était la cause de son silence. Elle prit, en conséquence, la résolution d'encourager le beau colonel par des attentions plus visibles, et, au besoin, par un peu de tendre abandon. Elle tissait la trame d'un dénoûment heureux, et attendait avec impatience l'instant de l'explication romanesque. Il y avait bien certainement un secret là-dessous, et un secret, de quelque espèce qu'il soit, est toujours un moyen de séduction sur le cœur d'une femme.

Les dispositions stratégiques de Marie eurent tout le succès désiré : Bourmine tomba bientôt dans une rêverie si profonde, ses yeux s'arrêtèrent avec tant de feu sur elle, que le moment décisif lui paraissait visiblement approcher. Les voisins s'entretenaient du mariage comme d'une chose décidée, et la bonne Pascovia-Petrovna était dans la jubilation de voir enfin toutes ses espérances se réaliser.

La vieille était, un jour, toute seule dans le salon, faisant la grande patience, quand Bourmine y entra, et tout d'abord s'informa de la santé de Marie-Gabrielovna.

— Elle est au jardin, répondit la vieille; allez la chercher, je vous attendrai ici tous deux.

Bourmine partit, et la bonne mère fit un grand signe de croix en pensant :

— Qui sait si l'affaire ne sera pas terminée aujourd'hui ?

Marie, lorsque Bourmine la joignit, se trouvait près de l'étang, sous un saule, un livre à la main et habillée de blanc, comme une véritable héroïne de roman ; elle laissa tomber à dessein la conversation immédiatement après les questions d'usage que l'on se fait et auxquelles on répond dans une rencontre entre gens de connaissance. De là naquit naturellement certaine confusion, à laquelle une déclaration prompte et désirée pouvait seule mettre un terme.

Bourmine, comprenant la difficulté de sa position, déclara à Marie qu'il cherchait depuis long-

temps l'occasion de lui ouvrir son cœur, et lui demanda un instant d'attention.

— Je vous aime, dit Bourmine, je vous aime avec passion !

Marie rougit et baissa la tête.

— Mais j'ai, continua le jeune homme, agi bien imprudemment en m'abandonnant à une douce habitude, celle de vous voir et de vous entendre tous les jours.

Marie se rappela la première lettre de Saint-Preux.

— Maintenant, continua Bourmine, il est trop tard pour me roidir contre le sort. Votre souvenir, celui de votre adorable figure, sera désormais le tourment et la consolation de mon existence. Mais il me reste à remplir un pénible devoir : il me reste à vous dévoiler un mystère terrible qui met entre nous une barrière infranchissable.

— Cette barrière, dit Marie, existe de mon côté comme du vôtre ; n'accusez donc pas le sort : vous ne pouvez être à moi.

— Oui, reprit doucement Bourmine, je sais que vous avez aimé; mais la mort et trois ans de séparation vous avaient déliée des promesses que vous aviez faites, et vous eussiez été à moi, je le sens, chère Marie, malgré ce premier amour, si je n'étais point condamné par mon mauvais sort à une infortune éternelle : je suis marié !

La jeune fille fixa sur lui un regard de stupéfaction.

Bourmine marié ! c'était la dernière pensée qui se fût présentée à son esprit.

— Oui, marié, continua Bourmine, marié depuis trois ans, et, chose étrange, inouïe, insensée et véritable cependant, — marié sans connaître ma femme, sans savoir où elle est, et ignorant si jamais je la reverrai.

— Que dites-vous? s'écria Marie-Gabrielovna. C'est impossible ! Mais continuez; moi aussi... Plus tard, je vous raconterai... Mais, de grâce, dites, dites d'abord !

V

Bourmine reprit la parole d'une voix émue ou plutôt oppressée.

« — Dans les premiers jours de l'année 1812, dit-il, je me hâtai de rejoindre Vilna, où se trouvait mon régiment. Arrivé tard à un relais de poste, je fis d'abord atteler le plus vite possible. Pendant qu'on attelait, il s'éleva un effroyable chasse-neige; le smotritel (scribe) du relais, ainsi que tous les cochers, me conseillèrent d'attendre que l'ouragan fût passé. Je les écoutais distraitement, tout en pressant les postillons; il me semblait qu'une force irrésistible me poussait en avant. En effet, à peine le traîneau fut-il prêt, que j'y montai et que je criai : « En route ! »

» Le traîneau partit. Seulement, le cocher eut l'idée de prendre le chemin tracé sur la rivière, et qui abrégeait la route de trois verstes. Les

bords étaient couverts d'une neige épaisse; le cocher dépasa l'endroit où il eût dû reprendre la grande route, et nous nous trouvâmes ainsi dans une contrée qui lui était complétement inconnue. La tempête allait toujours redoublant. Enfin, au bout de deux heures de course sans direction arrêtée, j'entrevis une lueur, et j'ordonnai à mon cocher de me diriger vers elle.

» Nous arrivâmes à un village. Cette lumière que j'avais vue venait de l'église. Je m'approchai pour me renseigner : la porte de l'église était ouverte, quelques traîneaux stationnaient près du porche, deux ou trois personnes attendaient sur le seuil.

» — Ici ! ici ! me crièrent plusieurs voix.

» Je me doutais bien que ce n'était pas à moi qu'on en voulait; cependant, par curiosité, je m'approchai.

» — Mon Dieu ! comme tu as tardé ! me dit un jeune homme; ta fiancée est évanouie; le pope ne sait que faire.

» Une mauvaise pensée me tenta. Habitué aux

farces de régiment, je regardai celle-là comme une excellente plaisanterie.

» Je sautai à bas de mon traîneau, sans répondre, mais aussi sans hésiter; j'entrai dans l'église, éclairée par une seule lampe.

» Une jeune fille était assise sur un banc et appuyée à la muraille dans un coin de l'église; une femme de chambre, à genoux devant elle, lui frottait les tempes avec un mouchoir imbibé de vinaigre.

» — Oh ! Dieu soit loué ! dit celle-ci; vous voici enfin arrivé; vous avez failli tuer ma pauvre maîtresse par vos retards.

» Le prêtre s'approcha à son tour.

» — Monsieur, me dit-il, il n'y a pas un instant à perdre; nous pouvons être surpris d'un moment à l'autre; hâtons-nous.

» — Mais, lui dis-je, vous voyez que mademoiselle peut à peine se soutenir.

» — Pourvu qu'elle puisse dire *oui*, dit le prêtre, c'est tout ce qu'il faut.

» Il était encore temps de reculer; je pou-

vais tout dire. L'idée d'avoir une aventure de cette originalité à raconter à mon régiment l'emporta sur les autres considérations.

» D'ailleurs, je croyais que rien ne serait plus facile que d'invalider un pareil mariage.

» — Allons, dis-je, puisque vous le voulez tous...

» On avait déjà amené la promise devant l'autel ; on la soutenait, car, seule, elle n'eût pu se tenir debout. Je me plaçai près d'elle, enveloppé dans ma pelisse de fourrure. Le prêtre ne nous fit pas attendre; en quelques secondes, tout fut dit.

» — Allons, vous voilà mariés, embrassez-vous et partez, dit le jeune homme qui m'avait déjà une fois adressé la parole.

» Je ne demandais pas mieux que d'obéir à l'invitation; j'ouvris les deux bras à ma femme, que je ne connaissais pas ; on la poussa toujours à moitié inanimée, de mon côté ; elle tourna vers moi un visage dont, dans l'obscurité, je ne vis guère que la pâleur.

» Puis ses yeux se fixèrent sur moi, et avec un

cri d'effroi qui retentit encore à mon oreille :

» — Oh ! s'écria-t-elle, ce n'est pas lui !

» Et elle tomba évanouie de nouveau.

» Les témoins se précipitèrent vers elle, et, tandis qu'ils s'occupaient de la pauvre femme, comprenant la portée de l'action que je venais de commettre, je m'élançai hors de l'église, et me jetai dans mon traîneau en criant :

» — Fouette, cocher ! et au galop !

— Grand Dieu ! s'écria Marie-Gabrielovna pâlissant et frissonnant à la fois ; et vous ne savez pas ce qu'est devenue votre malheureuse femme ?

— Oh ! qu'avez-vous ? au nom du ciel ! qu'avez-vous ? demanda le jeune officier.

— Je vous demande, répéta Marie-Gabrielovna d'une voix impérieuse, et vous demande si vous savez ce qu'est devenue votre malheureuse femme.

— Non, répondit Bourmine cédant à l'ascendant de la jeune fille ; non, j'ignore comment s'appelait le village où l'on m'a marié ; je ne me souviens pas du nom du relais d'où j'étais parti. D'ailleurs, ne me croyant aucunement lié par une

cérémonie qui, en réalité, ne m'était point personnelle, je parlai de la chose comme d'une plaisanterie. Un ami d'un esprit plus rassis que le mien m'épouvanta en me disant que j'étais parfaitement marié, lié pour toute l'éternité en ce monde et dans l'autre; que le divorce serait possible si je retrouvais la jeune fille, et si, réunis dans un même désir, nous présentions une requête à l'empereur. Je me mis en quête; mes recherches furent vaines... Mais qu'avez-vous, Marie? En vérité, on dirait que vous allez mourir.

— Mon Dieu, mon Dieu! s'écria la jeune fille, c'était donc vous! Oh! malheureux! si je ne vous avais pas retrouvé, ou si, vous retrouvant..., je ne vous aimais pas!

Bourmine pâlit, jeta un cri, moitié d'angoisse, moitié de joie, et tomba aux pieds de Marie-Gabrielovna!

FIN

TABLE

LA BOULE DE NEIGE..... 1

I. Quarante degrés de chaleur à l'ombre..... 1
II. Un saint musulman..... 16
III. Iskander-Beg..... 34
IV. Où Iskander apprend le nom de celle qui savait le sien..... 52
V. Donnant donnant..... 73
VI. Ode en l'honneur du nez..... 82
VII. Moullah-Nour..... 107
VIII. Comment Ioussouf arriva, plutôt qu'il n'aurait voulu, au sommet de la montagne..... 125
IX. Le précipice..... 139
X. Où Ioussouf raconte ce qu'il n'a pas vu, mais se garde bien de raconter ce qu'il a vu..... 161
XI. Deux saints hommes..... 181
XII. La délivrance..... 213
XIII. Le Meunier..... 231
XIV. Conclusion..... 254

LE CHASSE-NEIGE..... 259

CLICHY. — Impr. de Maurice LOIGNON et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 April, 2016